





0.15 fr

Dr. Wigglesworth

EXPOSITION
RAISONNÉE
DES
DIFFÉRENTES MÉTHODES

D'administrer le Mercure dans les Maladies Vénériennes, précédée de l'Examen des Préservatifs.

EXPOSITION RAISONNÉE DES DIFFÉRENTES MÉTHODES

D'adminiſtrer le Mercure dans les Maladies Vénériennes, précédée de l'Examen des Préſervatifs;

Par M. De Horne, Docteur en Médecine, ancien Médecin des Camps & Armées & en Chef des Hôpitaux Militaires, Médecin S. de S. A. S. Monſeigneur le Duc d'Orléans.



A PARIS,

Chez Monory, Libraire de S. A. S. Mgr le Prince de Condé, rue de la Comédie Françoiſe.

M. DCC. LXXV.

A MONSIEUR

LIEUTAUD,

Conſeiller d'État, Premier Médecin du Roi, de Monſieur & de Monſeigneur le Comte d'Artois, Docteur-Régent de la Faculté de Médecine de Paris, Aſſocié de l'Académie des Sciences, & de la Société Royale de Londres, &c.

MONSIEUR,

L'Ouvrage que j'ai l'honneur de vous préſenter, & auquel vous avez bien voulu accorder votre approba-

tion, ne mérite de paroître ſous vos auſpices, que par l'avantage qu'il a de réunir ſous un même point de vue, l'Analyſe exacte & fidelle des différentes Méthodes d'adminiſtrer le mercure dans les maladies vénériennes : c'eſt peut-être le moyen le plus sûr, s'il étoit bien ſuivi, d'apprécier la véritable action de ces remedes, & d'éclairer la conduite des Charlatans, dont le nombre eſt ſi prodigieuſement augmenté de nos jours. Il vous eſt réſervé, Monſieur, & il n'appartient qu'à vous, de nous en délivrer tout-à-fait; & de rétablir la Médecine dans tous ſes droits, par cette réforme ſalutaire, dont l'Autriche vient de nous fournir le

modèle. Mais vous n'avez pas besoin de l'exemple de M. Wan-Svietten, pour rendre à la France ce service signalé; quand, comme vous, on honore l'Art qu'on professe; quand on s'en est toujours essentiellement occupé, & quand, dans la multiplicité des Ouvrages dont on l'a enrichi, on a joint la méthode la plus exacte, au savoir le plus profond; on a déjà porté son jugement sur tout ce qui peut intéresser l'honneur, la décence & la sûreté de son état; & il ne faut plus que de l'autorité pour en réaliser l'exécution. Le Monarque qui nous gouverne, & qui nous promet de si beaux jours, ne pouvoit la remettre en des mains plus sages & plus sûres que les

vôtres, Monsieur; & quand, par une suite du discernement que nous admirons, il vous nomme son premier Médecin; il rassure toute la France sur la santé la plus précieuse, en même temps qu'il récompense les talens & la vertu.

Je suis avec respect,

MONSIEUR,

Votre très-humble &
très obéissant serviteur
DE HORNE.

AVANT-PROPOS.

DEPUIS que le Mercure a été reconnu être le seul spécifique contre la vérole, chacun s'est empressé de faire des recherches particulieres sur ce précieux minéral ; elles ont été si multipliées jusqu'à présent, que chaque jour semble en voir éclore une nouvelle préparation comme un nouveau secret : on l'annonce toujours, quel qu'il soit, comme une découverte importante, due à la sagacité & aux travaux immenses de son Auteur, & sur-tout à l'amour qu'il a pour le bien public. Mais ce qu'on ne peut

long-temps ignorer, c'eſt que le ſien propre n'a été ni oublié, ni négligé. Plus occupés de prévenir toute eſpece de concurrence que de mériter de n'en pas rencontrer, ceux qui font ces découvertes, écartent d'une main adroite & jalouſe toute autre méthode que la leur, comme ſi elles étoient inconciliables & reſpectivement excluſives; & pour ne rien négliger de ce qui peut fortifier & appuyer leurs prétentions, ils s'autoriſent d'épreuves & de certificats de toute eſpece, ſans s'appercevoir que, par là, ils s'aſſimilent à tous les Charlatans, & qu'en ſuivant la même route qu'eux, ils ſont bien éloignés

de raſſurer la confiance du Public.

Telle eſt en effet la conduite que tiennent la plupart de ceux qui, par haſard, par adreſſe, ou même par un véritable ſavoir, ſont parvenus à découvrir quelque nouvelle méthode de guérir la vérole : cette méthode eſt toujours, ſi on les en croit, la plus douce, la plus sûre, & la moins diſpendieuſe de toutes celles qui ſont en uſage ; mais ils n'en impoſent qu'au Peuple, & ils ne trompent que les inconſéquents. Pour peu que l'on ſoit attentif, la Charlatanerie ſaute aux yeux, & perce à travers l'enveloppe.

Si le ſecret, qu'on affecte de

garder ſur la compoſition des remèdes anti-vénériens ſur-tout, ne peut jamais être que nuiſible à l'humanité ; ſi cette ſeule réticence, quand même il exiſteroit une occaſion où on pourroit la tolérer, eſt incompatible avec la vraie médecine ; ſi elle eſt le germe de mille maux, qu'on rejette injuſtement ſur l'Art qui les proſcrit ; on pourroit donc juger en toute rigueur, ſans craindre de ſe méprendre, ceux qui les annoncent, & qui les diſtribuent avec cette précaution : mais comme il ne faut pas riſquer de confondre l'Artiſte ingénieux, le laborieux Chimiſte, le ſavant Médecin qui a des vues droites

& honnêtes & qui eſt ami de l'humanité, avec ces ames viles & mercenaires qui la déshonorent; il eſt plus prudent de ſuſpendre ſon jugement juſqu'à ce que, par l'analyſe autant que par les effets, on ait percé le voile myſtérieux & intéreſſé qui cache le ſecret: c'eſt le réduire à ſa juſte valeur, & fixer, autant qu'il eſt poſſible, la confiance du Public à cet égard. Les véritables & heureuſes découvertes gagneront à cet examen, & il ſervira à montrer le danger & l'inſuffiſance de celles qui, deſtituées de vues honnêtes ou de principes, ne ſe maintiennent que par l'intrigue, & ne s'accréditent que

par une politique ſoutenue, d'autant plus dangereuſe, qu'elle a pour objet ce qui, de ſa nature, en eſt le moins ſuſceptible.

Pour ſuivre avec ordre le plan que je me ſuis formé dans la recherche de ces vérités, j'ai cru devoir d'abord parcourir toutes les anciennes méthodes d'adminiſtrer le mercure, & ſuivre ſur ce point la progreſſion de nos connoiſſances: je l'ai fait le plus ſuccinctement qu'il m'a été poſſible: M. Aſtruc n'a preſque rien laiſſé à dire à ce ſujet. En convenant des avantages de chaque méthode, je tâche de lui aſſigner de juſtes bornes; ceux qui les inventerent & ceux qui les ont depuis adop-

tées, en avoient trop étendu les limites, ou plutôt, ils n'en connurent jamais. J'arrive enfin par gradation à l'examen du ſublimé-corroſif, des pilules de Keyſer, du ſirop mercuriel de M. Bellet, du mercure gommeux, des lavemens & des bains anti-vénériens, de l'eau végéto-mercurielle, de l'alkali volatil, & des préſervatifs. Mes procédés ſont francs, ſimples & vrais; ils ſont exempts de toute eſpece de partialité; je les crois concluans, & j'en ai déjà fourni en partie la preuve dans une Réponſe que j'ai été obligé de faire à l'Auteur de quelques réflexions haſardées contre mon Analyſe du ſirop mercuriel.

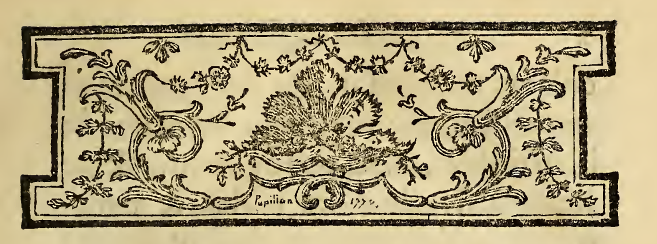
J'eſpere l'avoir convaincu lui-même de mon exactitude & de la droiture de mon intention : ſon ſilence prolongé m'autoriſe du moins à avoir cette opinion ; & c'eſt en conſéquence que j'ai cru pouvoir & devoir ſupprimer dans cette nouvelle édition tout ce qui pouvoit avoir quelque rapport à cette diſpute, quoique je m'y fuſſe renfermé dans les termes & dans les moyens de la plus juſte défenſe, & que je ne me fuſſe permis aucune perſonnalité offenſante. Mais cette déférence, je le déclare, n'eſt point une foibleſſe ; elle n'eſt pas plus la preuve de l'abandon de mes principes ; & je ne refuſerai jamais

mais d'en reprendre le fil, quand on paroîtra le desirer.

J'ai terminé cet Ouvrage par quelques éclaircissemens sur la conduite la plus ordinaire des Charlatans : ils n'étonneront pas ceux qui savent apprécier les ressources de l'avidité & de l'imprudence, quand elles sont réunies : j'administre mes preuves à ceux qui paroissent moins persuadés de cette vérité. Si je réussis à les convaincre & à diminuer le nombre des victimes, ce sera la preuve la plus flatteuse de l'utilité de mon travail, & cette récompense me suffit.

TABLE DES CHAPITRES.

Fin de la Table.



EXPOSITION RAISONNÉE

Des différentes Méthodes d'administrer le Mercure dans les Maladies Vénériennes, précédée de l'Examen des Préservatifs.

CHAPITRE PREMIER.

Des Préservatifs de la Contagion Vénérienne.

S'IL POUVOIT y avoir un remede vraiment préservatif de la contagion vénérienne, il faudroit l'accueillir

comme un bienfait, & l'adopter avec empreſſement; non pour favoriſer le libertinage, mais pour garantir de ce fléau deſtructeur les triſtes & innocentes victimes qui paroiſſent y être devouées dès leur naiſſance, ou aſſujetties par leur ſituation & leur état. Mais avant de ſe livrer à ce que cette idée préſente de flatteur & d'avantageux, il faut commencer par s'aſſurer de l'exiſtence de ce phénomène; ſans quoi on riſquera toujours d'être la dupe de ſa confiance & de la ſécurité qui en eſt la ſuite.

Qualités eſſentielles aux préſervatifs.

Pour qu'un remède puiſſe préſerver une perſonne ſaine des riſques qu'elle court en habitant avec une perſonne attaquée de la maladie vénérienne, il faut lui ſuppoſer la propriété d'empêcher le virus de ſe communiquer, ou celle de l'expulſer à temps, quand il n'occupe que la ſuperficie des parties génitales, & qu'il n'a pas encore eu le temps de s'inſinuer plus profon-

dément, & de parvenir jusqu'à la circulation générale; ou enfin reconnoître dans ce remède une certaine affinité avec le virus, qui l'enchaîne, le décompose, & le neutralise. En appliquant ces principes qui sont incontestables, à chaque espèce des préservatifs qu'on présente au Public, on pourra juger si en effet ils méritent ce nom.

Aux pages 112 & suivantes d'un Ouvrage dont le titre seul est une singularité qui décele les prétentions ou l'excès de crédulité de son Auteur (1), on trouve la recette de deux préservatifs de la contagion vénérienne; cette recette est précédée

(1) Essai sur neuf maladies également dangereuses, l'Apoplexie, la Paralysie, l'Asthme, la Pulmonie, le Catharre, le Rhumatisme, la Vérole, la Goutte & la Pierre, *avec un Préservatif assuré des Maladies Vénériennes.* Par M. de Malon; imprimé à Paris en 1770, chez Boudet & Associés.

d'une eſpèce d'excuſe aux gens de l'Art, de ce qu'on publie un ſecret qui peut être préjudiciable à leur fortune; comme ſi on affectoit d'ignorer que le premier vœu, le premier devoir du Médecin eſt de prévenir les maladies, & qu'il ne s'occupe de la guériſon, que quand l'intempérance, l'inconduite, la pareſſe, ou d'autres défauts analogues, malheureuſement trop communs, ont fait négliger ſes premiers conſeils, ou que des cauſes étrangères les ont rendus inutiles ou ſuperflus. La médecine préſervative eſt trop honorable au Médecin pour qu'on le ſoupçonne de ne pas accueillir avec empreſſement les moyens qu'on lui préſente d'étendre à ce ſujet ſes connoiſſances; mais cette diſpoſition ne ſeroit en lui qu'une foibleſſe, s'il adoptoit légérement tout ce que la crédulité, l'enthouſiaſme ou la cupidité propoſent tous les jours. Ce n'eſt pas rejeter la lumière que d'exa-

La Médecine préſervative eſt la plus avantageuſe.

miner le flambeau qui lui sert d'aliment ; c'est s'assurer seulement s'il peut produire le phénomène qu'on lui attribue, ou si ce n'est qu'une représentation ingénieuse qui cache le phosphore qui éclaire. En examinant ces moyens présentés avec tant d'assurance pour garantir de la contagion vénérienne, on verra par leur peu de solidité, si l'Auteur en devoit faire hommage ou excuse aux gens de l'Art. Ils consistent « à se laver le » matin & le soir, & à s'injecter dans » l'urethre de l'eau simple, dans une » pinte de laquelle on a délayé quatre » cueillerées de vinaigre ordinaire : il » est prudent, dit l'Auteur du remè- » de, de se gargariser aussi matin & » soir avec cette liqueur ; elle tient la » bouche fraîche & raffermit les gen- » cives ; elle préserve de la corruption » qui peut suivre un baiser trop las- » cif.

L'Oxicrat proposé comme préservatif de la contagion vénérienne.

» Mais, comme le vinaigre, n'est

» pas bon par-tout, & qu'on le
» falsifie comme le vin, il propose
» un second moyen qui n'est pas
» moins bon : c'est la dissolution d'u-
» ne demi-once d'alun calciné, mis
» en poudre dans une pinte d'eau
» bouillante, dont il faut se servir
» comme de l'oxicrat précédent. Lors-
» qu'un homme ou une femme qui
» fait ces injections, ressent à la par-
» tie, de la chaleur ou une petite
» cuisson, c'est une marque qu'il y a
» commencement de corruption par
» quelques gouttes de pus logées dans
» les parties. Si ce mal n'est que de
» 24 heures, trois injections admi-
» nistrées de 3 heures en 3 heures,
» suffisent pour guérir le malade; il re-
» connoîtra qu'il n'y a aucun vice local,
» quand la partie ne souffrira aucune
» chaleur par l'injection de la liqueur ».

L'eau alumineuse proposée pour les mêmes fins.

Voilà donc les préservatifs assurés qu'on ose présenter au Public; ils se réduisent à quelques lotions ra-

fraîchissantes & astringentes, qui, quand elles pourroient être de quelque utilité, perdent absolument toute leur vertu, si elles se font à des heures éloignées du coït; & c'est sur la foi d'un pareil spécifique qu'on se livre au danger le plus imminent !

Que peut-il résulter en effet d'avantageux de l'usage de ces lotions, quand elles se feroient dans l'instant même où on les suppose nécessaires (1)? Le froncement des fibres de la peau, l'oblittération momentanée des couloirs, la répercussion ou la rétention de la matière perspirable, le resserrement des glandes de l'urethre; enfin la diminution relative du calibre des vaisseaux de tout genre immédiatement soumis à leur action. Mais une précau-

Effets de ces lotions.

(1) J'entends parler seulement de la lotion alumineuse; car celle qui se fait avec l'eau & le vinaigre, si elle est sans danger, est également sans vertu.

tion qui auroit des effets auſſi conſtans, ne peut être regardée comme exempte de danger; & ſi elle étoit continuée, elle produiroit inſenſiblement le deſſéchement & le racorniſſement des tuyaux excrétoires de la peau, ſans être pour cela peut-être ſuffiſante pour s'oppoſer à l'introduction du virus; car l'eau qui ſert de diſſolvant & de véhicule à l'alun, doit être regardée comme un correctif naturel de la ſtipticité de ce ſel, qui peut en diminuer ou en reſtreindre au moins l'action; & en la ſuppoſant complette, cette action, elle eſt preſque néceſſairement émouſſée & enſuite totalement détruite par le frottement indiſpenſable en ce cas; frottement qui ouvre inſenſiblement les pores de la peau, & préſente enſuite une ſurface d'autant plus aſpirable, que la matière de la tranſpiration ayant été contrainte, elle les dilatera plus fortement, pour trouver une iſſue plus libre : alors le

Inutilité de ces lotions.

virus ſera comme néceſſairement déterminé à s'incorporer avec elle, & le préſervatif n'en diminuera pas même l'introduction ; mais en ſuppoſant l'aſtriction ſi parfaite qu'elle pût ſuffire à empêcher l'introduction du virus, il ſeroit à craindre qu'il n'en réſultât d'autres maladies preſqu'également déſagréables, telles que la gale, les dartres, &c. par la rétention & la condenſation de la matière perſpirable dans ſes propres vaiſſeaux, & par la compreſſion & la rupture des vaiſſeaux voiſins, qui en ſeroit le produit. On ne peut diſconvenir au moins que la rétention journalière & l'épaiſſiſſement de la tranſpiration ne ſoient une diſpoſition prochaine à ces maladies.

Dangers de ces lotions.

La théorie de l'Auteur ſur l'introduction du virus & ſur la première ſenſation qu'il excite dans nos corps, n'eſt pas lumineuſe ; elle fait voir ſeulement l'abus qu'il fait en ce cas

Abus des injections aſtringentes.

des injections astringentes, qu'il conseille sur le champ ; & cette seconde erreur feroit pire que la première, si les symptômes vénériens qui l'y font tomber étoient alors aussi évidens qu'il se le persuade; mais j'aime à croire, pour le bien de l'humanité trop confiante, que la plupart de ces injections ne sont qu'inutiles, sans quoi le préservatif annoncé feroit le moyen le plus sûr de concentrer le virus, & de donner la vérole.

L'alun calciné, quand il est dissous, n'est plus que de l'alun ordinaire qui a repris son eau, & son premier état; c'est donc sous ce point de vue qu'il faut toujours le considérer pour juger ce remede. Si cette eau d'alun est un préservatif également insuffisant & dangereux, l'oxicrat a encore moins de vertu; ce n'est même qu'un simple acte de propreté, mais il faut bien se garder de lui accorder trop de confiance, sur la foi d'un

homme qui en exagere les vertus.

Ceux qui ont craint la ſtipticité de l'alun, ont préſumé pouvoir remplir à peu près les mêmes vues, en lui ſubſtituant des lotions huileuſes, dans l'intention ſans doute de boucher exactement les pores de la peau, & de la rendre par là impénétrable au virus. Mais ce moyen, d'ailleurs peu sûr, eſt bientôt détruit par le frottement, & il faudroit en outre, pour le rendre complet, l'employer auſſi par injection dans l'urethre. On a cherché ſans doute à rendre cette onction plus efficace, en ſubſtituant l'onguent de mercure (1) à l'huile ſimple, & on a d'autant plus de raiſon, que le frottement, loin de nuire

Lotions huileuſes; leur effet.

Frictions mercurielles préſervatives.

[1] M. Waren, Médecin d'Edimbourg, outre les injections avec l'alkali, recommande encore l'illinition faite avec l'onguent mercuriel ſur le gland, avant l'acte vénérien; *nouvelle Méthode pour guérir la gonorrhée virulente*, page 40.

à cette nouvelle méthode, paroît devoir au contraire en aſſurer l'efficacité. Mais outre la précaution déjà annoncée comme indiſpenſable pour garantir les parties de l'urethre, on ne peut penſer ſans dégoût à tout ce que cette onction préſente de révoltant, ſoit qu'on l'employe avant ou après le coït: & comme il n'eſt pas poſſible d'eſtimer la quantité & la qualité du virus qui peut ſe communiquer, ou n'eſt gueres plus en état de fixer en ce cas la doſe du préſervatif. Cet aſſujettiſſement d'ailleurs, indigne d'une perſonne un peu délicate, ſi on continuoit à s'y livrer, auroit à la fin tout le déſagrément du traitement par les frictions, & il entraîneroit avec lui tous les inconvéniens qu'on reproche avec tant de raiſon à cette ſale méthode.

Inconvéniens de ce moyen.

Eau fondante préſervative.

L'eau préſervative de M. Guilbert de Préval, Docteur-Régent de la Faculté de Médecine de Paris, paroît du pre-

mier abord, exempte de ces défauts. Favorable à la propreté, & ſuſceptible d'une deſſication prompte, ſi elle ne ſuffit pas pour aſſurer la tranquillité, elle n'inſpire au moins ni répugnance ni dégoût. Mais quelque vertu qu'on lui ſuppoſe, ſi on ſe contentoit d'en laver les parties extérieures, ſans la faire pénétrer par des injections dans les parties internes de la génération les plus expoſées, on laiſſeroit toujours une porte ouverte au virus; & ſi on réunit ces deux moyens, en ſuppoſant même qu'ils ſoient ſans danger, on ne peut diſconvenir qu'ils n'exigent un apprêt aſſez malhonnête pour la perſonne qui s'y aſſujettit, & bien humiliant pour celle qui le néceſſite. Mais la vertu de cette eau merveilleuſe l'eſt-elle autant que quelques-uns affectent de le publier? C'eſt ce dont il eſt permis au moins de douter juſqu'à ce que l'on ait démontré l'analogie qui doit exiſter entre

Précautions qu'elle exige.

ſes parties conſtituantes, & le virus qu'elle eſt cenſée détruire, ou que des faits bien conſtatés en prouvent authentiquement l'énergie & la vertu. Quel ſera le mortel aſſez dévoué au bien de l'humanité, & aſſez pénétré de l'amour du bien public, pour oſer braver en ce cas toutes les bienſéances, & au mépris de l'opinion dont l'empire eſt ſi abſolu, s'aſſujettir comme il convient à cette épreuve au moins dangereuſe? Un tel homme, s'il exiſtoit dans toute l'étendue & la pureté du ſacrifice, mériteroit ſans doute nos hommages & notre reconnoiſſance (1); mais ſi la débauche ou

Difficulté d'en prouver la vertu par des eſſais.

(1) Telle étoit la perſonne citée par M. Waren, Médecin d'Edimbourg, qui pour s'aſſurer des faits rapportés au ſujet du préſervatif de la gonorrhée, dont on parlera ci-après, oſa introduire & fixer dans ſon urethre une petite quantité de virus qu'il avoit pris d'une perſonne qui en étoit ſenſiblement infectée. Cette dangereuſe inoculation eut tout ſon effet, & mit ce hardi Obſervateur en état de

l'intérêt suffisoient pour déterminer son cœur à souffrir cette humiliation, il faudroit le plaindre sans doute de sacrifier en ce cas à un fantôme de réputation, l'estime des honnêtes gens, & la considération de son état.

Puisque cette périlleuse expérience est si difficile à pratiquer, & qu'elle est même honnêtement impossible, il faut donc, afin de juger si ce remede tant vanté mérite quelque confiance, le soumettre à l'examen analytique, pour en développer les principes & en faire la juste estimation : c'est le seul moyen qui puisse être permis d'en étendre ou d'en restreindre l'usage : il s'agit d'abord de savoir si l'eau qui préserve est la même que l'eau qui

L'Analyse est le seul moyen de la bien juger.

---

vérifier sans honte, mais non pas sans danger, la vertu de ce préservatif.

Nouvelle Méthode pour guérir & se garantir de la gonorrhée virulente, par M. Waren, Médecin d'Edimbourg, imprimée à Paris, chez Quillau, Prault & Roset, avec Privilége.

guérit, ou ſi elle en différe. Pour m'en aſſurer, j'en envoyai chercher ſucceſſivement deux bouteilles, une ſous la première, & l'autre ſous la ſeconde de ces dénominations : comme ces deux bouteilles étoient également ficelées, cachetées, atteſtées & ſignées par l'Auteur, & qu'elles portoient toutes deux la même inſcription *d'eau fondante*, je craignis d'abord qu'il n'y eût quelque mépriſe, & je la fis ſur le champ vérifier ; mais on m'aſſura qu'il n'y avoit véritablement qu'une ſeule liqueur employée indiſtinctement ſous le nom *d'eau fondante* pour préſerver de la contagion vénérienne ou pour en guérir. Ce double effet dans le même remede me parut un phénomene, & j'eus peine à concevoir la double action néceſſairement attachée à cette idée. Je comprenois bien que *l'eau fondante* pouvoit guérir la maladie vénérienne, ſi elle contenoit ſuffiſamment de mercure parfaitement diſſous;

Double effet attribué à l'eau fondante.

&

& alors il ne s'agissoit que de vérifier ce fait. Mais je ne voyois pas comment ce remede appliqué à un corps sain, pouvoit, ainsi qu'une égide impénétrable, repousser le virus qui le menaçoit, & le garantir de la contagion à laquelle on l'exposoit; ainsi j'avois lieu de présumer que cette seconde action dépendoit d'une autre cause dont je trouverois peut-être la preuve dans l'analyse la plus exacte de cette eau; c'est pourquoi j'y procédai de la maniere suivante.

La premiere bouteille *d'eau fondante* que je débouchai, étoit claire, limpide, & il ne paroissoit dans le fond aucun dépôt. Le bouchon n'étoit nullement altéré; elle n'avoit d'autre odeur que celle que contracte l'eau commune, lorsquelle a été quelque temps enfermée. Analyse d'une bouteille d'eau fondante.

Elle avoit d'abord le goût purement terreux, mais elle laissoit ensuite

une légere aſtriction & ſtipticité ſur la langue.

Quelques gouttes d'alkali fixe verſées ſur deux onces de cette eau, la rendirent laiteuſe, & il ſe précipita au fond du vaſe une poudre blanche, d'un volume aſſez conſidérable.

Une piece d'or & une de cuivre, miſes dans deux onces de cette eau pendant vingt-quatre heures, n'en parurent aucunement altérées.

Evaporation de l'eau fondante.

Je fis évaporer enſuite vingt onces de la même eau. Il ſe forma bientôt à la ſuperficie une pellicule, qui, s'épaiſſiſſant de plus en plus, tomba au fond du vaſe; cette pellicule, qui, dans l'évaporation de l'eau commune, eſt ordinairement blanche, étoit ici d'un gris ardoiſé. Je réduiſis la liqueur à une demi-once, mais elle ne donna point de cryſtaux par le repos.

Déſeſpérant de pouvoir rien apprendre par la cryſtalliſation, je pris le parti de laver ce réſidu avec un peu

d'eau diſtillée, qui ayant diſſous tout ce qui étoit ſalin, ne laiſſa dans l'évaporatoire que la portion inſoluble; cette dernière portion ſéchée peſoit dix grains. J'étendis la liqueur qui contenoit la partie ſoluble dans quelques onces d'eau diſtillée, & j'y ajoutai de l'alkali fixe : il ne s'en éleva point d'odeur d'alkali volatil; ce qui prouve que le ſel ammoniac n'étoit point entré dans la compoſition de cette eau. Le précipité qui ſe forma étoit d'un gris-blanc : exactement ſéché, il peſoit dix-neuf grains. Je mis ce précipité dans une petite retorte de verre, & je l'expoſai à un feu capable de ſublimer le mercure : il ne s'éleva néanmoins point de mercure doux, comme il doit en réſulter, quand on eſſaye de décompoſer le ſublimé-corroſif par l'alkali fixe; phénomène que M. Bayen a ſi bien développé dans les expériences qu'il vient de faire ſur les précipité de mercu-

Examen de la portion ſoluble & de la portion inſoluble du réſidu.

re (1). Le feu ayant été continué plus de deux heures, c'eſt-à-dire, beaucoup plus de temps qu'il n'en auroit fallu pour ſublimer pluſieurs onces de mercure, je laiſſai enfin refroidir l'appareil, afin de pouvoir examiner plus aiſément le col de la cornue. Je crus appercevoir, dans la partie la plus éloignée du feu, comme un petit nuage, qui, avec la loupe, me parut être un amas de petits globules mercuriels; je caſſai la cornue, & alors je vis effectivement ces petits globules qui pouvoient être difficile-

Revivification du mercure qu'elle contient.

(1) M. Bayen, Apothicaire Major des Camps & Armées, Auteur de la ſavante Analyſe des eaux de luchon, conſignée dans le deuxième volume des Obſervations de Médecine, Chirurgie & Pharmacie des Hôpitaux Militaires, imprimé par ordre de la Cour, vient d'enrichir la Chimie de nouvelles Expériences ſur les précipités de mercure, dans la vue d'en découvrir la nature. On les trouve dans le troiſième volume des Obſervations ſur la Phyſique, ſur l'Hiſtoire Naturelle & ſur les Arts, de M. l'Abbé Roſier, mois de Février année 1774.

ment évalués à plus d'un grain & demi ou deux grains. C'est cependant cette petite quantité de mercure qui donnoit à ce précipité la couleur grise ardoisée que j'y avois remarquée, puisqu'après la distillation, il étoit devenu assez blanc : il se trouva même alors diminué du poids de cinq grains; perte qu'on doit attribuer sans doute à quelques gouttelettes d'eau qu'il avoit conservées, & qui avoient passé dans la distillation au commencement de l'opération.

Cette poudre qui étoit le véritable résultat de la précipitation par un alkali fixe, étoit une vraie terre absorbante, qui s'est dissoute totalement & avec effervescence dans l'acide nitreux, & même dans le vinaigre distilé. C'est en vain que j'essayai de faire blanchir une piece d'or en la frottant fortement avec cette poudre; la couleur est restée toujours la même.

J'examinai ensuite la seconde bou-

Analyſe d'une deuxième bouteille d'eau fondante.

teille d'*eau fondante*; elle étoit claire & limpide comme la première; elle avoit la même odeur, le même goût, & elle n'avoit dépoſé aucune eſpèce de ſédiment.

Evaporation de cette eau.

Je fis évaporer cette eau juſqu'à ſiccité; il fut impoſſible de détacher le réſidu qui étoit aſſez blanc; il étoit tellement adhérent, étant ſec, & il attiroit ſi promptement & ſi puiſſamment l'humidité, qu'il ne fut pas poſſible de ſaiſir le moment où il auroit pu ſe détacher avant de tomber en déliqueſcence. La même choſe avoit été obſervée lors des expériences faites ſur la première bouteille. Je pris donc le parti de le laiſſer totalement tomber en *deliquium*. Cette eſpèce d'huile par défaillance étoit jaune & fort âcre; je l'étendis dans deux onces d'eau diſtillée; mais la diſſolution ne fut pas totale; la ſubſtance terreuſe reſta ſur le filtre, & je pus en conſéquence examiner ſéparément le ſel dé-

Examen du ſel déliqueſcent.

liquefcent, & cette partie infoluble qui, édulcorée & féchée, pefoit douze grains. Elle étoit d'un gris ardoifé, ce qui fembloit indiquer qu'elle retenoit le peu de mercure contenu dans cette pinte de liqueur. Pour m'en affurer, je la mis dans une petite cornue que je plaçai dans un fourneau à un feu de fublimation ; il en réfulta à peine deux grains de mercure, divifés en plufieurs petits globules.

Sublimation du mercure.

J'ajoutai au fel déliquefcent, étendu dans de l'eau diftillée, une fuffifante quantité d'alkali fixe, & il s'en précipita une terre blanchâtre, qui, lavée & fechée, pefoit dix-huit grains. J'évaporai enfuite l'eau qui contenoit la partie faline, & j'obtins le véritable fel marin à bafe alkaline, connu fous le nom de fel fébrifuge de Sylvius.

Si on veut fe rappeler à préfent, & la quantité affez confidérable de matière terreufe abforbante qui a été précipitée de cette eau ou qui formoit

la majeure partie du résidu, & la propriété qu'elle avoit de se dissoudre avec effervescence dans les acides; si à cette notion premiere on joint celle qui résulte de la nature du sel déliquescent qu'on n'a pu méconnoître pour du sel marin à base terreuse, alors on pourra aisément conclure que le mercure trouvé en si petite quantité dans cette eau, n'est autre chose que celui qui est resté uni à l'eau de précipitation, ce qui arrive constamment dans ces sortes d'opérations.

Ce que c'est que l'eau fondante.

Pour le mieux prouver encore, il n'y a qu'à parcourir les expériences que *Meyer* a faites sur les précipitations métalliques par la chaux, & y comparer cette analyse (1). De la réunion des rapports qui existent entre les expériences de ce savant Chimiste & celles

---

(1) Essais Chimiques sur la chaux vive, Tome I, Chap. XV.

qui viennent d'être préſentées, on tirera aſſez de lumiere pour en déduire la confirmation poſitive de la doctrine annoncée ; on y verra qu'après avoir diſſous dans l'eau de chaux toute la quantité de ſublimé dont elle eſt ſuſceptible & après l'avoir filtrée, le célèbre Apothicaire d'Osnabruck en retira, par le moyen d'une ſolution alkaline de cryſtaux de ſoude, un ſecond précipité blanc, qui n'étoit autre choſe que la terre abſorbante calcaire contenue dans l'eau de chaux. Mais comme, malgré ces deux précipités, la liqueur qui en avoit été ſéparée conſervoit encore un peu de goût mercuriel, il verſa deſſus de l'eſprit de ſel ammoniac, & il ſe précipita, par ce nouveau moyen, un peu de poudre blanche, qui étoit pour la plus grande partie du mercure précipité blanc.

Preuve analogique.

Qu'on rapproche ces produits de ceux qui ont été obtenus de l'analyſe

de l'eau fondante; qu'on les compare : on y verra une ressembance assez exacte pour en déduire la conformité des moyens employés dans l'un & l'autre cas pour se les procurer.

Synthese ou composition de l'eau fondante.

Mais pour n'avoir sur cet objet aucun doute, je fis dissoudre 16 grains de sublimé-corrosif dans quelques onces d'eau distillée que je versai sur 8 onces d'eau de chaux; il se forma sur le champ un précipité jaunâtre. Je filtrai la liqueur; & en la comparant à une pareille quantité d'eau fondante que je m'étois encore procurée, j'y trouvai la même saveur & à peu près le même goût: j'ajoutai de la solution alkaline à ces deux liqueurs; elles devinrent aussitôt blanches & laiteuses toutes deux, & il s'y forma un précipité de même couleur. Je séparai ces deux eaux de leurs précipités, & je les fis évaporer : je lavai le résidu de chacune avec suffisante quantité d'eau distillée, pour avoir séparément la partie soluble.

Analyse de cette eau imitative.

En desséchant cette eau qui contenoit la partie soluble, j'obtins de l'une & de l'autre à peu près la même quantité de sel marin. Je mis la partie insoluble dans deux petites cornues exposées à un feu convenable : il se sublima au col de toutes deux quelques atômes mercuriels, mais en plus petite quantité de l'eau fondante que de celle que j'avois composé moi-même pour lui être comparée ; ce qui suffit sans doute pour décider l'analogie & faire prononcer encore plus positivement que l'eau fondante n'est autre chose, comme je l'ai déjà dit, qu'une solution de sublimé dans l'eau de chaux bien filtrée, ou l'eau phagédénique, exactement séparée du premier précipité; de sorte qu'elle ne conserve par là que la portion de terre calcaire à laquelle s'est uni l'acide marin qui avoit concouru à la formation du sublimé-corrosif, & quelques atomes de mercure qui ont échappé

Elle est assez semblable à celle qui se débite sous ce nom.

à la décompoſition générale (1).

En effet, quoique l'eau de chaux ſoit l'intermede le plus sûr pour décompoſer le ſublimé, elle ne s'empare pas tellement de la totalité de l'acide marin qui tenoit le mercure en diſſolution, qu'il n'en puiſſe reſter encore une légere portion unie à quelques particules mercurielles, mais en proportion, ſans doute, inſuffiſante pour les tenir diſſoutes ſous la forme de ſublimé-corroſif; car ce n'eſt plus alors qu'une eſpece de précipité blanc

---

(1) On pourroit compoſer une eau à-peu-près ſemblable à celle analyſée, en mêlant de la diſſolution mercurielle faite avec l'eſprit de nitre, avec ſuffiſante quantité d'eau de chaux; mais en décompoſant cette dernière eau, on auroit, par l'évaporation, du nitre à baſe terreuſe, au lieu du ſel marin déliqueſcent; & en y ajoutant ſuffiſamment d'alkali, on obtiendroit du nitre régénéré au lieu de ſel marin: elles ne différeroient donc que quant aux produits; car dans l'une & dans l'autre de ces préparations, la précipitation de mercure eſt preſque totale.

dont une petite quantité peut fort bien rester dissoute dans une très-grande quantité de liqueur, comme il arrive dans l'eau fondante analysée : ce fait est d'ailleurs conforme aux Observations de *Meyer*, & il se rapproche encore de celles que M. *Bayen* a consignées dans le Journal Physique, déjà cité, de M. l'Abbé Rosier (1).

D'après ces connoissances, on conçoit bien que la vertu de *l'eau fondante* ne peut résider que dans le sel marin à base terreuse & dans quelques particules de mercure, dont l'activité a été considérablement émoussée par le dégagement qui s'est fait de l'acide marin auquel elles étoient précédemment unies, ces deux nouvelles combinaisons ayant remplacé le sublimé-corrosif primitivement dissous dans l'eau de chaux. Mais si elles sont le résultat de cette décomposition, elles

L'eau fondante est un préservatif infidèle.

(1) Mois de Février année 1774.

n'ont presque rien conservé de la qualité premiere du dissolvant, & encore moins du sublimé dissous. On ne peut donc concevoir qu'elles ayent sur le virus une action destructive; & à moins de supposer, dans le sel marin à base terreuse, une tendance jusqu'alors inconnue & inexplicable, qui le force à s'unir au virus, il ne doit guere agir en ce cas que par l'astriction acrimonieuse qui lui est propre, laquelle, en resserrant les pôres de la peau à laquelle on l'applique, exerce sur elle une espèce d'action astringente, capable d'oblittérer *momentanément* les vaisseaux inhalans & exhalans de la transpiration, & de fermer ainsi, s'il est permis de le penser & de le dire, la porte au virus. Mais quand cette qualité au moins équivoque & douteuse, ne pourroit être contestée, il résulteroit toujours de l'usage de cette eau quelques-uns des inconvéniens qui ont été suffisamment détaillés à

Elle est seulement un peu astringente.

l'article de l'eau alumineuse, conseillée pour les mêmes fins (1).

Ce seroit répéter inutilement ici tout ce qui a déjà été dit à cette occasion, que d'insister plus long-temps sur ces inconvéniens : le moindre de tous seroit peut-être l'insuffisance de cette eau pour préserver de la contagion vénérienne; car on comprend bien d'après l'analyse qui vient d'en être faite, qu'elle a conservé trop peu de mercure, pour faire présumer qu'étant donnée seule, elle puisse la guérir (2).

Elle est peu propre à guérir la maladie vénérienne.

Mais si, malgré le vice de cette

---

(1) Voyez les pages 8 & 9 de ce Chapitre.

(2) Cette opinion est d'autant mieux fondée, que la principale action du virus, celle qui le caractérise plus essentiellement, étant l'inspissation des liqueurs, ce vice ne peut céder qu'à des efforts suffisans pour les diviser : pour produire cet effet, on conçoit qu'il faut une certaine quantité de mercure, ou de matière analogue, s'il en existe; & si cette quantité manque, il faut qu'elle soit remplacée par l'énergie de celui qu'on administre. Mais comme le mercure est visiblement en trop petite quantité dans l'eau fondante, pour qu'il puisse avoir sur le virus cette action destructive desirée; pour la faire présumer d'ailleurs, il faudroit supposer que l'eau de chaux lui donne plus d'activité encore que celle qu'il a perdue, en abandonnant l'acide marin auquel il étoit uni, sous la forme de sublimé-corrosif; ou, ce qui feroit un phénomène aussi surprenant, & qui mériteroit bien d'être éclairci, que l'eau de chaux, par son *Causticum*, agît elle-même, concurremment avec le mercure, pour produire cet effet.

composition, on persistoit encore à lui croire quelque vertu, ce ne pourroit être qu'une vertu très-affoiblie, & analogue à celle qu'on attribue à l'eau de Montpellier & à l'eau des Negres, par les émanations volatiles du mercure, qu'on suppose leur être communiquées, dans la décoction, par le simple contact; elle auroit pourtant sur ces dernieres l'avantage de contenir plus positivement quelques parcelles de mercure, & elle pourroit, comme elles, servir de véhicule à des remedes plus actifs & plus certains, qu'on y associeroit, suivant les circonstances.

Ce qui paroîtra étonnant peut-être, c'est qu'un autre Médecin vient de publier tout récemment un préservatif de la contagion vénérienne, sous le même titre d'eau fondante (1),

(1) Manuel Antisyphilitique, ou Essai sur les Maladies Vénériennes; avec un Préservatif de ces Maladies, par M. de Cezan, Docteur

qui

ANALYSE.

PRÉCIS ANALYTIQUE ET SYNTHETIQUE DE L'EAU FONDANTE.

L'EAU FONDANTE. . . .	eſt claire, limpide, & ne forme aucun dépôt.	a le goût terreux, laiſſe une légere aſtriction & ſtipticité à la langue.	n'altere point la couleur de l'or.
	mêlée avec les alkalis fixes. . . .	ſe trouble, devient laiteuſe. . . .	il en réſulte un précipité blanc terreux.
	évaporée	donne un réſidu ſalino-terreux . . .	ne fournit point de cryſtaux diſtincts.
LE RÉSIDU DE L'ÉVAPORATION conſiſte en.	une partie inſoluble.	c'eſt de la terre calcaire	& quelques atomes mercuriels, rendus ſenſibles par la ſublimation.
	une partie ſoluble	qui contient du ſel déliqueſcent, ou le ſel marin à baſe terreuſe.	
	La partie ſoluble étendue dans l'eau. diſtillée, & mêlée avec l'alkali fixe.	ne donne point d'odeur d'alkali volatil.	
	évaporée	fournit le ſel marin à baſe alkaline, ou le ſel fébrifuge de Silvius.	

SYNTHESE.

Une ſolution de ſublimé-corroſif, mêlée avec pareille quantité de bonne eau de chaux	produit un précipité jaune : : :	une eau compoſée du mélange des deux liqueurs employées.	
CETTE EAU FILTRÉE. . . .	a le goût terreux & ſtiptique . : : :	n'altere point la couleur de l'or . . .	
	mêlée avec les alkalis fixes. . . .	ſe trouble, devient laiteuſe	produit un précipité blanc terreux.
	évaporée	donne un réſidu ſalino-terreux . . .	ne fournit point de cryſtaux.
LE RÉSIDU L'ÉVAPORATION contient.	une portion inſoluble. . . .	c'eſt de la terre calcaire pure	ſublimée à un feu convenable, elle a fourni quelques globules mercuriels.
	Une portion ſoluble	c'eſt du ſel déliqueſcent	
	La diſſolution de ce ſel dans l'eau diſtillée, mêlée avec l'alkali fixe	ne produit point d'odeur d'alkali volatil.	produit par l'évaporation le ſel marin à baſe alkaline.

Donc il eſt prouvé par la Syntheſe, comme par l'Analyſe, que l'eau fondante préſervative n'eſt autre choſe que la ſolution de ſublimé-corroſif précipitée par l'eau de chaux.

qui ne ſemble guere différer de celui de M. de Préval : c'eſt une ſolution de ſublimé-corroſif dans l'eau diſtillée, mêlée avec pareille quantité d'eau de chaux, & maſquée avec une décoction de vulnéraires (1). Eau fondante nouvelle.

Je ne répéterai point ici ce que j'ai déjà dit ſur le peu de confiance que mérite un remede rendu nul, ou preſ-

Régent de la Faculté de Médecine de Paris, chez Deſvantes de la Doüé, 17?4.

(1) M. Gardane paroît être dans les mêmes principes que M. de Préval & Cezan, & il a donné une recette à peu près pareille ſous le titre de Mercure ſublimé dulcifié (*a*) : toute la différence qui ſe trouve entre ces compoſitions, eſſentiellement les mêmes, ne peut provenir que de la doſe plus ou moins conſidérable du ſublimé diſſous & de l'inégalité de force dans l'eau de chaux employée ; c'eſt toujours, en un mot, quelque nom qu'on lui donne, quelque déguiſement qu'on y apporte, & à quoi qu'on la deſtine, *l'eau Phagédénique*, plus ou moins forte, plus ou moins active.

(*a*) Maniere sûre & facile de traiter les maladies vénériennes, par J. J. Gardane, Docteur-Régent de la Faculté de Médecine de Paris, 1773, page 84.

que nul, par l'addition de la chaux; je ne m'attacherai pas non plus à démêler le véritable Auteur de cette eau fondante, dont *Meyer* avoit déjà fourni la recette dans ſes Eſſais Chimiques (1), & dont il avoit même trouvé le modele dans *Junchers*, ſous le titre *d'aqua divina Fernelii;* car il ſe pourroit néanmoins que ce fût encore un remede particulier à ces deux Médecins, & que parcourant la même carriere, & ſe livrant au même genre de recherches & d'expériences, ils ſe fuſſent rencontrés tous deux dans le moyen de garantir le corps & de tranquilliſer l'eſprit au milieu de la contagion. Mais comme M. de Cezan *eſt dans la douce illuſion qu'il a trouvé*

---

(1) Eſſais Chimiques ſur la chaux vive, la matiere élaſtique, électrique, le feu & l'acide univerſel primitif, traduits de l'Allemand de Frédéric Meyer, par M. Dreux, Apothicaire gagnant Maîtriſe aux Invalides, Tome premier, pag. 213, 214.

le préſervatif deſiré, comme il ne le propoſe que pour le bien de l'humanité, il ne trouvera pas mauvais qu'on le détrompe auſſi, s'il eſt dans l'erreur; & que, ſans vouloir lui cauſer aucun trouble, je ne partage pas ſa tranquillité à ce ſujet. Quand *on a*, comme lui, *la générosité de faire part au Public de ſes découvertes, on eſt bien éloigné de vouloir ſurprendre ſa crédulité* (1).

La principale action du préſervatif qu'il annonce, eſt, ſuivant lui, de décompoſer le virus vénérien, & d'occaſionner une nouvelle combinaiſon de ſes parties conſtituantes. A cette occaſion il s'appuie ſur les affinités chimiques; & de la promptitude avec laquelle les acides & les alkalis ſe pénètrent & ſe combinent pour former de nouveaux corps mixtes, il conclut

Annoncée comme neutraliſant & décompoſant le virus.

(1) Manuel anti-ſyphilitique, art. des préſervatifs, pag. 200, 201, 202, 203, 204, 205, 206, 207, 208, 209.

que le virus vénérien se neutralise aussi sûrement en se combinant avec la liqueur fondante & préservative. Pour prouver cette assertion, il pose comme une première vérité, la qualité acide & corrosive du virus vénérien: il croit la seconde également incontestable; c'est la qualité alkaline de l'eau de chaux combinée avec la solution de sublimé-corrosif.

Sans adopter positivement ce systême que Lemery & d'autres avoient aussi imaginé pour expliquer la guérison des maladies vénériennes (1), je me renfermerai dans l'examen de la qualité alkaline de l'eau qui doit opérer tout le miracle: & je ne ferai pour cela que rappeler le produit des expériences que j'ai faites sur celle de M. de Préval; ce sera en faire la plus juste application.

Examen de la qualité alkaline de cette eau.

(1) Cours de Chimie de l'Emery, pag. 216, 220.

Que réſulte-t-il en effet de l'addition de l'eau de chaux à la ſolution du ſublimé-corroſif dans l'eau diſtillée, ſinon que l'acide marin abandonne le mercure, s'unit de préférence à la terre calcaire, pour former avec elle un ſel neutre, & que le mercure ſe précipite?

Réſultat de la diſſolution du ſublimé dans l'eau de chaux.

Mais l'*eau fondante* qui eſt le réſultat de cette nouvelle combinaiſon, y a perdu proportionnellement ſa vertu alkaline, puiſque la terre calcaire s'eſt neutraliſée à proportion qu'elle s'eſt jointe à l'acide marin, & que celle qui eſt reſtée libre & non combinée, ne peut être en aſſez grande quantité pour faire préſumer l'effet annoncé.

Le ſublimé & la chaux y ſont mutuellement décompoſés.

L'eau de chaux qu'on emploie dans cette compoſition ayant été d'ailleurs déjà conſidérablement affoiblie par ſon mélange avec pareille quantité d'eau diſtillée, elle n'eſt pas ſuſceptible d'avoir, même en ce ſens, de grandes vertus, ſi la décoction vulnéraire qu'on

y ajoute ne ſuffiſoit d'ailleurs pour la décompoſer preſque totalement ; & en ce cas on peut dire que l'*eau fondante* ſeroit bien mieux remplacée par l'eau de chaux ordinaire, qui n'a rien perdu de ſa première qualité.

Comment cette *eau fondante* peut-elle en effet préſerver de la contagion vénérienne ? Si c'eſt par le moyen du ſublimé corroſif ; il y eſt abſolument détruit : ſi l'eau de chaux doit produire cet effet ; elle eſt en partie changée de nature , & la combinaiſon réſultante de la deſtruction de ces deux corps, ne préſente rien qui puiſſe en remplacer l'action, ni dédommager de leur perte.

Pour ne rien laiſſer à deſirer à ce ſujet , il faut ajouter encore , que ſi l'eau de chaux ordinaire n'eſt pas ſimplement de l'eau dans laquelle il y a une terre abſorbante ; ſi cette terre rendue ſoluble par *le cauſticum* de Meyer , y eſt au contraire dans un

état salin ; si alors elle ne fait aucune effervescence avec les acides (1), & si, sous cet aspect, elle n'est pas purement alkaline, *l'eau fondante* le sera encore moins, puisque la partie calcaire y est déjà dans un état de saturation, au moins partielle, avec l'acide du sel marin qu'elle a trouvé dans le sublimé-corrosif, puisqu'il y a une diminution de cette terre relative à la quantité du sublimé employé; puisque la destruction en seroit même totale, si on poussoit la dose du sublimé aussi loin que *Meyer* l'a fait, & qu'elle peut aller. Mais dans la recette de M.

(1) La même chose arrive aux alkalis fixes rendus caustiques par le même principe; ils ne font plus effervescence avec les acides. Aussi ceux qui les conseillent comme préservatifs de la gonorrhée, ne les regardent ils point sous cet aspect; ils ne sont à leurs yeux que des stimulans capables d'exciter une phlogose bienfaisante, qui produit la secrétion & l'excrétion forcées des liqueurs contenues dans les vaisseaux auxquels ils sont immédiatement appliqués.

de Cezan, la doſe de ce ſel métallique eſt ſi foible, & l'eau de chaux employée eſt ſi affoiblie, qu'il n'en peut réſulter qu'un effet très-médiocre, tant par rapport à la mutation de la terre calcaire, que par rapport à la quantité de celle qui reſte non combinée, laquelle ne peut être bien conſidérable.

Ainſi le ſyſtême qu'il propoſe, s'il ne manque pas par les principes, eſt au moins peu conſéquent, & la vertu du préſervatif n'eſt rien moins que démontrée.

Ce n'eſt pourtant pas que l'un & l'autre de ces eaux fondantes employées avant & après le coït ne puiſſent être quelquefois utiles, qu'elles ne méritent même la préférence ſur l'eau commune par quelques atomes mercuriels qui ont échappé à la décompoſition; par le ſel marin à baſe terreuſe, qui peut avoir, comme il a déjà été dit, une certaine action aſtringente ſur les pores de la peau, &

Cette eau eſt un préſervatif inefficace.

même, si on le veut, par quelque portion de terre calcaire restée libre; mais ces moyens, fussent-ils réunis, sont trop petits, trop foibles, pour opérer d'aussi grands effets, & ainsi, loin de garantir les succès de cette eau fondante, qui d'ailleurs ne peuvent jamais être suffisamment constatés, je la crois peu propre à remplir les vœux & les promesses de son Auteur : elle ne peut même être indifférente par la sécurité qu'elle imprime, & qui est d'autant plus séduisante & dangereuse, qu'on est plus disposé à recevoir favorablement tout ce qui tend à procurer de la tranquillité à ce sujet. **Et peut devenir dangereux.**

Un autre préservatif annoncé pour prévenir la plus désagréable & souvent la plus difficile à guérir des maladies vénériennes (la gonorrhée virulente) a été rendu public par M. Waren, Médecin d'Edimbourg (1),

---

(1) Nouvelle méthode également prompte

par l'analyſe qu'il a faite de ce remede tenu ſecret par ſon Auteur ; il a reconnu que ce n'étoit autre choſe que l'alkali cauſtique diſſous dans l'eau, auquel on avoit joint quelques grains de camphre comme pour le maſquer (1). Cette connoiſſance acquiſe par des expériences ſuffiſantes, eſt aux yeux de M. Waren, une raiſon de plus pour préconiſer ce remede qu'il adopte & protége, & il n'a rien négligé de ce qui tendoit à en prouver la bonté & à en aſſurer le ſuccès. Il paroît que ſes recherches en ce genre n'ont eu d'autre but que le bien public, & qu'il s'eſt livré à ce que cette idée préſente de ſatisfaiſant, ſans craindre le reſſentiment de ceux qui

Remede préſervatif de la gonorhée virulente.

C'eſt l'alkali cauſtique.

& facile pour guérir la gonorrhée virulente & pour s'en garantir, par M. Waren, Anglois, Docteur en Médecine de l'Univerſité d'Edimbourg, Paris, 1771, chez Quillau, Prault & Rozet.

(1) pag. 7.

auroient quelque intérêt à le déprimer (1). Le même desir d'être utile me dicte les réflexions suivantes, qui doivent réduire au moins l'usage de ce remede à quelques cas particuliers, si même elles ne suffisent pas pour le proscrire totalement.

Opinion sur la gonorrhée.

Si la gonorrhée n'est qu'une véritable fluxion produite par l'engorgement des glandes de l'urethre, de celles de Cowper ou des prostates, dont les vaisseaux excrétoires, irrités par le virus introduit, fournissent la matière abondante & dégénérée qui caractérise cette maladie ; & si cette espece de catarrhe n'est accompagnée de phlogose ni d'inflammation, on conçoit aisément l'effet que doit produire, sur des organes ainsi disposés, une injection d'alkali caustique. Par l'augmentation de ton que ce remede imprime à la fibre, il doit en résulter

(1) Préface, page IV.

néceſſairement, comme le dit M. Waren lui-même (1), un écoulement prématuré, ou une augmention conſidérable de celui qui paroîtroit déjà naturellement, & en même-temps la diſſolution du *mucus* épaiſſi; car ce dernier effet n'eſt pas moins indiſpenſable que le premier, pour entraîner tout le virus qui s'y feroit comme aſſimilé: en ce ſens l'injection propoſée peut, abſolument parlant, convenir aux gonorrhées douces & bénignes; mais elle cauſeroit les plus grands accidens à celles qui feroient accompagnées d'inflammation: que feroit-ce s'il y avoit en même-temps ulcération aux proſtates, ou aux autres glandes qui tapiſſent l'urethre? Qu'on juge de l'impreſſion cruelle que doit en ce cas produire un remede auſſi cauſtique, & des ſuites fâcheuſes & néceſſaires de cette imprudente application. Ces injections

Effets de l'alkali cauſtique dans les gonorrhées.

Ces injections ſont dangereuſes quand il y a phlogoſe ou inflammation.

(1) *Ibid.* page 22.

ſtimulantes, en irritant trop vivement les vaiſſeaux excretoires de l'urethre, ne pourroient-elles pas même, contre le vœu de leur Auteur, empêcher de paroître, ou ſupprimer totalement l'évacuation qu'on a tant d'intérêt d'exciter ou d'entretenir, & occaſionner par là le reflux du virus dans la maſſe du ſang? Car en avouant que le premier degré de l'irritation n'eſt qu'une augmentation de ton des ſolides, qui les oblige à ſe contracter plus ſouvent, & qu'il doit réſulter de cette impreſſion, l'évacuation plus abondante des liqueurs contenues; on ne peut guère déterminer le point juſte qui ne doit produire que cet effet, & on comprend qu'à meſure que la cauſe agit, l'irritation acquiert de nouvelles forces, & parvient enfin aſſez promptement au degré qui prépare & qui caractériſe enſuite l'inflammation; alors les parois engorgés ſe trouvent néceſſairement plus rapprochés, & cet effet

Elles peuvent même ſupprimer l'écoulement gonorrhoïque.

Difficulté de ſaiſir le moment où ce remede doit être appliqué.

oblittère au moins pour le moment les vaiſſeaux excrétoires de l'urethre, comme plus immédiatement expoſés à l'impreſſion active du cauſtique. Un inſtant d'erreur peut donc en ce cas faire aſſez promptement dégénérer la gonorrhée en vérole, & le préſervatif qui auroit occaſionné cette malheureuſe métaſtaſe, ſeroit bien éloigné de mériter ce nom.

Analogie entre cette méthode & celle qu'on emploie dans l'eſquinancie pituiteuſe.

En vain, pour donner plus de poids à ſon ſyſtême, M. Waren s'autoriſe de la pratique journalière des Médecins, dans la cure de l'eſquinancie (1). Il n'eſt pas douteux, comme il le dit, que, quand l'eſquinancie eſt occaſionnée ou entretenue par un *mucus* épaiſſi & ſurabondant, il ne faille ſtimuler les parties de la gorge qui en ſont ſurchargées, & diviſer ce *mucus* par des remèdes actifs d'une nature approchante de celle de l'alkali cauſtique;

(1) *Ibid.* page 16

mais on ne se sert de ces remèdes qu'avec la plus grande circonspection, que lorsqu'il n'y a pas le plus léger soupçon d'inflammation, ou quand une espèce d'atonie plus dangereuse encore paroît vouloir lui succèder. Ainsi ce rapport qu'il réclame en faveur du préservatif, ne peut avoir lieu que quand les faits & les circonstances seront exactement pareils ; ce qui pourra arriver à la vérité quelquefois au commencement des gonorrhées bénignes, ou même à la fin de celles qui sont rebelles à tous les remèdes, ou qui ont été mal traitées, & dont l'écoulement ne peut se tarir par le relâchement prodigieux qui accompagne l'engorgement ou qui lui succède ; mais dans ces sortes de cas privilégiés, qui sera le juge du degré de sensibilité requis pour ne produire précisément que l'expression forcée de la mucosité & le desséchement des glandes, sans les trop resserrer, &

ſans enflammer l'urethre? Celui qui auroit l'imprudence de ſe livrer à un exercice auſſi dangereux, & de le répéter au gré de ſa paſſion ou de ſa confiance, s'il échappoit à l'inflammation qu'il doit produire, ne peut guère éviter de tomber dans l'excès oppoſé; & en fatigant habituellement ces parties délicates, il doit inſenſiblement en produire le racorniſſement & s'attendre à toutes les maladies cruelles qui en ſont la ſuite : ſemblable à ces ivrognes de profeſſion, qui, à force d'irriter la bouche & l'eſtomac par des liqueurs fortes, émouſſent d'abord peu à peu la ſenſibilité qui leur eſt propre, pervertiſſent enſuite graduellement les ſenſations qu'ils doivent produire, & parviennent enfin à détruire totalement l'organe du goût & de la digeſtion. Qu'on joigne à tous ces inconvéniens, qui ne ſont point exagérés, l'appareil néceſſaire pour tirer quelque

Autres dangers de l'alkali cauſtique en injection.

fruit

fruit de ce préſervatif ; & l'on jugera ſi cette méthode doit avoir beaucoup de partiſans, & ſi elle eſt faite pour captiver le ſuffrage des perſonnes un peu délicates. Un jeune homme tyranniſé par ſon tempérament, ou par un goût décidé pour le plaiſir, pourra bien, ſéduit par la ſécurité qui lui eſt promiſe, s'aſſujettir à porter avec lui les inſtrumens qui peuvent le garantir de la contagion à laquelle il s'expoſe (1). Mais quand l'âge & la raiſon lui auront fait voir le danger & l'indécence de ces ſortes de jouiſſances, qui tiennent plus à la crapule qu'à la vraie volupté ; il rougira lui-même de ſon erreur, & encore plus de la précaution humiliante qu'elle exige, qui ne peut que préparer & aſſurer enſuite irrévocablement le dégoût.

Précautions que cette méthode exige.

---

(1) Ces inſtrumens ſont une fiole d'alkali cauſtique diſſous, une boîte de pommade mercurielle & une ſeringue.

Le préservatif de M. Pressavin, Chirurgien de Lyon, paroît fondé sur les mêmes principes qui ont déterminé le Médecin d'Edimbourg à proposer le sien (1). C'est le desir d'agacer les mamelons nerveux, d'exciter les glandes de l'urethre à exprimer au dehors l'humeur quelles contiennent, qui a engagé ce Chirurgien à conseiller en lotion & en injection l'eau végéto-mercurielle dont il donne la recette, & dont on trouvera l'examen au Chapitre onzieme de cet Ouvrage. Il présume que cette excrétion forcée des émonctoires de l'urethre entraînera avec elle le virus vénérien. Plusieurs personnes, dit-il, qui ont éprouvé ce remede, ont assuré avoir lieu de croire que sans ce secours,

Autre préservatif proposé par M. Pressavin, Chirurgien de Lyon.

C'est l'eau végéto-mercurielle.

(1) Maniere de préserver de la contagion du virus vénérien, par M. Pressavin, Membre du Collége de Chirurgie de Lyon; page 361 & suivantes, de son Traité des Maladies vénériennes.

elles en eussent été infailliblement infectées ; mais comme s'il avoit senti le peu de solidité de cette preuve & le peu de confiance qu'en effet elle mérite, il ajoute presque sur le champ, qu'il est bien éloigné de croire son préservatif infaillible, & que d'ailleurs, pour en tirer l'avantage annoncé, il faut se soumettre à une douleur assez vive, quoique de peu de durée. Cette seule remarque doit suffire pour éloigner de cette pratique les personnes un peu jalouses de conserver leur santé ; on voit seulement par là que si l'eau végéto-mercurielle n'est point aussi acrimonieuse que l'alkali caustique, elle l'est néanmoins assez pour produire des effets aussi inquiétans ; & si elle a la même propriété, on peut dire aussi qu'elle en partage les défauts & les inconvéniens. Je crois les avoir suffisamment détaillés pour n'avoir pas besoin de les répéter ici.

L'usage en est douloureux, conséquemment dangereux.

Après avoir démontré le danger & l'inſuffiſance des principaux préſervatifs préconiſés de nos jours, je me croirois, par décence, diſpenſé de rien dire d'un inſtrument qui paſſe pour en en tenir lieu ; mais on ne peut trop parler aux hommes de leurs erreurs, ni leur répéter aſſez, que ce qui ſemble le plus favoriſer leur penchant, n'eſt ſouvent qu'un piége adroit, qui n'a que l'apparence de la ſécurité. Les perſonnes peu ſcrupuleuſes qui ont inventé cet inſtrument, ne l'ont fait que parce qu'elles ont cru ſans doute éviter par là tout contact immédiat, & tenir ſéparés de la contagion ceux qui néanmoins reſteroient phyſiquement unis par le plaiſir ; mais l'eſpece d'étui qui doit opérer cette ſéparation ſalutaire, n'eſt pas toujours une précaution ſuffiſante pour garantir la perſonne ſaine : le moindre effort, une fauſſe poſition, un rien peut déranger le ſac, en rompre le tiſſu ; alors le

Autre préſervatif plus indécent.

Auſſi infidèle.

charme est détruit, & la précaution, devenant inutile, n'est plus qu'indécente & criminelle : d'ailleurs les aines, le pubis, le périnée, & les autres parties de la génération, qui n'ont pu être comprises dans cette enveloppe, restent d'autant plus exposées à l'action du virus, que dans ce moment ces parties sont censées plus échauffées, plus aspirantes & plus susceptibles des impressions que l'on redoute. Ce moyen que la pudeur condamne, que l'humanité proscrit, puisqu'il est formellement opposé à la génération, qui est le vœu de la Nature, n'a donc pas l'avantage que le libertinage lui suppose ; & le célebre Astruc l'a regardé avec raison comme une invention en tout point condamnable & presque toujours inutile.

Contraire à la génération & aux bonnes mœurs.

(1) *Audio à perditissimis ganeonibus qui meretricios amores effrenatè sectantur, adhiberi nuper in Angliâ folliculos è tenui & inconsutili pelliculâ in vaginæ formam confectos, quibus*

Qu'on nous présente donc des remedes plus conséquents, moins contraires à la foiblesse de nos organes; que l'on invente des préservatifs plus honnêtes & moins dangereux pour les mœurs & pour la santé; ou qu'on cesse de nous vanter comme tels des moyens aussi destructifs que peu sûrs, & sur la foi desquels on trouve souvent l'amertume & la peine, où l'on ne cherchoit que la sûreté & le plaisir.

Il faudra regarder comme le véritable Bienfaiteur du monde, comme le Conservateur & le Protecteur de

---

congressuri obvolutum penem loricant, ut à periculis pugnæ semper dubiæ tutos se præstent; sed errant quidem maximè. Quæri enim posse arbitror num inter infectos connumerari debeant quicumque ab infectione quotidiè non absunt, nisi pelliculâ subtili, bibulâ, permeabili, plerumque lacerâ; illis sanè non pellicula fragilis, sed robur & æs triplex esse deberet circà penem, qui partem illam tam facilem ad contagium impurissimo meretricum barathro amant committere. " Astruc » *de morbis venereis, Tom.* 1. *Lib. III, Cap.* » *II. pag.* 280.

l'eſpece la plus reſpectable, la plus foible, & la plus ſouvent ſacrifiée, celui qui découvrira le véritable ſecret de nous préſerver de la contagion la plus terrible qui ait jamais menacé l'humanité : il cimentera la paix des familles, ſi ſouvent altérée par l'incontinence & la débauche ; & en détournant des générations futures, un levain ſourd qui les menace, il concourra autant qu'il eſt en lui à l'anéantiſſement total de ce fléau deſtructeur ; mais juſqu'à ce qu'on ſoit parvenu à ce point de découverte, il faut bien s'occuper du ſoin de réparer les ravages qu'il produit, & de guérir les hommes imprudens ou malheureux, qui, ſuivant un penchant ſéducteur, oſent ſe livrer à des femmes ſouvent auſſi dangereuſes par le plan même, que par les fruits amers de leur incontinence ; qui ſubſtituent aux charmes de l'amour qu'elles ne connurent jamais, le langage du vice

Il n'y a point encore de véritable préſervatif connu.

& l'indécence des ſituations, comme s'il pouvoit y avoir quelque dédommagement dans la volupté où la délicateſſe ne ſe trouve pas.



d'adminiſtrer le Mercure.

CHAPITRE II.

Différentes Méthodes anciennes & nouvelles de traiter les Maladies Vénériennes par l'application du Mercure, à l'organe de la peau.

Les anciens Médecins regardoient le mercure comme un poiſon : leurs ſucceſſeurs ont long-temps penſé de même ; ils n'avoient garde de l'employer dans la curation de la vérole ; ils ne lui ſoupçonnoient pas même la propriété de la guérir.

Quelques-uns cependant, plus attentifs & plus rationels, voyant les bons effets qu'il produiſoit dans quelques maladies cutanées, jugerent par analogie que ce remede pouvoit guérir le virus vénérien : ils l'employerent dans les onguens & linimens deſtinés aux frictions ; mais il y étoit en ſi

Opinion des Anciens ſur le mercure : premier uſage de ce remede.

petite quantité relativement aux autres remedes âcres qu'ils y associoient comme correctifs, qu'il ne lui restoit presqu'aucune vertu. On en augmenta insensiblement la dose, & peut-être dès lors la poussa-t-on trop loin. Car Torella & plusieurs autres Médecins assurent que ce remede tuoit les malades & qu'on le craignoit à l'égal de la peste; ce qui ne peut s'entendre que de la fausse & mauvaise adminisnistraaion qui en étoit faite, sans aucune préparation qui en assurât le succès.

Frictions mercurielles des Anciens.

Emplâtres mercuriels.

Les emplâtres mercuriels dont on couvroit tout le corps, parurent à quelques-uns moins dangereux; mais outre la gêne & une espece d'immobilité dans laquelle ils tenoient tous les membres, ce remede ne produisit presque jamais d'effet certain, malgré la longueur du traitement qu'il exigeoit; d'ailleurs il en résultoit souvent des éruptions cutanées, des in-

flammations éréſipélateuſes, qui partageoient les ſoins ſans aucun avantage pour le traitement général. Cette méthode ne tint pas long-temps contre ces inconvéniens reconnus, & l'on borna de bonne heure l'uſage des emplâtres mercuriels à leur application ſur les bubons, nodus, exoſtoſes vénériens, & autres tumeurs de même nature, ſur leſquels ils agiſſoient plus ſûrement en portant immédiatement le mercure ſur ces parties, & en l'y contenant aſſez long-temps pour en fixer & en aſſurer davantage l'action, qui d'ailleurs étoit aidée & ſoutenue par les gommes & réſines réſolutives qui lui ſervoient d'enveloppe.

Les fumigations mercurielles exciterent bien plus l'attention de tous les Médecins; elles furent louées par quelques-uns, mais conſtamment blâmées par tous les autres. Le mercure reçu par ce moyen parut devoir être plus diviſé, plus pénétrant; il

Fumigations mercurielles.

agiſſoit avec plus de célérité ; & les ſymptômes vénériens diſparoiſſoient aſſez promptement : mais ſi c'étoit le feu de l'éclair, il en avoit l'inſtabilité ; les ſymptômes ne tardoient pas à ſe reproduire, & l'on ne fut pas long-temps à s'appercevoir que cette cure n'étoit communément que palliative, & ſur-tout qu'elle n'étoit pas ſans danger. La vapeur mercurielle qui occaſionne à différens Artiſtes qui y ſont aſſujettis par leur travail, des engourdiſſemens, des paralyſies, des coliques meurtrieres, devoit produire des effets pareils ſur ceux qui s'y ſoumettoient auſſi imprudemment : les dents étoient preſque toujours ébranlées, & ſouvent elles tomboient ; les gencives, la langue, le palais & toutes les parties qu'il contient étoient communément parſemées d'ulceres rongeants, très-douloureux, & très-difficiles à guérir. Cette méthode re-

nouvelée de nos jours trouva dans le célebre M. Aſtruc un adverſaire éclairé qui en démontra le danger, l'inſuffiſance & l'inſtabilité ; il en reſtreignit l'uſage à quelques cas particuliers ; comme dans les opthalmies vénériennes qui menacent d'un ulcere à la cornée, dans les ulceres fiſtuleux, & dans les véroles invétérées que la chûte des cheveux caractériſe & accompagne : mais d'ailleurs elle n'eſt plus gueres employée que pour aider à reſoudre les tumeurs & exoſtoſes qui ont réſiſté aux remedes ordinaires, ſur leſquels on dirige & on détermine la vapeur mercurielle.

Les lotions mercurielles furent auſſi en uſage. Mais comme elles étoient la plupart compoſées de ſublimé corroſif, & même d'arſenic, elle parurent dangereuſes à pluſieurs, & inefficaces à preſque tous, par la trop petite quantité de mercure qui s'introduiſoit dans cette méthode, & **Lotions mercurielles.**

par les affections cutanées qui en résultoient.

Pommade mercurielle simplifiée.

On en revint donc tout uniment aux frictions mercurielles, & l'on s'appliqua à perfectionner les onguens & les linimens dont on se servoit pour cette opération ; on en ôta toutes les drogues âcres ou inutiles dont ils étoient précédemment farcis; & en les simplifiant, on les rendit plus sûrs & moins dangereux. On crut dès-lors, & de grands hommes en Médecine ont même été de ce sentiment, que la salivation étoit indispensable pour la guérison de la vérole ; & c'est sur cette excrétion qu'on fondoit ses espérances, & qu'on régloit l'administration du mercure. Cette erreur étoit d'autant plus dangereuse, qu'elle sembloit accréditée par la virulence & l'horreur même de cette excrétion. Il a fallu pour la détruire que des Observateurs attentifs & conséquens joignissent aux expériences les plus

répétées qui constatoient l'insuffisance & le danger de la salivation, le raisonnement le plus convaincant pour ramener les incrédules. En effet le mercure étant le remede spécifique du virus vénérien, il étoit indispensable que ce remede parcourût toutes les parties du corps qui en étoient infectées : aucune portion de ce virus ne pouvoit échapper à son action, sans reproduire bientôt, par une communication que la circulation rendoit nécessaire & indispensable, de nouveaux désordres pires que les premiers. On comprit donc que la salivation, en attirant toutes les parties mercurielles aux glandes de la bouche & du palais, en privoit les autres parties du corps ; que les purgatifs qui calmoient & arrêtoient la salivation, avoient le même inconvénient qu'elle : ce qui, joint au rechûtes qu'éprouvoient beaucoup de malades traités par cette méthode, d'ailleurs

Inutilité de la salivation.

Son insuffisance & ses dangers.

dangereuſe & cruelle, l'a enfin décriée ;& s'il lui reſte encore quelques ſectateurs, elle les doit à l'opiniâtreté, à l'ignorance & à la routine, défauts vraiment inſurmontables, quand ils ſont réunis.

Méthode de guérir la vérole par extinction.

Plus on connut le mercure & ſes effets, plus on devint circonſpect ſur ſon adminiſtration. On diminua les doſes de la pommade mercurielle; on mit des diſtances plus conſidérables entre chaque friction ; & par ces moyens on crut être parvenu à fixer, pour ainſi dire, l'opération de ce remede, & à en régler sûrement la marche. Mais cette méthode plus douce, en apparence plus naturelle, plus convenable aux différentes ſituations des malades, fut ſouvent par cela même inefficace : l'action du mercure coupée & interrompue par de trop grands intervalles, ou affoiblie par une trop petite quantité, devint inſuffiſante pour produire les grands

grands effets qu'on en attendoit. Car une foible cause ne pouvoit produire qu'une action foible ; & cette action, souvent déjà finie avant qu'une seconde vînt l'augmenter ou au moins l'entretenir, ne fournissoit que des efforts vains & impuissans dont le produit ne pouvoit même être estimé par la somme des quantités réunies ; défaut essentiel qui réduisoit le Médecin à l'impossibilité du calcul.

On chercha alors les moyens d'introduire beaucoup de mercure dans le corps, sans exciter ni salivation ni aucune autre excrétion. Mais la plupart de ces moyens, en resserrant, en bouchant même les pores de la peau par leur stipticité, s'opposoient à l'introduction du mercure même, ou au moins ils la diminuoient considérablement. Des frictions de cette espece pouvoient en imposer d'abord ; on les jugea ensuite inutiles à la maladie qu'on vouloit guérir ; leur ac-

tion étoit même presque nulle. On soupçonna, non sans quelque raison, que des Charlatans, jaloux de paroître donner beaucoup de mercure sans exciter de salivation, supprimoient totalement le mercure dans la pommade, & y substituoient des drogues *inertes* qui en imitoient la couleur, tandis que par des remedes internes ils cherchoient à pallier au moins les symptômes les plus frappans. Ce sont des tours de main dignes de leurs Auteurs, qui ne mériteroient aucune attention, s'ils ne servoient à convaincre le Public de la multiplicité des moyens qu'on met en usage pour le tromper suivant son goût (1).

---

(1) On a vu cependant de nos jours se renouveler & être accueilli comme par enchantement ce Charlatanisme grossier : une espece de frénésie avoit saisi tout à coup le Public, & gagné jusqu'aux personnes les plus considérables ; les femmes les plus délicates & les plus maniérées s'y soumirent à leur tour ; & il étoit de mode alors à Paris de se frotter avec la

Il n'eſt pas facile, en effet, de donner beaucoup de mercure, & d'éviter la ſalivation. On crut cependant

Bains d'eau tiede unis aux frictions.

---

pommade mercurielle de Gallabert. Cet homme, qui n'avoit pas même le talent d'expliquer l'action de ſon ſpécifique, défaut qui, comme on le ſait, n'eſt pas ordinaire aux Charlatans, ſembloit y ſuppléer & le faire encore mieux valoir par un certain jargon, qu'on avoit la bonté de croire myſtérieux, parce qu'il étoit inintelligible, & par quelques ſentences obſcures & confuſes qu'il débitoit gauchement ſur la purification du mercure, comme s'il avoit poſſédé excluſivement ce ſecret. Il avoit l'aſſurance d'adminiſtrer ſa pommade indifféremment pour toute eſpece de maladie, & à toutes ſortes de perſonnes; rien, ſuivant lui, ne devoit réſiſter à ce remede univerſel. Pour faire une illuſion encore plus complette, & ne laiſſer aucun doute ſur l'*innocuité* de ſes frictions, il s'y ſoumettoit habituellement lui-même, ſi ſes malades l'exigeoient. Ce honteux aſſujettiſſement auquel il avoit l'adreſſe de rapporter la force de ſon tempérament, & la ſanté dont il jouiſſoit, ne contribua pas peu à augmenter le nombre de ſes Proſélytes. On ſut bientôt néanmoins que la pommade myſtérieuſe de ce Chirurgien n'étoit autre choſe que de l'onguent gris à peu près pareil à celui qu'on prépare chez les Apothicaires, & l'on

avoir trouvé le terme moyen ſi deſiré, en employant les bains d'eau tiede concurremment avec les frictions; par cette pratique, on entretenoit tout le ſyſtême vaſculeux dans un relâchement ſuffiſant pour n'offrir au mercure aucune réſiſtance; il devoit conſéquemment ſe diſtribuer avec facilité & avec égalité, ou affecter de préférence les émonctoires de la peau, comme les parties les plus immédiatement ſoumiſes à l'action émolliente des bains. Ainſi le mercure roulant ſans effort dans tous les vaiſſeaux, parcouroit ſans gêne les couloirs

---

comprit aiſément que, quoiqu'elle fût inſuffiſante pour la guériſon des maladies vénériennes, à raiſon de l'infiniment petite quantité de mercure qu'elle contenoit, elle ne pouvoit néanmoins être employée indiſtinctement ſans danger dans toutes les maladies; enfin le Public ouvrit peu à peu les yeux; on rougit d'avoir éte la dupe d'une méthode auſſi triviale, & l'on regarda comme très-heureux ceux qui n'eurent à regretter que leur indiſcrette confiance.

glanduleux les plus déliés, & ſans y occaſionner aucune tenſion ni aucun éréthyſme: il devenoit par ce moyen plus capable d'opérer sûrement la réſolution du virus vénérien, ſans s'échapper prématurément vers les glandes ſalivaires, comme il y etoit déterminé par le traitement ordinaire; ſoit qu'il acquît cette derniere propriété par les réſiſtances & les différens chocs qu'il éprouvoit de la part des ſolides, leſquelles réſiſtances devenoient preſque nulles par l'interpoſition des bains; ſoit que de ſon mélange avec les parties ſalines, il en réſultât une nouvelle combinaiſon capable d'irriter, de picoter, & même de déchirer les glandes ſalivaires, laquelle ne pouvoit gueres exiſter dans le nouveau traitement, les pointes ſalines étant trop délayées & émouſſées par l'eau, pour pouvoir opérer cet effet. Mais ces bains journaliers ſuppoſant une abſterſion qui devoit

enlever tout ce qui reſtoit d'onguent de la derniere friction ; cet aſſujettiſſement néceſſaire pouvoit auſſi éloigner la ſalivation, par cette ſeule raiſon, qu'on perdoit peut-être par-là plus que la moitié du mercure qui avoit été employé : eſpece d'infidélité d'une eſtimation & d'une évaluation aſſez difficiles. Enfin il arriva qu'avec toutes ces précautions, & l'aſſerviſſement le plus ſcrupuleux aux bains tiedes, la ſalivation ne paroiſſoit pas moins, & quelquefois même abondamment : alors on ſentit mieux la gêne & le peu d'utilité de cette méthode ; & elle fut réſervée à quelques cas particuliers, quand on a à traiter des perſonnes ſeches, amaigries, ou qui ont le genre nerveux très-ſenſible & très-irritable, comme les mélancoliques & les hypocondres : dans toutes ces circonſtances, on ne peut trop multiplier les délayans ; & le bain doit être eſtimé

le moyen le plus naturel, le plus sûr, & le plus efficace d'en opérer l'introduction.

Une méthode toute contraire à la précédente, a paru de nos jours. Elle s'est essayée dans le silence; & ce qui doit le plus étonner, c'est qu'elle a trouvé des personnes assez avides de la nouveauté & de la singularité, pour s'y soumettre. Elle consiste à faire prendre une quantité prodigieuse, effrayante même, de bains froids; & de continuer les mêmes bains pendant l'usage des frictions. Ce n'est sûrement pas pour assouplir les vaisseaux, pour les rendre plus perméables, qu'on assujettit les malades à une épreuve aussi singuliere; ce n'est pas non plus pour rendre les liqueurs plus fluides & diminuer les résistances que doit éprouver le mercure, qu'on donne la préférence aux bains froids: quel est donc le motif déterminant? C'est qu'outre l'avantage Bains froids.

d'être Auteur d'un ſyſtême nouveau, étonnant & contradictoirement opposé aux principes reçus, ce qui ne laiſſe pas d'avoir un certain mérite dans un pays où rien n'exclut de la célébrité ; il eſt certain que les bains froids unis aux frictions font diſparoître quelquefois aſſez promptement les ſymptômes véroliques extérieurs. Car ſi l'on concentre par-là, ſi l'on engourdit, pour ainſi dire, l'action du mercure, ſi on diminue le diametre des vaiſſeaux de tout genre & ſurtout de ceux qui ſont immédiatement ſoumis à l'action & à l'impreſſion des bains; ce défaut doit naturellement faire refluer le mercure vers les parties les plus ouvertes, les plus libres & les relâchées : or les chancres, les ulceres, les bubons ſont dans ce cas ; ils ſont même d'autant plus ſuſceptibles de cette attraction merveilleuſe, qu'ils contiennent plus de virus avec lequel le mercure a une certaine affinité.

Mais que résulte-t-il de cette singuliere méthode, quand même elle seroit exempte de tout danger ? Des succès brillans, mais momentanés; des cures flatteuses & précoces, mais palliatives ; enfin l'apparence de la guérison, & la réhabilitation prompte d'un virus concentré par tous ces moyens, qui se revivifie avec plus de force que jamais, pour s'identifier avec la malheureuse & triste victime que l'espoir de guérir par ce moyen cruel & *insolite*, avoit imprudemment séduite. Mais ce qui doit encore plus concourir à l'exclusion de cette méthode, c'est qu'elle n'empêche pas toujours la salivation : celle qu'elle produit est au contraire plus abondante, plus douloureuse, & plus difficile à arrêter; ce qui est directement opposé aux promesses flatteuses qu'on avoit faites pour lui assurer la préférence (1).

---

(1) Cette méthode étoit trop directement

Il ne paroît donc pas facile d'introduire beaucoup de mercure dans le corps, ſans exciter la ſalivation. Mais ſi quelque choſe pouvoit opérer cet effet ſi deſirable, ce ſeroit de faire précéder les frictions d'une préparation convenable & réfléchie ſur l'effet qu'on a lieu d'attendre d'un remede mobile, peſant, rond, exceſſivement diviſible, & qui communément agit avec impétuoſité & en tumulte; ce ſeroit d'eſtimer l'effet de ce remede relativement au tempérament du malade que l'on a à traiter, ce qui néceſſairement diverſifieroit les préparations; ce ſeroit d'être sûr du remede que l'on applique, de l'avoir pur & exempt de toute partie nuiſible & hétérogene. Cette der-

Purification du mercure.

---

contraire aux principes reçus, & aux premieres notions de la Phyſique, pour avoir eu beaucoup de partiſans; elle a diſparu avec ſon Auteur, & perſonne apparemment n'eſt jaloux de le remplacer.

niere précaution eſt plus importante qu'on ne croit; & c'eſt communément la plus négligée, ſoit qu'on la mépriſe, ou qu'on ignore les moyens d'avoir un mercure dépouillé de tout ce que la Nature ou l'Art y avoit mêlé d'étranger. Ces moyens ſont cependant très-connus; ils ſont conſignés dans preſque tous les Livres Chimiques; & quoiqu'ils varient par rapport aux procédés, tous les Auteurs ſont d'accord ſur la préférence que mérite le mercure revivifié du cinnabre, & ſur la néceſſité de le ſoumettre à cette opération. Si elle ne ſuffit pas, il faut diſtiller de nouveau le mercure après l'avoir mêlé avec de la chaux vive, ou avec de la limaille de fer, ou le laver avec de l'eau de ſavon, de la leſſive âcre, de l'eſprit-de-vin, ou de fort vinaigre, ſuivant la nature des ſubſtances étrangeres qui en alterent encore la pureté. Toutes ces méthodes de purifier le mercure, ainſi

que les moyens de s'aſſurer qu'on a bien rempli cet objet, ſont amplement détaillées dans la Minéralogie de Jean Gotſchalk Walerius, Profeſſeur Royal de Métallurgie dans l'Univerſité d'Uſpal (1) : alors on aura un remede fidele, & ſur lequel on pourra compter ; mais l'application n'en exigera pas moins des préparations préliminaires & un appareil impoſant, coûteux, & d'une exécution ſouvent difficile. On a quelquefois eſſayé de s'y ſouſtraire : mais les épreuves n'ont jamais été avantageuſes ; & le mercure fit des ravages étonnans, quand il fut introduit ſans aucune préparation dans des corps cacochimes, pléthoriques, d'un tiſſu trop denſe ou trop aiſément irritable. Comment donc employer cette méthode quand le mal eſt vif, quand ſes

---

(1) Pag. 393, Sect. 107, genre 40 ; à l'article Vif-argent ou Mercure.

progrès ſont rapides ? Le temps immenſe qu'elle exige pour rendre les vaiſſeaux ſouples, afin de diminuer autant qu'il eſt poſſible les réſiſtances, éloigne le ſecours, s'il eſt preſſant, prolonge les douleurs & ſouvent les éternise ; il eſt même des cas où le mal ne ſouffrant pas le moindre retard, on ſe trouve obligé de négliger toute eſpece de préparation ; il arrive des accidens qui exigent qu'on l'interrompe ; il eſt des circonſtances où elle eſt impraticable : il faut bien alors s'abandonner à la fortune & aux événemens, que tout l'art & la ſageſſe poſſibles ne peuvent quelquefois garantir. Cette méthode d'ailleurs eſt ſouvent infidelle & d'une eſtimation impoſſible. La même doſe de pommade produiſant, dans différens ſujets, des effets abſolument contraires & même quelquefois contradictoires, on ſe trouve par-là hors de tout calcul. En effet, il exiſte des peaux ſi

lâches, d'un tiſſu ſi flexible, ſi rare, & dont les pores ſont ſi naturellement ouverts, qu'elles abſorbent, pour ainſi dire, avec avidité tous les corps qui leur ſont préſentés ou appliqués: il en eſt d'autres au contraire dont le tiſſu eſt extrêmement denſe & compact, qui n'admettent & ne reçoivent preſque rien. Dans le premier cas, le mercure introduit avec trop de facilité & en trop grande quantité relative, exerce une action trop vive, trop prompte, & trop viſiblement dangereuſe, ſi elle eſt ſoutenue: dans le ſecond cas, les malades ne ſont que peu ou point affectés de l'effet du mercure; à peine en ont-ils reçu quelque partie; de ſorte que, s'il étoit déterminé par des expériences réitérées quelle eſt la doſe de mercure néceſſaire à la guériſon de la vérole par cette méthode, on pourroit en conclure qu'elle ne ſeroit preſque jamais aſſurée, puiſque cette doſe ſeroit

toujours dépendante de la résorbtion, qu'on ne peut raisonnablement déterminer, & dont l'estimation est, pour ainsi dire, impossible.

D'ailleurs si on a besoin de secret dans le traitement d'une maladie dont la connoissance porte quelquefois le trouble dans les familles, & enleve au malade l'amitié & la confiance des personnes qui lui sont les plus cheres; peut-on en espérer d'une méthode qui exige le plus grand & le plus fastueux appareil; qui suppose la lenteur, le dégoût & la mal-propreté; & qui entraîne presque nécessairement avec elle l'horreur des plus sales excrétions; défauts trop connus pour pouvoir s'y méprendre, qui portent à tous nos sens une impression désagréable, que tout l'art & les modifications qu'on y a mises peuvent tout au plus diminuer.

Il est aussi des cas où les frictions mercurielles ne seroient que perni-

cieuſes, comme dans les phthiſies, les hémophthiſies, les hydropiſies & le ſcorbut; elles ne pourroient qu'irriter & diſtendre le tiſſu pulmonaire, agrandir les ulceres, rendre les vaiſſeaux variqueux, augmenter les infiltrations & la décompoſition des ſucs, & préparer des rechûtes perpétuelles, quand même on ſeroit aſſez heureux pour éviter la mort.

Les frictions ſont dangereuſes pendant la groſſeſſe; elles peuvent occaſionner l'avortement. Elles ſeroient imprudentes dans l'enfance & dans l'âge le plus tendre, & l'on eſt communément obligé de remettre le traitement à la puberté; délai ſouvent fatal, qui donne le temps au virus d'acquérir de nouvelles forces & plus d'acrimonie, d'où naiſſent des vices infinis qui attaquent & détruiſent à la fin les ſolides, ou qui en alterent la juſte conformation.

Les

Les frictions entraînent souvent après elles une infinité de maux presque aussi fâcheux que la maladie primitive : les douleurs de tête habituelles, celles des articulations, les tremblemens d'un ou de plusieurs membres, la chûte des dents, quelquefois même la consomption, sont des suites malheureuses de l'administration peu réfléchie de ce remede, ou d'une complication d'événemens qui en dépendent, qu'on n'a pu ni prévoir, ni prévenir.

Un autre inconvénient encore, c'est que le malade, après le traitement de la vérole par les frictions mercurielles, reste foible & languissant. Le mercure agissant encore long-temps, même après la guérison, il ne peut se livrer sans risque à ses obligations & à ses emplois ; il lui faut des restaurans & des analeptiques pour remplacer le suc nourricier,

gélatineux & plaſtique que le mercure a détruit, & pour rendre aux ſolides la force qu'ils ont néceſſairement perdue.



CHAPITRE III.

Administration intérieure du Mercure sous la forme d'éthiops, de panacée, de mercure doux, & précipité de toutes les especes.

LA connoissance des inconvéniens qu'on vient de détailler, fit craindre aux Médecins l'usage des frictions; & cette crainte les engagea à chercher des moyens plus simples, moins dangereux, moins coûteux, & d'un appareil moins effrayant. Ils crurent avoir rempli leur objet en donnant le mercure intérieurement, & ils en multiplierent les formes relativement à leurs vues & à leurs opinions. Ils diviserent le mercure avec du soufre, des résines, des baumes, des gommes, des purgatifs, des absorbans & des

Mercure donné intérieurement.

ſels (1); & ils donnerent à ces préparations différentes des noms pompeux, qui rendoient avec énergie la maniere d'opérer la guériſon telle qu'ils la concevoient : tels furent les différens éthiops, les préparations mercurielles antiphtyſiques, antiſcorbutiques, alkaliſées, purgatives, le mercure violet & beaucoup d'autres auſſi ſingulièrement qualifiées. Mais l'expérience montra bientôt la vanité & l'inutilité de ces remedes qui ſe décompoſoient à la moindre chaleur de l'eſtomac, ſans produire preſqu'aucun effet ſenſible, & dont au ſurplus l'action ſe bornoit au canal inteſtinal.

Ethiops de différente nature.

On combina enſuite le mercure

(1) C'eſt en peu de mots avoir déſigné preſque toutes les manieres de préparer le mercure inſoluble, qui ſont en uſage depuis long-temps ; on affecte cependant quelquefois de nous les propoſer comme des merveilles & à l'ombre de quelque déguiſement, on les donne tous les jours pour des découvertes modernes.

avec différens acides minéraux ; & par l'addition de quelques substances alkalines, terreuses ou salines, on fit différentes especes de précipités, qui varioient encore plus par leur couleur que par leurs effets. Ces précipités avoient cela de commun entr'eux, qu'étant armés de pointes acides, ils avoient tous une qualité corrosive relative à la nature & à la quantité de l'acide qu'ils avoient conservé : leur action ne pouvoit gueres non plus passer les organes de la digestion qu'ils irritoient de plusieurs manieres, soit en excitant des vomissemens, soit en procurant des selles abondantes ; & ils ne pouvoient être facilement transmis à la circulation, par l'insolubilité de leurs parties : espece d'inconvénient qui donnoit des bornes très-étroites à leur action. Tel est l'effet que produisoient toutes les panacées, solaire, lunaire, &c. l'or de vie, l'arcane corallin, le turbit mi-

néral, & les précipités de toutes les couleurs.

Mercure doux, panacée mercurielle.

On chercha alors à empâter & à occuper par des corps intermédiaires les pointes acides qui rendoient ces préparations si actives & si dangereuses; & l'on vit paroître le mercure doux & la panacée mercurielle, qui fit tant de bruit dans son temps, qu'elle mérita l'attention de Louis XIV, qui en acheta le secret de son Auteur. Ces préparations devinrent en effet plus douces, & le devinrent même à un degré qui approchoit souvent de l'inertie, à mesure qu'on augmentoit les sublimations auxquelles elles étoient assujetties; mais le résultat n'étoit au fond qu'une matiere insoluble, plus ou moins active, suivant la quantité d'esprit de sel qui restoit encore intact. Cette préparation occasionnoit néanmoins assez fréquemment des spasmes & des convulsions à l'estomac, tant par son

propre poids que par l'infidélité de ſon opération, quand elle affectoit quelques rides ou quelques replis de la membrane interne de ce viſcere, qu'elle s'y nichoit, & qu'elle s'y accumuloit au point d'irriter ſenſiblement les fibres & d'en faire craindre la rupture; d'où réſultoient des maladies chroniques, ſouvent plus dangereuſes & plus difficiles à guérir que la premiere maladie.

Ainſi ce remede perdit peu-à-peu la confiance qu'il avoit d'abord inſpirée; &, malgré les éloges qui lui furent prodigués dans le temps, il n'eſt plus gueres employé que dans les affections cutanées, ou pour tuer les vers; eſpece de propriété qu'on lui a conſervée même aſſez légérement.

Tous ces différens remedes, toujours annoncés comme des ſecrets infaillibles, firent dans leur temps une fortune aſſez inégale: elle étoit communément proportionnée au crédit,

à l'aſſurance de leurs Auteurs, & à l'opinion qu'ils avoient le talent d'en donner au Public. Mais ils furent toujours attaqués par les vrais Médecins; &, à force de raiſonnemens & d'expériences malheureuſes, on parvint à comprendre qu'outre leur qualité âcre & cauſtique, ces remedes étoient inſuffiſans pour guérir la vérole par l'inſolubilité de leurs parties : ils ne pouvoient par ce défaut être miſcibles à nos liqueurs ni circuler avec elles, pour aller attaquer, juſques dans les plus petits recoins de la circulation, le virus qui ſans cela échappe toujours à l'action des remedes.

Différentes ſolutions mercurielles.

Les différentes ſolutions de mercure ſembloient exemptes de ce défaut : elles pouvoient ſe mêler avec l'eau, & former un breuvage dont la cauſticité étoit conſidérablement diminuée, &, pour ainſi dire, annullée par l'interpoſition des parties aqueuſes. Quelques-uns ſe ſervirent de ce re-

mede : mais l'effet ne répondit pas exactement à leurs espérances ; & si ces limonades minérales ne causerent pas toujours des irritations & des inflammations dans les visceres, par la prodigieuse quantité d'eau qu'elles contenoient, elles n'agirent pas avec le succès qu'on leur supposoit, sur le virus vénérien ; soit que l'acide qui avoit été employé à la dissolution fût trop abondant & dominât au point d'énerver l'action du mercure ; soit que leur combinaison manquât de justesse & de précision ; ou qu'enfin l'union du mercure avec l'acide ne fût point suffisante & à l'épreuve de son extension dans une quantité d'eau considérable, sans se précipiter.



CHAPITRE IV.

Du Sublimé-corrosif; maniere d'administrer ce remede.

TOUTES ces différentes préparations mercurielles insolubles & peu fidelles ayant été jugées dangereuses ou insuffisantes, on les négligea d'abord & on les abandonna ensuite insensiblement. Enfin parut un remede nouveau auquel on ne put refuser aucune des propriétés desirées dans tous les autres : des peuples entiers dans le Nord en faisoient usage depuis long-temps; les Anglois l'adopterent ensuite & s'en servirent utilement. Il avoit à leurs yeux un mérite qu'ils savoient apprécier; c'étoit d'avoir été annoncé par le grand Boerrhave, qui l'avoit désigné comme le vrai mercure soluble si long-temps souhaité. M. de Wan-Swietten acheva ce que

Boerrhave avoit commencé; il en démontra l'utilité; il enseigna la méthode de l'administrer sûrement; & ne se bornant pas à en fixer la dose, comme quelques personnes le prétendent (1); il n'oublia rien de ce qui pouvoit établir & assurer la confiance des Médecins à ce sujet. La réputation de cet Auteur, son élévation, qu'il avoit si bien méritée, donnerent encore moins de prosélytes au sublimé que la connoissance qu'on avoit de son exacte probité, de son humanité, & de son amour pour les progrès & l'avancement d'une profession qu'il honora jusqu'à sa mort.

Le mercure sublîmé-corrosif est un sel métallique, composé de parties mercurielles pénétrées par l'acide concentré de sel marin, en telle proportion que cet acide ne soit point exactement soulé de mercure, mais

(1) Sirop mercuriel, exposition, page 9.

qu'il paroiſſe y dominer. Si l'eſprit acide étoit exactement ſoulé de mercure, cette préparation ceſſeroit d'être ſoluble & rentreroit dans la claſſe des ſublimés doux.

Suivant la préparation de Tachenius, le mercure ſublimé-corroſif contient ſept parties de mercure & deux parties de l'eſprit acide de ſel marin. Car ſi la maſſe de mercure employée à cette opération eſt de deux cens quatre-vingt livres, elle peſera, la ſublimation faite, trois cens ſoixante ; ce qui démontre qu'elle a acquis le poids excédent de quatre-vingt-livres par la jonction qui s'eſt faite du mercure avec l'acide du ſel marin. C'eſt cet acide aidé du vitriol & de ſon huile, qui s'éleve avec le mercure pour former le ſublimé-corroſif, à peu près de la même maniere que le régule d'antimoine pénétré du même acide, forme ce qu'on appelle le beurre d'antimoine.

Tout le monde convient que le mercure par lui-même n'est pas un poison ; qu'on peut le donner intérieurement & sans aucun risque, quand il est éteint & divisé avec du miel, du soufre, ou du sucre : mais s'il est dissous par quelqu'acide minéral, son usage interne est plus important & peut devenir dangereux. Le danger est néanmoins différent, & varie suivant la qualité de l'acide qui l'aura dissous. Mais le point essentiel, c'est que la préparation résultante soit exactement soluble ; & cette propriété paroît jusqu'ici être réservée au sublimé-corrosif & le distinguer de toutes les autres.

L'administration de ce remede a d'abord effrayé les Médecins : mais comme ils n'ont pu se dissimuler la préférence que mérite le mercure rendu soluble, pour opérer la guérison de la vérole, ils ont recherché avec empressement tous les moyens

poſſibles de détruire ou au moins de diminuer la corroſion qu'il acquiert par ſa jonction avec les acides, ſeul moyen reconnu juſqu'à ce jour pour en aſſurer la ſolubilité.

Quelques-uns ont cru pouvoir opérer cet effet en mêlant des alkalis avec la ſolution mercurielle; mais il n'en eſt réſulté, comme il a été dit précédemment, que des précipités plus ou moins cauſtiques, & la ſolution réſultante perdoit preſque toute ſa vertu.

D'autres ont ajouté à ces préparations, de l'eſprit-de-vin; & par une digeſtion convenable ils ont en quelque façon adouci les pointes de l'acide minéral: quelques-uns ont fait brûler, ſur les mêmes préparations, de l'eſprit-de-vin; & il s'en eſt enſuivi un effet à peu près pareil, quoique moindre que le premier: mais aucun n'avoit tenté ces moyens de dulcification ſur le ſublimé-corroſif; & il étoit tou-

jours regardé, par rapport à l'usage interne sur-tout, comme le *noli me tangere* des préparations mercurielles.

Cependant si l'on fait une attention sérieuse sur la préparation de ce remede, on verra que, pour l'adoucir, il ne faut qu'envelopper ou écarter suffisamment les pointes excédentes de l'esprit de sel, de telle façon qu'elles deviennent inhabiles à corroder les solides du corps humain, sans occasionner pour cela la précipitation du mercure qu'elles tiennent dissous. Tous les huileux ont la premiere de ces propriétés demandées ; & il paroît qu'il suffiroit des huiles tirées par expression pour opérer sûrement cet effet. Mais comme il faudroit en donner une certaine quantité ; que cette quantité souvent répétée dans le cours du traitement pourroit exciter des nausées, des vomissemens désavantageux aux visceres & aux vaisseaux ; que la circulation deviendroit

Dulcification du sublimé corrosif.

par-là lente & pénible; enfin qu'il pourroit en naître des obstructions, & que d'ailleurs la vertu du sublimé seroit émoussée, détruite ou presqu'annullée par ce moyen; on a rejeté cette méthode, toute naturelle qu'elle paroisse au premier coup d'œil.

Maniere de donner le sublimé-corrosif suivant M. Wan-Swieten.

On a substitué aux huiles, qui d'ailleurs ne pouvoient dissoudre le sublimé, les liqueurs spiritueuses végétales, qui ont le même avantage qu'elles, sans en avoir les inconvéniens. Ces esprits dissolvent facilement & parfaitement le sublimé-corrosif; ils se mêlent aussi exactement avec l'acide du sel marin; ils en tiennent les pointes écartées les unes des autres par les portions intermédiaires qu'ils lui fournissent: les parties huileuses que ces esprits contiennent, embarrassent les pointes de l'acide marin uni au mercure, & les en enveloppent de maniere à n'en pas faire apprehender l'action; de sorte qu'il n'en reste plus d'actives,

d'actives, qu'autant qu'il en faut pour tenir le mercure en dissolution. Cette composition est le vrai mercure soluble perméable & miscible avec toutes nos liqueurs ; les sucs salivaire & gastrique, auxquels il se mêle d'abord, acheveroient d'adoucir & d'empâter les pointes du sublimé, s'il y en avoit quelques-unes qui eussent échappé à l'enveloppe huileuse qu'on lui a fournie ; & il passe avec tous ces avantages dans nos vaisseaux de tout genre, pour y porter l'action qu'on doit attendre d'un corps excessivement divisé, qui, par son activité & par le développement de ses principes, est plus capable qu'aucun autre de décomposer la matiere virulente, de maniere qu'aucune partie du virus n'échappe à ce furet, & qu'il résulte naturellement de son action des combinaisons toutes nouvelles. S'il restoit encore la moindre crainte sur l'acide marin, l'esprit-de-vin quelconque,

avec lequel il a la plus grande affinité, nous en débarrasseroit bientôt; & par la propriété qu'il a de stimuler les vaisseaux, il en procureroit aisément la sortie par la voie des urines ou de la transpiration.

Dissolution du sublimé-corrosif dans l'eau distillée.

Cette maniere d'administrer le sublimé paroîtra d'abord la plus sûre, puisque son dissolvant est en même-temps son correctif. Mais comme l'eau-de-vie excite souvent des soulevemens d'estomac & une certaine horreur difficile à vaincre; comme il est des personnes délicates qui ont une répugnance invincible pour les boissons spiritueuses; & qu'il existe des cas où elles seroient très-pernicieuses, quoique prises en petite quantite: il est alors plus convenable de dissoudre le sublimé dans de l'eau distillée; précaution nécessaire pour s'assurer qu'il n'existe dans l'eau qu'on emploie, aucune partie terreuse ou calcaire, avec laquelle l'acide du sel

marin ayant plus d'affinité qu'avec le mercure, ce dernier tomberoit en précipité. Ce moyen de diſſoudre le mercure eſt d'autant plus naturel, que l'acide marin ſe mêle aſſez promptement, exactement & intimement avec l'eau; & que ce véhicule en écarte & ſubdiviſe les parties ſuffiſamment pour tranquilliſer ſur la corroſion que l'on craignoit, ſans que le mercure tombe pour cela en précipité: l'acide marin & le mercure ne formant plus qu'un corps ſuſceptible d'une diviſion preſqu'infinie, ſans éprouver pour cela la plus légere décompoſition. C'eſt pour s'aſſurer encore plus de l'intégrité du ſublimé, & prévenir tout ce qui pourroit le décompoſer, qu'il faut pouſſer le ſcrupule & l'exactitude juſqu'au point de ne donner au malade aucune tiſanne, avant qu'on ſoit aſſuré qu'il eſt paſſé ſans altération dans les voies lactées; l'eau diſtillée, ou l'eau de

pluie reçue avec précaution, doit être jusqu'à ce moment la seule boisson permise; on peut, on doit même en boire plusieurs gobelets après avoir pris le sublimé, pour en faciliter & en simplifier la transmission; & sans cette précaution, qui est véritablement indispensable : on risquera de manquer la guérison; on n'aura jamais des observations exactes & fidelles; & il sera très-difficile, pour ne pas dire impossible, d'estimer la véritable action de ce remede.

Cette seconde méthode de prendre le sublimé est la plus simple & la meilleure; car il faut se défier de tous les correctifs du sublimé, qui, en l'empâtant trop exactement, en diminuent ou en détruisent totalement la vertu. L'eau distillée est le véhicule qui lui est propre; elle le conserve sans altération, & le transmet intact à nos liqueurs, avec lesquelles il se mêle par cet intermede aussi intimement qu'aisément.

En général, de quelque dissolvant qu'on se serve, il faut être extremement attentif sur les effets que produit le sublimé : ce sont ces effets qui servent de guide pour la dose journaliere ; pour déterminer la nature des remedes qu'il faut quelquefois, quoique rarement, lui associer, le régime qu'il faut préférer ; & enfin pour fixer le terme précis de la guérison. On voit assez par-là que, pour administrer sans danger ce remede, il faut des mains sûres & habiles, & des connoissances chimiques : à moins de réunir ces qualités, on peut faire des fautes essentielles, qui même n'instruiront jamais.

Précautions importantes dans l'administration du sublimé corrosif.

Les avantages qui résultent du traitement des maladies vénériennes par le sublimé, sont considérables. On fait précisément par cette méthode la quantité de mercure introduit dans le corps ; on est sûr de son action ; & on ne peut gueres, si l'on est sage,

Avantage de cette méthode.

vigilant & inſtruit, être trompé ſur ſes effets. Cette quantité, il eſt vrai, paroîtra d'abord peu conſidérable & inſuffiſante à ceux qui croient que l'action du mercure eſt purement & ſimplement mécanique, & dépendante de la configuration, de la peſanteur, de l'agilité & de la diviſibilité exceſſive & preſqu'infinie des globules mercuriels, qui briſent, atténuent, diviſent & écartent ce qui s'oppoſe à leur libre action, ſans éprouver aucun changement, ni aucune altération qui leur ſoit propre: & c'eſt à ce mécaniſme aſſez ſoutenu pour changer, en quelque ſorte, l'exiſtence formelle de nos liqueurs, qu'on attribue communément la guériſon de la vérole. Il eſt poſſible en effet que le mercure, agiſſant de la maniere qu'on vient de l'expoſer, faſſe dans les liqueurs du corps humain des mutations ſuffiſantes, pour que les parties virulentes ſe trouvent par-

Opération mécanique du mercure pour la guériſon de la vérole.

là détruites, ou ne puissent plus agir comme telles, par la désunion de leurs principes constituans; ou que, rendues ainsi d'une ténuité évaporable, elles s'échappent par tous les émonctoires qui leur seront ouverts; & cet effet continué peut suffire à l'expulsion totale du virus. Mais ce mécanisme supposant une quantité assez considérable de mercure nécessairement introduit pour l'opérer; il cesse, devient nul, ou au moins insuffisant, dès que cette quantité, d'ailleurs inappréciable, n'a pu être reçue. Comment au surplus expliquer par ce moyen les guérisons qui s'operent journellement par le sublimé, & quelques autres préparations de mercure soluble? On sait que ces remedes ne contiennent que très-peu de mercure; on sait qu'il n'y est plus sous la forme ronde, qui lui est propre quand il n'est pas dissous: il ne peut conséquemment,

Autre maniere d'agir du mercure pour le même objet.

dans ce cas, agir ni par ſa figure ni par ſa peſanteur; il faut donc concevoir & rechercher dans le mercure une qualité inhérente autre que celle qui avoit été reconnue juſqu'à préſent: mais il eſt très-difficile de la déſigner exactement, puiſqu'elle dépend probablement de quelques-uns de ſes principes conſtituans les plus volatils & les plus actifs, qu'il n'eſt pas aiſé de ſaiſir; on peut cependant conjecturer avec quelque raiſon, que la vertu recherchée eſt due au ſoufre de ce minéral, dont la vapeur bienfaiſante enchaîne le virus vénérien, ou le décompoſe. La combinaiſon qui ſe fait du mercure avec les acides peut être regardée comme la cauſe occaſionnelle du développement de ce ſoufre, quoiqu'on ne puiſſe dire comment il s'opere; & de ce mélange réſulte la forme la plus heureuſe & la plus convenable pour produire l'effet attendu & deſiré.

Cette opinion que les faits ſemblent autoriſer, peut encore s'appuyer ſur l'exemple & ſur l'analogie. L'antimoine offre en effet des phénomenes à peu près pareils : il n'eſt point vomitif par lui-même, à quelque doſe qu'on le donne, quoiqu'il contienne les principes néceſſaires pour faire vomir ; mais pour qu'il le devienne, il faut que l'acide tartereux les développe ; & alors une très-petite doſe de la nouvelle combinaiſon excite & procure le vomiſſement : cet effet dépend d'une certaine union de parties ſalines & ſulfureuſes ; les proportions qui l'operent ſont connues, mais la maniere dont l'union ſe fait, & ce en quoi conſiſte préciſément la vertu émétique réſultante, eſt encore ignorée. Ce n'eſt pas la ſeule parité qui ſubſiſte entre le ſublimé & le tartre émétique ; celle qui exiſte dans leurs différentes manieres d'agir ſur le corps humain, eſt pour le moins auſſi ſenſi-

Comparaiſon du mercure avec l'antimoine.

Comparaiſon des effets de l'émétique avec ceux produits par le ſublimé-corroſif.

ble, & elle eſt encore plus eſſentielle à connoître : elle regle les réſultats de leurs opérations reſpectives ; elle aſſure leurs ſuccès, & juſtifie plus particulierement encore la confiance qui leur eſt due. En effet, on peut donner par méchanceté ou par imprudence, & dans une ſeule doſe, une quantité conſidérable, exceſſive même, de tartre émétique le mieux préparé : introduit dans l'eſtomac, il y excitera les ſenſations les plus cruelles & les plus tumultueuſes; des envies de vomir énormes, tormineuſes, preſque toujours inutiles ; des vomiſſemens de ſang, des convulſions, des cardialgies, des crampes, des inflammations, la gangrene & la mort. Voilà les fruits de la mauvaiſe adminiſtration de l'émétique, & alors il eſt ſans contredit un vrai poiſon.

Que l'on diſſolve la même quantité d'émétique dans deux ou trois gobelets d'eau, & qu'on les donne à des

diſtances raiſonnables : les accidens décrits paroîtront, mais ils ſeront moins vifs, moins preſſans, mois dangereux ; le danger ſera moins imminent, & le mal ne ſera pas ſans reſſource : ce ſera néanmoins une faute conſidérable commiſe par l'excès du remede donné. Si l'on augmente beaucoup la quantité de l'eau dans laquelle on aura diſſous l'émétique ; ſi l'on en éloigne davantage les priſes ; le danger & les accidens diminueront en raiſon de l'augmentation du liquide & de la diſtance miſe entre chaque priſe : enfin on aura un remede très-actif, mais moins dangereux ; ſi on continue à augmenter la quantité d'eau, & ſi on éloigne encore plus les doſes ; & inſenſiblement par ces deux moyens continués & augmentés proportionnellement, on viendra à bout de fixer & régler l'opération de ce remede & de le rendre sûr. On pourra même par là lui faire perdre

totalement ſa vertu vomitive & le rendre ſimplement purgatif. On ira plus loin encore ; & on lui enlevera même cette derniere qualité, ſi on outre les proportions du liquide, de ſorte qu'il n'en réſultera plus qu'un remede altérant : c'eſt même la méthode de donner l'émétique dans quelques fievres putrides, & le ſuccès la juſtifie.

Qu'on applique les mêmes regles d'adminiſtration au ſublimé, il en réſultera des effets abſolument analogues. La doſe qui, donnée tout d'un coup, occaſionneroit la mort, n'excitera que des ſenſations douloureuſes & des ſymptômes inflammatoires, ſi elle eſt diviſée & donnée en pluſieurs priſes : on diminuera ces accidens & ces ſenſations déſagréables & dangereuſes, à meſure qu'on étendra le ſublimé dans une plus grande quantité de liquide, & qu'on le donnera à des diſtances plus éloignées : on parvien-

dra à régler comme à modérer ces ſenſations, par des gradations auſſi faciles à eſtimer qu'à concevoir ; & enfin on rendra, ſi on le veut, le ſublimé preſque *inerte* & ſans action, ſi on le donne dans un volume de liquide exceſſif & ſurabondant, ou à des diſtances trop éloignées.

Telle eſt la juſte comparaiſon de deux remedes, dont l'un, loin d'exciter la moindre crainte, jouit au contraire & avec raiſon de la plus grande publicité, tandis que l'autre oſe à peine paroître ſous l'étendard de la prudence & du ſavoir.

La maniere d'opérer du ſublimé, loin d'être tumultueuſe, eſt quelquefois même imperceptible, & ſe réduit à l'augmentation de la tranſpiration ; il produit auſſi des ſueurs & des urines plus copieuſes, ou même un léger cours de ventre.

Avant de produire aucun effet ſenſible, il annonce ſa préſence par une

ſenſation qui n'eſt point déſagéable, quoiqu'elle paroiſſe inquiétante à quelques-uns; c'eſt une agitation légere du genre nerveux, & une augmentation du mouvement du ſang & des liqueurs. Si l'action de ce remede devenoit plus conſidérable, & qu'elle méritât quelqu'attention; on l'arrête promptement & preſque ſur le champ ſans lui donner le temps de faire des progrès : les huileux, les mucilagineux, le lait, ſont dans ce cas un antidote auſſi facile à trouver, qu'il eſt sûr; les alkalis, les abſorbans, qui décompoſent ſur le champ le ſublimé, ſont encore plus énergiques & ne laiſſent aucun doute ſur l'effet qu'on doit en attendre. Mais ces ſecours, indiqués ſeulement pour la tranquillité, ne deviennent jamais néceſſaires quand le ſublimé eſt donné avec intelligence. Quel eſt au ſurplus le remede qui n'en exige pas pour aſſurer ſes ſuccès?

Le ſublimé eſt peut-être le plus puiſſant réſolutif des bubons, des phimoſis & des paraphimoſis; il déterge ſupérieurement les chancres & les ulceres vénériens; & quoiqu'il ne ſoit pas également le ſpécifique des gonorrhées, il en accélere & il en termine ſouvent avec ſuccès la cure, quand elles dépendent ſur-tout d'ulceres aux proſtates ou dans le canal de l'urethre. On connoît aſſez l'inſuffiſance de la méthode ordinaire pour réſoudre les tumeurs & inflammations annoncées: & il arrive ſouvent, qu'après l'avoir inutilement tenté, on eſt obligé de les ſoumettre à l'opération; ce qui, outre la douleur, l'inconvénient de la cicatrice, la ſouſtraction du gland ou du prépuce, entraîne néceſſairement après ſoi un panſement long & très-déſagréable. Cette méthode d'ailleurs n'exclut pas le traitement par les frictions; elle le ſuppoſe au contraire preſque toujours.

Le ſublimé eſt un puiſſant réſolutif.

Mais ſi à ces moyens, reconnus pour être très-longs, très-douloureux, & quelquefois peu sûrs ; on ſubſtitue le ſublimé pris intérieurement, & qu'on ait ſoin de laver les chancres, les ulceres, les phimoſis, les paraphimoſis, avec quelque décoction déterſive, vulnéraire, à laquelle on ajoutera quelques gouttes de ſolution de ſublimé faite dans l'eau-de-vie ; les remedes généraux connus pour prévenir & remédier aux inflammations, préliminairement employés ; on verra avec quelque ſorte d'admiration les bubons ſe réſoudre inſenſiblement, l'étranglement du prépuce diminuer, l'inflammation de la verge ſe calmer, le gland ſe découvrir, les chancres & les ulceres ſe déterger, & la ſanté ſe rétablir parfaitement ; le même remede attaquant le virus juſques dans ſon principe, en même-temps qu'il en détruit les effets, ce que les autres ne peuvent tout au plus opérer que ſucceſſivement.

Un

Un des avantages du sublimé; c'est qu'il ne laisse après lui aucune impression douloureuse & désagréable, à moins que l'imprudence ou l'ignorance n'ayent présidé à son administration: doué de la qualité la plus mobile, la plus active, & la plus pénétrante, il parcourt comme une vapeur légere aisément & promptement, les vaisseaux même les plus déliés du corps humain, & s'échappe avec autant de facilité par les émonctoires les plus fins; de sorte que son action, s'il en existe de désagréable, n'est ou ne peut être que momentanée, & qu'elle est d'ailleurs susceptible d'un changement sûr & prompt. Loin d'affoiblir ou de détruire les solides, il semble au contraire, quand il est donné avec sagesse, qu'il porte avec lui une matiere vivifiante qui les conserve; espece de phénomene dû en partie à l'acide du sel marin, qui rend ce remede précieux dans ces instans

Le sublimé est un excellent anti-septique.

où l'on craint que l'inflammation des parties ne dégénere en gangrene.

Un autre avantage du ſublimé ; c'eſt qu'on peut le donner ſans inconvénient à tout âge, meme aux enfans qui ont atteint celui de ſix ans, en en réglant judicieuſement & relativement la doſe ; en toute ſaiſon, en prenant d'ailleurs les précautions raiſonnables pour ſe garantir du froid & du chaud ; en tout temps, même pendant celui des regles, qu'il ne ſupprime & n'augmente point. D'après cela, ne pourroit-on pas le conſeiller auſſi avec prudence, aux femmes groſſes, dans les cas preſſans, ſans riſquer l'avortement ?

La préparation qu'exige le ſublimé n'effraye ni par ſon appareil, ni par ſa longueur, ni par la dépenſe qu'elle occaſionne : une ſeule ſaignée & une purgation ſuffiſent communément ; elles ne ſont pas même à la rigueur indiſpenſables. Car dans le cas où il

n'y auroit ni pléthore, ni disposition inflammatoire, où la circulation seroit paisible & modérée ; il seroit très-inutile de recourir à la saignée. La purgation n'est pas plus nécessaire, quand les premieres voies sont libres & que les visceres ne sont surchargés d'aucune humeur récrémentitielle ou dégénérée : on peut par conséquent traiter avec le sublimé, en secret, au sein même de sa famille, un jeune homme que l'erreur a séduit, un époux que ce malheur va rendre plus sage & plus attentif; & l'on ménage par-là à ces infortunés le retour au devoir, que la publicité du désordre fait quelquefois abandonner sans retour.

Enfin, il est constant qu'après le traitement de la vérole par le sublimé, le malade jouit presque sur le champ de toutes ses forces. Rendu à ses proches & à ses emplois, qu'il n'a pas même été obligé d'abandonner tota-

lement, il rentre promptement dans la classe des hommes sains & vigoureux, & devient presque sur le champ propre à remplir tout ce quil doit à la société.

Ce seroit ici le cas de détailler les cures merveilleuses opérées par le sublimé, & de les constater par les témoignages les plus authentiques: on pourroit en présenter beaucoup sans craindre d'être contredit: mais la voie de l'analyse & du raisonnement a paru préférable à l'enthousiasme des guérisons & à l'ostentation des Certificats. C'est d'ailleurs un appui trop équivoque pour ne pas s'en défier: l'on sait qu'il n'a jamais manqué au remede le plus absurde; & tant qu'il y aura des hommes légers, prévenus, ignorans, intéressés, ou jaloux de faire paroître leur nom & leurs qualités en public, on aura toujours des Certificats. Ils seroient au surplus inutiles dans cette circonstance; car ce

n'eſt pas tant pour donner plus de vogue au ſublimé qu'on a fait ces recherches, que pour le venger de l'excluſion qu'on affecte de lui donner, & mettre les Phyſiciens en état de prononcer eux-mêmes ſur la confiance réfléchie qu'il mérite.

C'eſt le nom ſeul de ce remede qui a révolté & prévenu contre lui : on nourrit aiſément les inquiétudes qu'il donne ; car la plupart de ceux qui s'en ſervent, n'ont pas le courage de l'avouer ; & quelques-uns ont la mauvaiſe foi de le décrier, tandis qu'ils lui doivent ſouvent leur réputation & leurs ſuccès. Le ſublimé n'auroit point éprouvé peut-être ces contradictions, ſi on l'avoit préſenté ſous une forme moins effrayante, ſi on lui avoit fourni quelqu'enveloppe doucereuſe, ou ſi on en avoit fait un ſecret : mais il eſt malheureuſement tombé d'abord entre les mains de Médecins ſimples, vrais, honnêtes, qui abhorrent le myſ-

tere & qui auroient cru faire un vol au Public, que d'employer les moyens bas & connus pour faire deviner ou plutôt pour faire acheter la connoiſſance de ce remede : il a paru ſous leurs auſpices, mais ſans ornemens, ſans préparation ; il n'avoit été annoncé que par la promptitutude & la sûreté de ſes opérations ; on n'avoit rien fait pour prévenir la jalouſie & pour le garantir de ſes coups. Cependant la concurrence a effrayé ceux qui ont intérêt à n'en pas rencontrer ; ils ont proſcrit le ſublimé ſur ſon nom ſeul ; c'étoit la ſeule choſe peut-être qu'ils en connuſſent : ils ont alarmé les perſonnes délicates, ou qui croient l'être, ou qui ont intérêt à le paroître ; leurs entrailles ſe ſont émues à la ſeule prononciation de ce remede : c'eſt ainſi qu'on juge preſque toujours l'arbre par l'écorce.

Réponſe au Mémoire de

Avant de quitter cet article, il me paroît indiſpenſable de répondre à

quelques objections faites contre le sublimé, insérées dans un Ouvrage consacré aux découvertes utiles (1). Il est d'autant plus essentiel d'effacer les impressions qu'on a légerement hasardées contre ce remede, que l'Auteur du Mémoire est plus estimable, & qu'il jouit de la réputation la mieux méritée. Le préambule de ce Mémoire, en rendant justice au savoir & à la célébrité de M. Wan-Swietten, paroît n'avoir pour but que d'inquiéter davantage sur le remede qu'il a eu l'assurance d'annoncer & de protéger. Ce sont des fleurs répandues à dessein sur les bords d'un précipice, pour en faire mieux remarquer le danger. M. Pibrac contre le sublimé-corrosif.

Comment en effet penser que *ce savant Médecin ait travaillé à donner*

(1) Mémoire sur l'usage du sublimé-corrosif, par M. Pibrac, dans le quatrieme Volume des Mémoires de l'Académie de Chirurgie, page 153.

la vogue au poiſon le plus dangereux ; qu'il en ait réglé l'adminiſtration intérieure, & qu'il l'ait récommandé comme le remede le plus sûr & le moins diſpendieux pour la guériſon des maladies vénériennes (1) ? Comment le penſer, ſans craindre qu'il n'y ait réuſſi, ſur-tout *vis-à-vis ceux qui n'avoient qu'une foible confiance à l'ancienne méthode* (2), ou qui l'avoient jugée ſur l'impoſſibilité de la diriger convenablement ?

Le recit des plus brillans ſuccès opérés par le ſublimé (3), annoncés, avoués par un homme auſſi integre que ſavant, avoit droit, quoi qu'on en diſe, ſur la confiance publique : ces faits méritoient au moins d'être approfondis & vérifiés ; ce qui conduiſoit enſuite tout naturellement à

(1) Mémoire ſur le ſublimé, page 153.

(2) *Ibidem.*

(3) *Ibidem.*

l'examen du remede par lequel ces miracles s'opéroient. Voilà le premier titre, voila la conduite des Médecins, qui ont suivi depuis la même carriere; & quoiqu'ils n'ignoraſſent, non plus que l'Auteur du Mémoire, *les moyens qui n'exiſtent que trop de faire multiplier les éloges d'un remede à meſure du beſoin* (1); ils ne ſe ſont jamais permis d'application indécente ſur cet objet; ils ont préféré l'analyſe & l'expérience: les aſſertions qui en émanent, valent bien des allégations vagues ou haſardées.

La premiere Partie de ce Mémoire paroît employée à faire connoître *les pernicieux effets du ſublimé-corroſif appliqué extérieurement* (2).

Pour y parvenir, l'Auteur cite des faits. C'eſt le vrai moyen de convaincre, s'ils étoient auſſi concluans qu'il

(1) Mémoire ſur le ſublimé, page 153.
(2) *Ibidem*, page 154.

veut le perſuader. La premiere Obſervation regarde *un Négociant de Nantes, qui vint à Paris, pour ſe faire traiter d'une tumeur à la partie moyenne & poſtérieure de la jambe gauche du volume de deux poings, adhérente aux muſcles, dont le caractere étoit carcinomateux : un Particulier employa un cauſtique, & après l'eſcarre il ſaupoudra toute la ſurface découverte, avec du ſublimé-corroſif ; le lendemain le malade mourut* (1).

La ſeconde Obſervation eſt *d'une Demoiſelle âgée de huit ans, qui avoit deux loupes, l'une à la nuque, l'autre à la partie ſupérieure de l'occipital : on en fit l'ouverture par le moyen de l'eſprit de nitre. Après l'évacuation de l'humeur contenue, reſſemblant à du ſuif, on ſe ſervit de ſublimé-corroſif pour conſumer le fond du kiſte ; on en réitera l'uſage : la malade mourut le*

(1) Mémoire ſur le ſublimé, page 154.

cinquieme jour dans les horreurs de la couvulsion (1).

La troisieme Observation a pour objet le traitement fait sous les yeux de l'Auteur, *d'un cancer au sein, par un Empyrique venu du Languedoc, avec les témoignages les plus séduisans de Médecins, Chirurgiens, Magistrats & Commandans de Province, tous se disant témoins oculaires des prodiges de ce remede : cet Empyrique, après avoir préparé la malade, mit de la poudre blanche sur la tumeur (c'étoit du sublimé-corrosif) : les douleurs se firent d'abord sentir assez vivement; elles augmenterent sensiblement, & au bout de quatre heures elles étoient insupportables; il se manifesta une foule d'accidens, comme oppressions, nausées, vomissement même de sang, enfin la malade mourut après avoir souffert des tortures affreuses* (2).

(1) Mémoire sur le sublimé, page 155.

(2) *Ibidem.* page 156

La quatrieme Obſervation roule ſur *la curation d'un ulcere chancreux vénérien, dont une Dame étoit attaquée. L'application de l'eau phagédénique produiſit une ſalivation ſurprenante, qui continua par l'uſage du même topique : on le ſuſpendit ; la ſalivation s'arrêta : on y revint, & la ſalivation reparut de nouveau* (1).

La cinquieme Obſervation eſt à-peu-près de même valeur ; *c'est un flux de bouche occaſionné par l'application du précipité rouge ſur un testicule carcinomateux, pour en ronger les chairs baveuſes* (2).

La ſixieme Obſervation eſt de *Degenerus : C'est l'histoire d'une femme empoiſonnée par l'application extérieure du ſublimé-corroſif, qui produiſit eſcarre à la cuiſſe, douleurs violentes, tumeur inflammatoire, angoiſſes, ſoi-*

(1) Mémoire ſur le ſublimé, page 157.
(1) *Ibidem.* page 158.

blesses convulsives, effrayantes, salivation fougueuse, & enfin la mort au bout de quinze jours (1)

Ces six Observations produisent des faits de deux especes : les premiers sont les symptômes qui ont paru immédiatement après l'application peu réfléchie du sublimé-corrosif, & qui ont été suivis de la mort; les seconds peuvent se rapporter à la salivation qu'a produit ce remede & qui paroît avoir étonné l'Auteur du Mémoire.

Tout le monde sait la difficulté ou plutôt l'impossibilité de guérir les schirres (2), les cancers occultes (3),

(1) Mémoire sur le sublimé, page 158.

(2) Schirri sunt per se innocui; evadunt motu incitato maligni.

Omnia vitanda quæ motum augent, ne carcinoma fiat. Ideò rodentia, caustica, mala sunt. *Boerh. aphorism. de schirro*, pag. 89, 90, paragrapho 486, 490.

(3) Emollientia, emplastica, suppurantia, acria, excoriantia, vessicatoria, caustica ei applicata, convertunt in cancrum ulceratum, *ibid.* page 92, *de cancro*, parag. 502.

& ſur-tout les cancerts ouverts (1): c'eſt un principe reçu en Médecine, que de telles tumeurs ne doivent être excitées par aucun remede ſtimulant ou cauſtique. Comment donc eſt-il poſſible de mettre ſur le compte du ſublimé-corroſif des accidens ſurvenus par ſon application, tandis que cette application même eſt une faute capitale ? Ce n'eſt point le remede qu'il faut en ce cas inculper ; c'eſt celui qui l'a appliqué auſſi témérairement. On ne peut penſer, ſans frémir, au Charlatan qui ſaupoudroit avec tranquillité des chairs vives & découvertes avec du ſublimé-corroſif: c'eſt le comble de l'impéritie & de l'ignorance ; & quand bien même il ſeroit quelquefois poſſible de guérir les cancers avec les cauſtiques, les Gens de l'Art ſont trop inſtruits de la circonſ-

(3) Nec ferro nec medicamentis tangendus eſt, *ibid.* parag. 503.

pection qu'ils exigent, pour ne pas convenir que le fait rapporté n'est pas plus concluant contre le sublimé, qu'une dose extravagante d'opium le seroit contre la valeur de ce remede, aussi précieux entre les mains d'un vrai Médecin, que dangereux & meurtrier entre celles d'un ignorant ou d'un Empyrique.

Les deux autres Observations à-peu-près de même genre n'ont besoin que de la même réponse ; elles ne surprendront jamais ceux qui connoissent les causes de la vie & de la mort, & qui les voient malheureusement tous les jours entre les mains du premier audacieux qui a le talent & le front d'en imposer au Public.

L'Auteur du Mémoire a d'autant plus de raison *de ne pas rapporter d'autres Observations*, que la compilation de faits pareils n'éclaircira jamais l'histoire du sublimé-corrosif. Ce sont toujours des tumeurs cancéreuses,

par elles-mêmes incurables ; ce ſont des applications hardies & meurtrieres d'un remede qui demande les mains les plus adroites & les plus ſages ; ce ſont des fautes capitales commiſes par des Charlatans connus & avoués pour tels : voilà les faits qu'on oppoſe aux procédés généreux & réfléchis de M. Wan-Swietten. Quelle comparaiſon !

Quant à la ſalivation occaſionnée quelquefois par l'application extérieure du ſublimé & du précipité rouge ; elle n'eſt guere plus extraordinaire que celle qui ſurviendroit par l'uſage interne de ces remedes. Les vaiſſeaux bâillans ſur leſquels ſe fait l'application, quelquefois exceſſive, du ſublimé & du précipité, en tranſmettent aiſément, & par un mécaniſme connu de tous les Phyſiologiſtes, une partie à la circulation générale : alors la lymphe doit éprouver une action d'autant plus vive & d'autant plus ſoutenue

foutenue de la part de ces caufti-ques, que leurs parties font plus acti-ves & plus développées, & que, parvenant à nud jufqu'aux folides, fans aucune préparation & fans véhi-cule convenable, elles portent le trouble & l'agitation dans toutes les parties, excitent des convulfions ef-frayantes & des inflammations fou-vent meurtrieres. Mais ces défauts font moins ceux du remede que de l'emploi exceffif & peu réfléchi qui s'en fait; ils prouvent feulement com-bien il faut être prudent & circonf-pect dans l'application.

La falivation produite par l'eau phagédénique appliquée fur une plaie, eft un peu plus étonnante; car dans cette compofition, le mercure tombe en précipité, & l'acide marin s'em-pare des parties terreufes & calcaires avec lefquelles il a plus d'affinité; de forte que, s'il y en a fuffifamment pour employer tout l'acide marin, le

ſublimé-corroſif ſe décompoſe totalement : il faut donc , pour qu'il en reſte encore ſous cette forme , que l'eau de chaux n'ait pas été employée en quantité ſuffiſante ; mais il faut auſſi faire attention à la maniere dont on ſe ſert de l'eau phagédénique la mieux préparée. Si elle eſt claire & repoſée, elle n'excitera aucune ſalivation , en quelque doſe qu'on l'employe ; ſi on la trouble au contraire ; alors le précipité mercuriel entre en action , & il agira comme tel ſur les parties auxquelles on l'appliquera, & la ſalivation pourra quelquefois en être le produit. C'eſt une Obſervation chimique , qui , quoique toute ſimple , eſt eſſentielle pour bien connoître & diriger ce remede (1).

---

(1) Comment ces notions ſi ſimples & véritablement élémentaires ont-elles pu échapper à M. Gardane, au point de propoſer la dulcification du ſublimé par l'eau de chaux , comme

La seconde partie de ce Mémoire contient *les preuves des effets nui-*

---

une combinaison plus avantageuse (*a*) ? Ce moyen étoit connu depuis très-long-temps de tous les Chimistes ; mais ils l'avoient toujours regardé, non comme une dulcification proprement dite, mais comme une véritable décomposition du sublimé, plus ou moins complette relativement à la quantité & à la qualité de l'eau de chaux employée ; de sorte qu'il en doit résulter une précipitation du mercure également relative.

Si la précipitation du mercure a été totale, on aura par ce moyen dans le précipité un purgatif très énergique, qui agira comme le turbit minéral : si elle n'a été que partielle, on aura la portion du sublimé qui n'aura pas été décomposée, & celle du précipité qui aura subi ce changement ; & l'acide du sel marin qui s'est combiné avec la chaux formera dans l'un & l'autre cas, un sel marin à base terreuse, de peu d'utilité. Ainsi pour estimer l'action médicale de ce remede, il faudroit savoir, outre la quantité de sublimé employé, la qualité de l'eau de chaux qui l'a dissous ; afin de juger si la précipitation du

(a) Maniere sûre & facile de traiter les maladies vénériennes, par J. J. Gardane, Docteur-Régent de la Faculté de Médecine de Paris, imprimée à Paris en 1773.

ſibles du ſublimé-corroſif pris intérieurement (1).

Ce début ſemble annoncer une ſuite de faits sûrs & conſtatés de

---

mercure eſt complette. Mais alors ce n'eſt plus du ſublimé corroſif que contient la ſolution ; ce n'eſt plus même une ſolution de ſublimé-corroſif adoucie, comme l'appelle M. Gardane: c'eſt du précipité mercuriel d'un jaune orangé qui eſt inſoluble, & qui a beſoin d'être agité avec la liqueur qui lui ſert de véhicule, pour ſe confondre avec elle ; & l'effet qu'on en doit attendre ne peut ſe rapporter qu'à cette nouvelle combinaiſon, qui n'eſt pas certainement la meilleure.

Si cette maniere de diſſoudre & d'adminiſtrer le ſublimé avoit été annoncée par un homme ſans caractere & ſans titre ; elle eſt ſi contraire aux premiers principes de la Chimie, qu'elle ne mériteroit pas même d'être réfutée; mais comme elle pourroit s'accréditer nonobſtant ces défauts, & qu'elle fait partie d'une inſtruction populaire ; j'ai cru devoir en montrer l'inutilité pour la guériſon de la vérole, & prémunir le Public contre cette préparation fautive, appelée improprement dulcification du ſublimé, & qui n'eſt véritament que l'*eau phagédénique* du codex.

(1) Mémoire ſur le ſublimé, page 159.

morts & d'accidens arrivés par l'uſage de ce remede ; & l'on eſt tout étonné de voir qu'il ſe borne à indiquer un paſſage de la Chimie de M. Málouïn, qui rapporte que, dès le ſiége de Namur, par Louis XIV, le ſublimé-corroſif étoit en vogue & connu ſous le nom de *remede du Cavalier*. Il eſt vrai que l'Auteur ne donne point, comme l'obſerve M. Pibrac, la méthode dont on ſe ſervoit pour lors dans l'adminiſtration de ce remede, *parce qu'il ne le conſeille pas.* Mais ce ſilence, que M. Pibrac interprête à ſon avantage, ne fait aucun tort au ſublimé-corroſif, puiſque ſur le champ M. Maloüin rapporte le procédé de M. Wan-Swietten, & qu'il ajoute, pour juſtifier ſans doute le nouveau parti quil prend, *qu'il ne faut pas être habile pour employer un remede qui ne peut pas faire de mal ; mais ce qui conſtitue le Médecin, c'eſt de ſavoir employer à propos un remede*

qui pourroit faire du mal s'il n'étoit pas employé habilement (1).

C'eſt donc plutôt l'ignorance & la mal-adreſſe qu'il craignoit, que l'énergie même du ſublimé, qui, ſelon lui, peut être employé à propos, & pour laquelle adminiſtration il ne faut que des mains habiles. Ce n'eſt donc pas de l'ignorance de ceux qui adminiſtrent le ſublimé qu'il faut argumenter pour le proſcrire légalement.

L'hiſtoire qu'on rapporte de M. Aſtruc, eſt toute à l'avantage du ſublimé; puiſque de tous les Domeſtiques traités par les ordres de M. le Duc d'Antin ſuivant cette méthode, aucun n'a été incommodé, tous ont été ſoulagés, & cinq parfaitement guéris : & ſi après cette aſſertion non-équivoque le célebre Auteur du Traité des maladies vénériennes *re-*

(1) Chimie médicinale de M. Maloüin, Tome 2. part. 4. page 234.

garde ce remede comme une épée entre les mains d'un furieux, il désigne sur le champ le furieux qui est à craindre; *c'est l'Empyrique & le Charlatan, dont la témérité égale le peu de lumieres* (1). Que chacun, après cela, se juge rigoureusement; & le danger disparoîtra..

Boerhaave qui, dans sa Chimie, indique ce remede avec les précautions requises; M. Wan-Swietten qui en a publié la préparation, & qui en a fixé l'administration (2), ne sont pas probablement cités comme des témoins qui en ayent reconnu les mauvais effets. Mais *M. Duplessis, Chirurgien-Major de l'Armée du Bas-Rhin, assure avoir vu dans les Hôpitaux de cette Armée, des hommes qui sont morts véritablement empoisonnés par ce re-*

(1) Avertissement de l'édition Françoise des maladies vénériennes, par M. Astruc.

(1) Mémoire sur le sublimé, page 160.

mede ; il assure également que ceux qui traitoient par le sublimé, avoient eu recours aux frictions mercurielles, ce qui étoit prouvé par la grande quantité d'onguent Napolitain employé dans la Pharmacie (1).

M. Louis a dit à l'Auteur avoir vu pendant ses Campagnes les malades qui avoient usé de ce remede, réduits à un état de maigreur & de desséchement considérable, malgré les boissons émollientes & l'usage du lait, qui empêchoit une action destructive plus marquée ; il ajoute que ceux dont la poitrine étoit délicate, ne resistoient pas à l'usage de cette préparation (2).

Enfin M. Rauquil, Chirurgien-Major des Grenadiers de France, celui de tous les Chirurgiens, peut-être, qui a le mieux observé les effets du sublimé, en a connu les dangers & l'infidélité ;

(1) Mémoire sur le sublimé, page 160.
(2) *Ibidem.*

dans les cas même où il croit en avoir reçu plus d'avantage, il n'a pu se dispenser de faire entrer les frictions en concurrence. Ce Chirurgien a fait en outre les plus judicieuses remarques sur le caractere de ces fluxions de poitrine qu'il a vu survenir dans l'usage du sublimé. Selon lui, *la difficulté de respirer ne répond point à l'intensité de la douleur ; le pouls n'est pas si dur, parce que le mal vient moins de l'engorgement, que de l'irritation des vaisseaux ; & les saignées, si efficaces dans la fluxion de poitrine inflammatoire, ne réussissent guere dans celle-ci* (1).

Voilà donc à quoi se réduit le tableau des mauvais effets du sublimé-corrosif pris intérieurement ; ce sont des ouï-dire, ce sont des allégations vagues & stériles, dénuées de preuves ; pas un exemple de cité ; enfin rien qui annonce des Observations

(1) Mémoire sur le sublimé, page 160.

faites avec exactitude & avec intérêt. Mais ſans vouloir élever autel contre autel, ni oppoſer autorité à autorité; n'eſt-il pas permis de revendiquer le témoignage de tous les Médecins qui étoient employés alors dans les Armées ? Ce ſont eux qui ont été chargés de l'adminiſtration de ce remede; leurs lumieres & leur probité peuvent bien ſouffrir la comparaiſon. D'ailleurs nul intérêt que celui de la vérité n'a pu les animer; & s'ils ont été connus, c'eſt ſur-tout par leur zele & leur déſintéreſſement. A l'ombre de ces qualités, ils peuvent bien marcher à la ſuite des Boerhaave & des Wan-Swietten; & les éloges qu'ils ont faits du ſublimé peuvent être mis à côté de ceux de ces deux grands hommes.

On avoue avec M. Louis que le ſublimé n'eſt point le remede des poitrinaires; les Médecins prudens & aviſés ne l'emploient jamais dans les affections intéreſſantes de cet organe:

mais dans les cas d'hémophthisies habituelles & de phthisies, il conviendra aussi que les frictions mercurielles ne sont pas sans danger; & loin de craindre le sublimé bien administré quand le poumon ou le foie sont simplement tuberculeux; c'est peut-être le moyen le plus sûr de résoudre ces congestions lymphatiques, quand surtout elles sont de nature vénérienne. La résolution des bubons vénériens & autres excroissances assure cette analogie; & il n'arrive jamais, quoi qu'en dise M. Rauquil (1), que ces bubons suppurent quand le remede a été donné avec attention & avec intelligence dès les premiers instans de la maladie, ce qui doit également rassurer sur les suppurations internes qui paroissent l'inquiéter.

Les frictions mercurielles ne sont point contredites par l'usage du su-

(1) Mémoire sur le sublimé-corrosif, p. 161.

blimé ; elles peuvent bien s'allier ensemble, quand sur-tout il y a des vices locaux qui exigent une application immédiate, ou quand les humeurs croupissantes ont besoin d'être agitées & d'être mises en mouvement par des frottemens répétés. Le mercure introduit par cette voie ne pourroit-il pas d'ailleurs acquérir une action peut-être supérieure à celle qu'on en attend, par sa jonction avec quelques parties de sublimé, & former par-là un remede plus uniforme & en même-temps plus énergique ? Cet avantage, s'il existoit, seroit très-précieux, & il peut se faire que quelques Médecins de l'Armée en ayent compris toute la valeur, ou au moins qu'ils l'ayent pressentie (1). Ces rai-

---

(1) L'avantage que j'avois annoncé devoir résulter de la réunion des deux méthodes pour guérir la maladie vénérienne, quand elles n'etoient pas incompatibles, ou quand une seule étoit insuffisante, n'a pas paru aussi

sons vaudroient mieux pour prouver qu'ils faisoient l'alliance des frictions avec le sublimé, que celles prises de la grande quantité d'onguent Napolitain employé dans la Pharmacie; M. Dupleffis, qui s'étayoit de ces raisons, avoit trop d'esprit & trop d'usage des Hôpitaux, pour n'en avoir pas dû sentir le vuide & l'insuffisance.

On paroît craindre dans ce Mémoire que le sublimé ne devienne *un poison lent, quand même on seroit assez heureux de parer aux impressions qu'il*

---

chimérique qu'on avoit d'abord voulu le faire croire: le traitement mixte, si usité aujourd'hui, & que M. Gardane a même adopté dans son instruction populaire, en est la preuve. Ainsi le reproche que l'on a fait aux Médecins de l'armée, d'avoir imaginé & employé pendant la derniere guerre, la double administration du mercure qu'il suppose, a confirmé au moins, si elle n'a pas même fourni l'idée de répéter ces expériences; & le succès, qui justifie, a couronné cette pratique.

doit faire ſur les organes (1). L'impreſſion que fait le ſublimé ſur nos organes, quand il eſt donné à juſte doſe, & quand il eſt ſuffiſamment étendu dans un véhicule convenable, eſt preſque imperceptible ; on la croiroit même nulle, ſi les ſymptômes vénériens ne diſparoiſſoient en même-temps : c'eſt tout au plus la ſenſibilité de la fibre légerement augmentée ; c'eſt une oſcillation plus forte, plus répétée, plus agiſſante ; c'eſt le mouvement plus vif des liqueurs miſes en action par ce remede : mais il n'en réſulte ni la moindre irritation, ni la phlogoſe, ni l'inflammation, ni le deſſéchement de la fibre. Comment donc craindre une deſtruction lente & ſucceſſive, quand on ſait que ce remede, ſagement adminiſtré, ne laiſſe aucune trace après lui ; quand, pour ſoutenir ſon action & l'entretenir

---

(1) Mémoire ſur le ſublimé-corroſif, p. 159.

avantageusement, il a besoin d'un aliment journalier, sans quoi cette action diminue insensiblement & cesse même tout-à-fait? La réunion des effets ne peut en ce cas faire une masse dont l'estimation soit nuisible au sublimé-corrosif.

Après cette explication, je répondrai aux questions de M. Pibrac en en faisant de toutes pareilles: je dirai comme lui: *que sont devenus la plupart de ceux qui ont fait usage du sublimé, un an ou deux après le traitement* (1)? La solution de cette demande est également intéressante pour lui & pour moi; mais pour justifier l'inquiétude qu'on veut donner à ce sujet, il faut que M. Pibrac ou ses Auteurs prouvent que les malades ont essuyé des accidens absolument dépendans de l'action du sublimé; il faut que la mort, si elle est survenue,

(1) Mémoire sur le sublimé, page 161.

ne puiſſe ſe rapporter qu'à l'action du ſublimé, & que l'ouverture légale des cadavres ne laiſſe pas le moindre doute à ce ſujet : ces rapports juridiques ſont abſolument de leur compétence (1); *& ſi les Chirurgiens-Majors des Régimens n'ont eu qu'un cri contre le ſublimé ; ſi c'eſt dans les Régimens & non dans les Hôpitaux qu'il faut s'informer des ſuccès du ſublimé* (2), j'ajouterai : pourquoi un Mémoire lu dans la premiere Ecole de Chirurgie, annoncé pour éclaircir ou plutôt pour détruire la pratique de ce remede, n'eſt-il point rempli de procès-verbaux d'ouverture de cadavres ? Pourquoi n'eſt-il point appuyé de la liſte bien prouvée des malheureux qui ont pris ce remede & qui en ont été la victime ? Pourquoi les Chirurgiens-Majors des Régimens, *au*

(1) Ei incumbit onus probandi qui dicit.

(1) Mémoire ſur le ſublimé, page 162.

lieu

lieu de crier inutilement, n'ont-ils pas fait parvenir au Ministere le tableau frappant & effrayant des désordres opérés par le sublimé? C'est que ces faits sont ou imaginés ou grossis, ou interprétés suivant l'intérêt de ceux qui les proclament; c'est que les maladies qu'on suppose être survenues à la suite du sublimé, ne se traitent pas, quoi qu'en dise l'Auteur du Mémoire, dans les Casernes, mais dans les Hôpitaux; c'est que tous les Médecins des Hôpitaux qui ont traité ces malades, tiennent un langage bien différent, & disent à-peu-près le contraire (1); c'est qu'enfin on ne peut dis-

(1) M. Bercher, Docteur-Régent & ancien Doyen de la Faculté de Médecine de Paris, ancien premier Médecin de l'armée, en Allemagne, premier Médecin de Madame Infante, a été chargé par le Ministere de vérifier sur les lieux les prétendus ravages qu'on disoit avoir été produits par le sublimé, dont la premiere administration avoit été faite à Cologne pendant la derniere guerre. Il a conséquemment

ſimuler que les Chirurgiens ont vû avec quelque regret diſparoître l'appareil faſtueux de l'ancienne méthode.

---

parcouru les caſernes & les différens quartiers de l'armée du Bas-Rhin, pour y viſiter les ſoldats qui avoient pris ce remede ; il ſe les eſt fait repréſenter même long-temps après le traitement ; & cette recherche lui a été d'autant plus pénible que, malgré les ordres dont il étoit muni, il trouvoit preſque par-tout de l'oppoſition, comme ſi on avoit craint cette vérification. Enfin il eſt parvenu à remplir exactement cette miſſion difficile, & il a lu à la Faculté de Médecine de Paris, un Mémoire très détaillé ſur tous ces objets, qui prouve de la maniere la plus exacte & la plus poſitive que preſque tous les ſoldats qui avoient pris le ſublimé à l'Hôpital de Cologne, ſouvent pour les cas les plus graves & les plus compliqués, étoient guéris ſans aucun accident ; que ce remede n'avoit laiſſé aucune trace fâcheuſe après lui, & que ſi quelques-uns étoient reſtés languiſſans, ou affectés d'autres maladies, elles étoient abſolument étrangeres au ſublimé, & dépendantes de la conſtitution primitive des malades, ou de quelques accidens nouveaux : enfin pour ne rien laiſſer à deſirer à ce ſujet ; comme on donnoit aux ſoldats la liberté de ſe faire traiter par le

Tout ce qui me surprend dans ce que l'Auteur du Mémoire rapporte de M. Rauquil; c'est qu'il affecte de

---

sublimé ou par les frictions, & que c'étoit le Chirurgien-Major de l'Hôpital de Cologne, qui étoit chargé de ce dernier traitement, M. Bercher, fit la comparaison relative des soldats morts pendant l'usage du remede par l'une & l'autre de ces méthodes, & il trouva que les frictions en avoient beaucoup plus emporté qu'il n'en étoit mort de ceux qui avoient été traités par le sublimé, & que ces derniers accidens, loin de pouvoir être attribués au remede, ne seroient pas même arrivés, si on eût pris plus de précaution sur le choix des sujets; si le Médecin, moins facile ou plus libre, eût refusé d'y admettre des soldats qui étoient poitrinaires, scorbutiques, & déjà presque détruits par la maladie & la débauche, tandis que le Chirurgien-Major, choisissoit les malades les mieux constitués. Mais, malgré cette affectation, M. Bercher a vu des soldats qu'on croyoit dévoués à une mort certaine par le mauvais état des visceres, par leur épuisement, l'ancienneté & la complication de leurs maux, rappelés à la vie par le moyen du sublimé, comme par une espece de miracle.

M. Bercher peut d'autant moins être contre-

l'annoncer comme un homme pénétré des dangers du ſublimé, & qu'il le préſente preſque toujours occupé de l'adminiſtration de ce remede. Il faut en effet *que la prudence & la capacité de ce Chirurgien ſoient bien connues* (1), pour ſe ſoutenir dans une contradiction auſſi manifeſte : ſes Obſervations paroiſſent même avoir été pouſſées juſqu'à l'apparition des ſymptômes qui caractériſent la fluxion de poitrine ; c'eſt porter l'experience auſſi loin qu'elle peut aller. Mais ce qu'il dit ſur l'état du pouls n'eſt rien moins que concluant : l'irritation des vaiſſeaux eſt bien plus capable de rendre le pouls dur que l'engorge-

---

dit ſur tous ces faits, qu'il joint au ſavoir le plus profond, l'expérience la plus conſommée, la probité la plus complette, &, ce qui mérite au moins autant d'attention, le déſintéreſſement le plus rare. Qui mieux que lui méritoit en ce cas la confiance de la Cour ?

(1) Mémoire ſur le ſublimé, page 160.

gement des liqueurs. C'eſt une choſe connue, que la difficulté de reſpirer dans les péripneumonies ſéreuſes ne répond jamais à l'intenſité de la douleur ; & alors les ſaignées ſont non-ſeulement inutiles, mais elles ſont même nuiſibles, comme dans tous les cas où il y a pléthore apparente ou fauſſe. C'eſt donc un caractere général de maladie, que M. Rauquil a voulu particulariſer, en l'adaptant aux péripneumonies qu'il dit ſurvenir à la ſuite de l'uſage du ſublimé ; comme ſi ce caractere leur étoit propre & les diſtinguoit de toutes les autres! Voilà comme on abuſe de tout, même de ſes connoiſſances.

Il paroît donc que c'eſt ſur la foi d'autrui que M. Pibrac a pris l'alarme & qu'il a redouté les effets du ſublimé : mais il étoit trop éclairé & trop bon citoyen, pour ne pas revenir ſur ſes pas, s'il eût réfléchi davantage ſur la véritable opération de ce

remede. La ſaine Chimie démontre de la maniere la plus préciſe en quoi conſiſte la qualité corroſive du ſublimé: il ſuffit de la conſulter, même légerement, pour connoître les moyens multipliés qu'elle préſente de l'émouſſer, de la diminuer à un point étonnant, & même de l'annuller, s'il étoit néceſſaire. L'expérience journaliere ajoute à ce raiſonnement; elle démontre la bonté, l'efficacité de ce remede, qui eſt plus précis, plus sûr, plus raiſonnable, que les diſſolutions mercurielles qu'on ſe permet tous les jours, tandis qu'on crie contre le ſublimé, & qu'on publie que *les éloges qu'on fait de ce remede ſont une conſpiration contre l'humanité* (1).

---

(1) Mémoire ſur le ſublimé-corroſif.



CHAPITRE V.

Pilules ou Dragées anti-vénériennes du Sieur Keyser.

C'est pour éviter sans doute l'imputation hasardée par les antagonistes du sublimé, qui seroit odieuse, si elle existoit, que l'on a cherché d'autres moyens de donner intérieurement le mercure : on a compris que, comme les acides seuls ont la propriété de le dissoudre, les inquiétudes diminueroient à proportion que l'acide employé paroîtroit plus doux, & qu'il seroit plus connu de tout le monde. L'acide végétal a paru propre à remplir cet objet ; il est d'une nature à ne point effaroucher ; la préparation mercurielle qui en émane ne porte point un nom qui affecte désagréablement les oreilles délicates & crainti-

ves : Voilà le premier but qu'on ſe propoſoit , abſolument de rempli. Mais l'effet répond-il à l'apparence? C'eſt ce qu'il faut examiner avec attention.

Le vinaigre eſt ſans contredit le diſſolvant du mercure employé dans les pilules du ſieur Keyſer : quand on voudroit le nier , cet acide frappe trop ſenſiblement l'odorat pour pouvoir s'y méprendre ou le méconnoître.

Différentes méthodes de procéder à la diſſolution du mercure par le vinaigre.

On peut procéder à la diſſolution du mercure ou par le moyen de la trituration , ou par la digeſtion , ou par une précipitation antécédente.

La premiere de ces méthodes conſiſte à expoſer le mercure à un mouvement très-continué dans un vaiſſeau ſuffiſamment rempli d'eau ou de vinaigre : on déſunit par ce moyen les parties intégrantes ou formelles du mercure ; on rompt leur cohéſion , leur aggrégation ; & il ſe réſout preſque totalement en une poudre griſe

que le vinaigre diſſout alors très facilement.

Par la ſeconde méthode on ſoumet le mercure à une digeſtion très-longue ſur un feu aſſez fort : on obtient par ce procédé qui eſt une eſpece de calcination, une poudre rougeâtre également ſoluble dans le vinaigre. On appelle l'une & l'autre de ces préparations, mercure précipité par lui-même ou ſans addition.

La troiſieme méthode eſt de faire diſſoudre le mercure dans l'eſprit de nitre, & de le précipiter par un alkali: quand on a édulcoré pluſieurs fois ce précipité avec de l'eau diſtillée bouillante, on peut être aſſuré qu'on a une préparation mercurielle très-pure: car quoique ces ſortes de précipités participent ordinairement des qualités du diſſolvant & du précipitant, on n'a rien à craindre de la petite portion d'acide nitreux & d'alkali qui reſtent unis à celui-ci; ſuppoſé même

qu'il en conſerve encore après les lotions réitérées que l'on conſeille, & qui ſont véritablement indiſpenſables. Ce précipité ſe diſſout très-aiſément dans le vinaigre.

Ces trois méthodes de rompre la cohéſion ou l'aggrégation des parties mercurielles, ne ſont pas ſans doute les ſeules qui exiſtent; mais toutes les autres peuvent s'y rapporter. C'eſt une opération indiſpenſablement préliminaire à la diſſolution du mercure par l'acide végétal; car tant que le mercure reſte en maſſe, il ne donne aucune priſe à cet acide, qui par lui-même eſt inſuffiſant pour le diſſoudre, ſi les parties mercurielles ne perdent leur forme premiere en augmentant leur ſurface, &, ſi on oſoit dire, leur poroſité, pour pouvoir être ſaiſies par un plus grand nombre de points.

Quelle que ſoit la méthode que le Sr Keyſer ait choiſie pour opérer cet effet, quelques moyens que ſon in-

dustrie ait imaginés pour la simplifier, ou pour la rendre plus efficace ; le résultat de son opération ne peut être qu'une espece de poudre mercurielle, ou, si on le veut, un mercure suffisamment désuni pour recevoir dans ses interstices les parties de l'acide végétal qui doivent tenir ses parties encore plus écartées, en un mot former un véritable sel mercuriel.

L'excipient des pilules du sieur Keyser étoit autrefois de la manne ; mais comme elle étoit facilement pénétrée par l'humidité de l'air & qu'elle tomboit dans une espece de *deliquium*, on lui a substitué avec un mucilage gommeux quelque poudre *inerte* qui se desseche promptement, qui est indifférente au remede & à la maladie, & dont la connoissance au surplus n'est nullement importante.

Ancienne méthode de dissoudre le mercure par le vinaigre.

Il ne faut pas croire que la dissolution du mercure par le vinaigre soit une opération moderne, comme

on l'avoit annoncé d'abord ; on en trouve le procédé complet dans le Théâtre Chimique imprimé à Strasbourg en 1613, à l'article Penot; cet Auteur l'annonce comme une excellente préparation mercurielle pour la guérison de la vérole & de plusieurs autres maladies. Le résultat de cette opération qu'on ne sera pas fâché de connoître (1), est une poudre rouge

---

(1) Ad luem veneream & alios morbos optima præparatio.

℞. Argenti vivi lib. j. dissolve in aquâ forti ut fiat præcipitatum ; deindè accipe acetum distillatum, in eo autem præcipitatum dissolve bulliendo per quatuor horas ; posteà affunde quod dissolutum est in vas vitreum, & iterùm infunde de alio aceto. Repete, donec acetum dissolverit totum mercurium : tunc distilla totum acetum in balneo mariæ, & in fundo manebit massa instar salis, cui affunde aquam pluvialem quater distillatam, & clauso vitro coquatur per dimidium diem ; posteà sine residere, quod clarum erit effunde, & illud per balneum distilla, & habebis massam claram. Exsicca, &c. *Theatrum Chymicum, Lib. 1. pag. 654. Bernard. Penot.*

dont on donne trois fois par ſemaine un grain diſſous dans du vin ou dans quelque liqueur appropriée : elle purge aſſez puiſſamment, & on en continue l'uſage auſſi long-temps que la maladie ſemble l'exiger.

Les pilules du ſieur Keyſer ont en quelque ſorte la même propriéte, & l'on remarque aſſez conſtamment que leur premier effet eſt d'exciter & de multiplier les ſecrétions des inteſtins. Elles ne le font pas toujours ſans trouble & ſans douleur : les borborygmes, la colique, les ſpaſmes accompagnent quelquefois les déjections occaſionnées par l'uſage de ce remede; & elles paroiſſent être moins le produit d'une dépuration bénévole que l'expreſſion forcée des glandes. Cet effet au reſte n'eſt point étonnant; car le mercure pénétré & diſſous par le vinaigre, a toujours une certaine acrimonie, on pourroit même dire une certaine cauſticité d'autant plus

forte, que le vinaigre eſt plus concentré; & comme ce remede pris ſous la forme ſeche, parvient alors aux organes de la digeſtion ſans aucun véhicule qui en émouſſe ou en éloigne les parties, en ſuppoſant même qu'elles ſoient ſuſceptibles de cette extenſion, ſans le décompoſer; il eſt bien difficile que l'eſtomac & les inteſtins ne ſe reſſentent d'abord des impreſſions vives & agaçantes qui lui ſont propres, au moins juſqu'à ce que le ſuc gaſtrique ait ſuffiſamment enveloppé ſes pointes agiſſantes, & en ait énervé ſenſiblement l'action; ce que la boiſſon adouciſſante à laquelle on aſſujettit les malades acheve ſans doute d'opérer.

La manne qui ſervoit originairement d'enveloppe à cette compoſition, pouvoit conſéquemment n'y être pas inutile: c'étoit une eſpece d'amalgame mielleux, onctueux & bienfaiſant, que les poudres & même

la gomme arabique n'ont sûrement pas remplacé.

Quoique les pilules du sieur Keyser exercent leur premiere & leur principale action sur les visceres du bas-ventre, il ne faut pas croire pour cela que ce soit la seule action qui leur soit propre: elles augmentent aussi la secrétion de l'urine, & elles excitent encore même assez copieusement la salivation, si on en fait un usage suivi & constant, en même-temps qu'elles font disparoître les symptômes vénériens. Ces effets des pilules sembleroient pouvoir annoncer & même prouver leur solubilité, si d'un côté on ne savoit que les purgatifs mercuriaux ont quelquefois suffi pour annuller les symptômes vénériens les plus graves & les plus invétérés, par une certaine dérivation aussi heureuse qu'elle est rare, qui détermine sans doute le virus à s'évacuer par les selles; & si d'ailleurs la salivation que

ces pilules excitent ne pouvoit être le produit de l'irritation de l'orifice supérieur de l'eſtomac & des ſpaſmes qui affectent le plexus coronaire ſtomachique trop agacé par ce remede.

Les glandes ſalivaires, le pharynx, le larynx, & toutes les parties de la bouche éprouveroient alors par les loix connues de la ſympathie, un reſſerrement preſque convulſif, & enſuite un ſimple chatouillement qui détermineroit la lymphe à s'y ſéparer, à y aborder plus abondamment, par un principe de mécanique inconteſtable (1); & cette ſecrétion & excrétion ſalivaire continueroit auſſi longtemps que la cauſe premiere qui l'auroit produite.

Mais quand il ſeroit démontré que ce remede eſt inſoluble, ne pourroit-on pas lui ſuppoſer une qualité volatile indépendante de cette propriété,

---

(1) Ubi datur ſtimulus, ibi datur affluxus.

d'où

d'où résulteroient des émanations peut-être très-actives, très-agissantes & capables d'enchaîner le virus par une espece d'affinité entre leurs parties respectives ? La petite quantité de mercure, qui, quand il est bien préparé & sagement administré, suffit souvent pour guérir les véroles les plus invétérées & les mieux confirmées, autorise, comme je l'ai déjà dit, à faire soupçonner dans ce minéral une qualité premiere que les acides seuls peuvent peut-être développer, qui échappe à tous nos sens, qui n'y sera peut-être jamais soumis, & que l'analyse la plus exacte ne peut se flatter de saisir & d'appercevoir.

Un inconvénient que les pilules du Sr Keyser partagent avec toutes les dissolutions mercurielles, si on en excepte le sublimé-corrosif; c'est de pouvoir être décomposées facilement dans l'estomac & dans les intestins par la rencontre de quelques particules de sel

marin dont nos alimens & nos humeurs abondent : car le mercure ayant plus d'affinité avec le ſel marin qu'avec les acides vitrioliques, nitreux & végétaux, il abandonne ces derniers pour former avec l'acide du ſel marin une nouvelle combinaiſon ; & cet inconvénient, que rien ne peut prévoir ni prévenir, laiſſe toujours des doutes ſur la véritable opération d'un remede, qui doit conſéquemment varier, & ne peut être conſtamment la même : l'expérience dans l'adminiſtration des pilules du ſieur Keyſer, prouve ſuffiſamment cette inégalité. On peut cependant, quoi qu'en diſe l'Auteur du Sirop mercuriel (1), être raſſuré ſur la crainte que pourroit donner dans

(1) Nous défendons ſéverement l'uſage des viandes ſalées, pour éviter qu'aucune portion de ſel marin ſe décompoſe dans le ſang, ne s'uniſſe au mercure & n'en forme un mixte qui participeroit de la nature du ſublimé-corroſif. *Inſtruction du Sirop mercuriel, pag. 151, 152.*

ce cas la jonction du mercure avec l'acide du ſel marin ; car il ne peut provenir de cette nouvelle combinaiſon qu'un mercure doux, qui n'a que peu ou point d'action, la voie ſeche étant eſſentielle & indiſpenſable pour la production du ſublimé-corroſif. L'opinion contraire étoit d'autant plus capable d'alarmer, que les gens un peu inſtruits ſavent qu'il n'eſt pas néceſſaire de manger des viandes ſalées pour que le ſang & les humeurs du corps humain contiennent du ſel marin.

J'ai bien pu, en 1769, lors de la premiere édition de cet Ouvrage, aſſurer que les pilules de Keyſer n'étoient autre choſe que du mercure diſſous par le vinaigre; & que le ſel mercuriel réſultant, d'abord incorporé avec la manne, enſuite avec quelque poudre *inerte*, qui ſe deſſéchoit promptement, étoit tout le ſecret de ces pilules; mais je ne pou-

vois alors aſſigner au juſte lequel des moyens connus pour parvenir à la diſſolution du mercure par le vinaigre, l'Auteur avoit préféré; je m'étois ſeulement contenté de les détailler tous.

La recette de ce remede qui vient d'être rendue publique (1), juſtifie pleinement le jugement que j'en avois dès-lors porté, & prouve encore mieux que ce n'eſt autre choſe, comme je l'avois dit (2), que le remede de *Penot*, connu depuis près de deux cens ans, préſenté ſeulement avec un peu plus de faſte & d'apprêt.

---

(1) La Recette d'un ſpécifique de l'invention du ſieur Keyſer, pour la guériſon des maladies vénériennes confirmées, ſe trouve à la ſuite du Recueil des Obſervations de Médecine, Chirurgie & Pharmacie des Hôpitaux Militaires, publié par ordre du Gouvernement en 1772, de l'Imprimerie Royale.

(2) Examen des principales méthodes, imprimé en 1769, chez Didot, page 103.

Sans vouloir absolument décider si toutes les précautions détaillées dans la recette du sieur Keyser, pour parvenir à la confection de ses pilules, sont absolument nécessaires, ou si ce n'est pas un étalage affecté pour la faire mieux valoir, & pour en augmenter le mystere ; je me permettrai cependant, en en rapportant l'extrait, de faire, sur chacune des opérations qui y sont détaillées, quelques observations tendantes à les simplifier, ou même à en supprimer quelques-unes : d'ailleurs cet extrait pourra n'être pas inutile à ceux qui ne peuvent se procurer l'Ouvrage qui contient la recette en entier.

La premiere opération que présente le sieur Keyser pour parvenir à la composition de son remede, *est une division du mercure produite par l'eau & le mouvement, au moyen des moussoirs & d'une machine très-compliquée dans laquelle ils agissent ;*

il en résulte, dit l'Auteur, un éthiops naturel (1).

Mais cette opération devient absolument inutile si on emploie du mercure bien purifié; elle prouve tout au plus ce que l'on sait déjà, qu'il est excessivement divisible.

La seconde opération qui consiste *à revivifier cet éthiops en mercure coulant*, ne contient rien de neuf ni de particulier que *la combinaison imaginée d'un soufre combustible avec une terre vitrifiable, dont on prétend dépouiller le mercure par cette opération, & par l'addition de la chaux en poudre* (2).

Mais si l'élément terreux est aussi essentiel à l'existence du mercure que le principe inflammable ou le phlogistique; si le mercure a cela de commun avec les autres substances mé-

(1) Pilules de Keyser, pag. 2 & 3.

(2) *Ibid.* page 4.

talliques (1); si ce principe inflammable ne paroît jamais dans l'état d'huile ou de graisse sensible: on comprend bien que cette hétérogénéité prétendue n'a été imaginée que pour donner quelque importance à la purification mystérieuse qu'on suppose nécessaire; le moindre Chimiste n'y auroit pas été trompé. Au reste cette purification n'est pas nouvelle; elle se trouve dans la Minéralogie de Valerius, & je l'avois moi-même annoncée comme provenante de cette source, dans l'Examen des principales méthodes, page 19.

La troisieme opération est *la calcination du mercure coulant, ainsi purifié à un feu convenable, dont le Sr Keyser s'étoit réservé de donner la démonstration.* Si le sieur Keyser est mort sans avoir rempli sa promesse, il nous a

(1) Dictionnaire de Chimie, tome 2. page 44. art. mercure.

laiſſé du moins la conſolation de nous apprendre que Lémery & les autres Chimiſtes y avoient ſuppléé, & qu'on pouvoit les conſulter utilement à ce ſujet (1). Cette opération en effet a été décrite & a été exécutée par la plus grande partie des Chimiſtes ; & le degré de feu par lequel elle s'opere, n'a jamais été un myſtere. Tous les Auteurs ſont auſſi unanimement convenus qu'il falloit déſunir les parties mercurielles & en détruire l'aggrégation, pour les rendre pénétrables par le vinaigre ; c'eſt ce que fait la calcination (2). Au reſte, comme le dit un Auteur qui mérite quelque confiance, la précipitation du mercure par lui-même ne mérite point à beaucoup près les grands éloges qu'on en fait ; la poudre n'eſt point du tout fixe, &

---

(1) Pilules de Keyſer, page 4.

(2) Dictionnaire de Chimie, tome 2. page 42. art. mercure.

le mercure n'eſt point décompoſé : ainſi on ne doit point regarder ce procédé, très-diſpendieux d'ailleurs, comme un de ceux qui peuvent ſervir à connoître l'eſſence du mercure (1).

La quatrieme opération, qui eſt *la diſſolution du mercure calciné, faite par le vinaigre diſtillé* (2), eſt auſſi ſimple que facile. Mais le moyen ſecondaire, employé par le ſieur Keyſer, pour concentrer cette diſſolution par les mouſſoirs, ne produit pas plus d'effets que ſi on la ſoumettoit à une évaporation lente; le réſidu de cette derniere opération feroit préciſément la même matiere cryſtalliſée en belles écailles, que celle que l'Auteur appelle avec complaiſance ſa crême mercurielle (3).

---

(1) Elémens de Chimie de Junker, p. 468, Tome 3.

(2) Pilules de Keyſer, page 5.

(3) *Ibid.* page 10.

La cinquieme opération eſt *le mélange de ce vinaigre mercuriel avec une ſuffiſante quantité de manne, & ſa deſſication* (1).

Enfin la ſixieme opération eſt *une addition ſuffiſante de farine pour donner à cette maſſe la véritable conſiſtance de pilules* (2).

Ces deux opérations ſimplement pharmaceutiques ſont connues de tout le monde.

Les pilules de Keyſer ne ſont donc autre choſe que *du mercure revivifié, enſuite calciné, puis diſſous par le vinaigre, & enfin mêlé avec la manne & la farine pour donner la conſiſtance requiſe à cette compoſition.* Voilà tout le ſecret; & quand on a bien lu la longue & faſtidieuſe deſcription qu'on en donne aujourd'hui, on n'en ſait pas davantage. Mais comme on a

---

(1) Pilules de Keyſer, page 6.

(2) *Ibid.* page 7.

cru que la confidération de ce remede augmenteroit en raifon de la difficulté qu'il y auroit à le compofer, peut-être même à le comprendre ; on a employé ces moyens fecondaires, qui, pour être peu délicats, n'en font pas moins sûrs ; & on a fait parler Chimie au fieur Keyfer, qui n'en favoit pas le premier mot, & qui juftifie de refte fon ignorance à ce fujet par l'expofé & l'explication de fa recette. S'il n'a pas de connoiffance en Chimie, en revanche, il emploie quelquefois un langage affez élevé & fuffifamment inintelligible, pour en impofer aux gens peu inftruits ; car il dit hautement & il affure *avoir le talent de donner au mercure une difpofition actuelle propre à recevoir par la fimple distillation un degré de purification effentielle* (1). Mais c'eft encore bien pis, quand *il réitere les purifications jufqu'à ce que*

(1) Pilules de Keyfer, page 9.

le mercure ſe réduiſe en une poudre ſubtile & d'un beau blanc : alors, ajoute-t-il, *le mercure ſe trouve entierement & complettement dégagé de toutes ſes parties hétérogenes, qui enchaînoient & engourdiſſoient ſon efficace, & le rendoient, pour ainſi dire, corporel & paſſif* (1).

Il faudroit évoquer l'ombre de cette eſpece d'adepte, pour avoir la clef de ce jargon, qui auroit bien mérité un Commentaire de la part de ceux qui ont eu le bonheur de le comprendre.

La recette des dragées ou pilules de Keyſer, telle qu'elle vient d'être publiée, démontre évidemment l'effet qu'on doit en attendre : c'eſt un ſel mercuriel, qui, donné ſous forme ſeche, ne peut qu'irriter le canal inteſtinal, exciter & multiplier outre meſure les ſecrétions de ſes couloirs, &

(1) Pilules de Keyſer, page 10.

occaſionner conſéquemment, comme on l'a preſque toujours remarqué dans la pratique, des coliques & des évacuations forcées, qu'on ne parvenoit à reſtreindre & à calmer qu'avec beaucoup de lavemens & de boiſſons émollientes. C'eſt pourquoi la manne, qui facilitoit & déterminoit les ſelles, valoit mieux, comme je l'ai déjà dit, pour faire l'almagame du mercure, que la gomme arabique qu'on y a ſubſtituée; & la déliqueſcence de la manne qui l'a fait proſcrire, n'étoit pas à comparer à l'avantage qu'elle pouvoit produire. [1]

On ne prétend pas inférer de là que les pilules de Keyſer ne puiſſent quelquefois guérir le virus vénérien: elles le feront même de préférence à pluſieurs autres préparations mercurielles, toutes les fois qu'il y aura engorgement des glandes, relâchement

(1) Pilules de Keyſer, page 8.

des ſolides, diſpoſition à l'atonie, & épaiſſiſſement des liqueurs, parce qu'alors elles font l'office d'un fondant & d'un tonique très-énergique, & que des moyens plus doux ſeroient inſuffiſans & même inefficaces.

Mais en en conſeillant l'uſage dans ce cas, il faut examiner ſi les organes, déjà affoiblis, ou en partie détruits par la maladie, ne méritent pas d'être reſpectés, & s'ils ſont aſſez conſervés pour réſiſter aux efforts & à l'action d'un remede qui agit preſque toujours en maſſe, & qui ne peut guere procurer, comme on ne ſauroit trop le le répéter, que des évacuations forcées.

C'eſt d'après ces principes, qui ſont inconteſtables & qu'il n'eſt pas permis à un Médecin d'ignorer, qu'il faut juger des pilules de Keyſer; & plus ils ſeront développés, ces principes, plus on conviendra, que, loin de donner à ce remede la préférence excluſive

dont il a joui ſi long-temps, à peine métitoit-il d'entrer en concurrence avec les autres méthodes.

En effet le remede de M. Preſſavin, qui n'eſt autre choſe qu'un ſel mercuriel végétal, & qui ne differe de celui du ſieur Keyſer, que par une nouvelle combinaiſon avec quelques parties de crême de tartre; a ſur ce dernier, un avantage remarquable: c'eſt qu'étant donné en boiſſon & ſuffiſamment délayé, avant de parvenir aux organes de la digeſtion, il eſt par-là ſuſceptible d'une édulcoration continuelle, à meſure qu'il ſe mêle avec nos liqueurs, & qu'il devient par ce moyen de plus en plus ſuſceptible d'être tranſmis ſans riſque à la circulation. Ainſi la même matiere, donnée en liqueur & ſuffiſamment étendue, peut être regardée comme un remede avantageux, & qu'on peut employer sûrement; tandis que la forme ſeche & pilulaire, que le ſieur Keyſer a

adoptée, ſans doute comme la plus commode au transport, la plus convenable au commerce, & la plus agréable au Public, rend le ſien âcre, ſtimulant, cauſtique, & d'une ſolution très difficile. En effet, l'irritation qui réſulte de l'admiſſion de ces pilules dans l'eſtomac, ne s'oppoſe t-elle pas au mélange doux & paiſible qui feroit néceſſaire pour qu'il fût également & promptement diſtribué? C'eſt un combat preſque continuel entre l'action du remede qui ſtimule les fibres, & la réaction des fibres qui augmente encore celle du remede: & c'eſt à cette action agaçante, exercée ſur l'eſtomac & plus particulierement ſur ſon orifice ſupérieur, qu'on doit la ſalivation, qui quelquefois ſurvient, comme je l'ai déjà dit, pendant l'uſage de ce remede, plutôt qu'à ſon mélange effectif dans le ſang & à ſa préſence ſentie dans les glandes de la bouche. D'ailleurs ce remede a l'inconvénient

convénient de ne point apprendre la quantité précise de mercure qu'il contient, & qui, étant nécessairement relative à la force du vinaigre qu'on emploie à le dissoudre, ne peut toujours être la même. On auroit remédié à ce défaut, en faisant tout simplement un sel mercuriel acéteux; & ce procédé auroit été plus facile & plus simple que la manipulation recherchée qu'on y a habilement substituée.

Ainsi toutes les disputes, tous les débats que ce remede a occasionnés de nos jours, auroient été bientôt terminés, si on l'avoit d'abord rendu public : le sieur Keyser auroit évité, par cette franchise, les réclamations des gens de l'art; & dans l'affaire la plus importante, & qui exige le plus de liberté, la confiance publique n'auroit pas été mise à la plus rude épreuve. Mais comme si cette recette su-

rannée (1) eût craint le grand jour, on n'a cessé de la couvrir du voile le plus épais ; & c'est à l'ombre du mystere qu'elle a acquis de la célébrité.

---

(1) Si Penot qui a vécu pauvre & qui est mort à l'Hôpital de Bourg en Bresse, avoit pu prévoir la fortune de son remede, il auroit pu dire avec tant d'autres : *sic vos non vobis, &c.*



CHAPITRE VI.

Sirop Mercuriel de M. Bellet.

De tous les remedes inventés & annoncés pour la guérison de la vérole, aucun n'a paru avec un appareil aussi fastueux & aussi imposant que le sirop mercuriel de M. Bellet. Cet Auteur, long-temps avant la publication de ce sirop mercuriel, s'étoit essayé à donner des gouttes mercurielles qui n'avoient fait qu'une fortune médiocre. Tant de gens ont donné & donnent encore à leurs remedes cette forme quinte-essentielle, qu'il est difficile de se retirer par-là de la multitude. Mais le seul nom de sirop séduisit les esprits : on n'y entrevit rien que de doux & d'agréable ; & avec un remede de cette espece, qui sembloit fait pour tranquilliser les personnes les plus délicates, on crut

Sirop mercuriel de M. Bellet.

qu'on étoit enfin parvenu au point si difficile & tant desiré, de guérir sûrement & agréablement. Si le sirop de M. Bellet réunissoit en effet ces deux qualités dans la curation de la maladie vénérienne, ce seroit sans contredit le premier & le plus précieux de tous les remedes; mais l'on ne seroit pas pour cela autorisé à dire que *cette découverte est capable de nous dédommager de celle du Nouveau-Monde* (1). Avant de lui prodiguer un éloge aussi pompeux & aussi exagéré, il est prudent d'en faire plus particulierement l'examen : c'est la seule voie qui puisse & qui doive déterminer un Médecin honnête & circonspect, qui, sans prétendre contredire personne, a néanmoins la noble assurance de dire aussi son avis, & même de publier ses observations, si elles peuvent intéresser le bien public.

---

(1) Sirop mercuriel, certificat, page 126.

On crut d'abord, d'après l'exposition des effets du sirop mercuriel publiés par M. Bellet, & on l'insinuoit avec assez d'adresse, que ce remede ne contenoit pas la plus petite partie d'acide minéral (1). On sembloit convenir à la vérité que cet acide avoit servi à la dissolution primitive du mercure ; mais par le mélange annoncé de l'éther, on présentoit dans cette nouvelle préparation une analogie avec ce qui arrive quand on mêle de l'éther avec une dissolution faite par l'eau régale ; on sait que l'éther s'empare alors de tout l'or dissous par l'eau régale, & qu'il la surnage chargé de toutes les particules de ce précieux métal. Cette idée étoit

(1) Je méditai une préparation mercurielle dans laquelle le mercure fut porté à la plus grande division possible, sans avoir aucune causticité, ni aucun des inconvéniens du sublimé-corrosif ou de tel autre sel mercuriel, soit concret, soit liquide. *Sirop mercur. Exposition, page* 10.

d'autant plus ingénieuſe, qu'on annonçoit la plus grande difficulté pour ſon exécution : on éloignoit par-là avec aſſez d'adreſſe les Curieux ſuperficiels ; & en fixant leurs idées ſur un objet purement imaginaire, on ſembloit les détourner du véritable point de vue ſous lequel le ſirop devoit être enviſagé. Ce n'eſt pas qu'il n'y eût des objections très-fortes à faire contre cette préparation, ſi elle avoit réellement exiſté. Car en prenant la même analogie pour guide, on pouvoit en conclure que le mercure, ainſi que l'or, devoit tomber en une eſpece de précipité au fond de la bouteille, à meſure que l'éther s'évaporeroit ; à moins qu'on n'eût conſervé l'eſprit de nitre pour le diſſoudre de nouveau, comme on conſervoit quelquefois l'eau régale, qui, dans ce cas, faiſoit pour la ſeconde fois la diſſolution de l'or : ce qui, en conſtatant la préſence de l'eſprit de nitre dans le ſirop, ou la

précipitation du mercure, suffisoit pour prouver que ce remede étoit nécessairement caustique, ou inutile pour la guérison de la vérole.

Mais au lieu d'insister sur un raisonnement, moins vague & moins incertain sans doute que ce qui y avoit donné lieu, la voie de l'analyse chimique parut préférable ; elle pouvoit seule éclaircir la question.

En conséquence je pris une bouteille de sirop mercuriel pour la soumettre à cet examen. La premiere chose que j'apperçus, ce fut un dépôt grisâtre qui occupoit le fond de la bouteille, & qui y paroissoit assez fixement attaché. Je versai avec précaution tout le sirop ; je le laissai bien égoutter ; & après avoir coupé la bouteille un pouce au dessus du dépôt, il parut alors comme une boue grisâtre, dont les parties étoient liées par un peu de sirop. Pour juger d'abord ce dépôt, j'en pris à peu près un grain avec une

Analyse du Sirop mercuriel.

plume; j'en frottai une piece d'or; & soudain la piece blanchie m'apprit que ce sédiment étoit mercuriel. Pour compléter cette preuve & connoître la quantité de mercure qui y étoit contenue, je versai sur ce sédiment quelques onces d'eau distillée; j'en facilitai la sortie en le détachant avec une paille; & quand je fus assuré d'avoir tout enlevé, je le mis dans un verre bien net de figure conique: bientôt après, la poudre se précipita; je décantai alors l'eau surnageante, & j'en versai jusqu'à trois fois de la nouvelle pour enlever toute la partie sirupeuse; après quoi, je mis le verre sur un poële chaud, pour faire sécher la poudre. Quand elle fut parfaitement desséchée, on apperçut en l'agitant, des gouttelettes de mercure se rassembler, au point de former un petit globule du poids de neuf grains: la portion qui n'étoit pas revivifiée pesoit dix grains. On mit cette der-

Le Mercure se dépose au fond de la bouteille.

niere portion sur le feu dans une cuiller de fer recouverte d'un gobelet; & dès que la chaleur s'y fit un peu sentir, il s'en éleva une fumée qui s'attachoit à la partie interne du gobelet sous la forme d'une petite couche blanche: le gobelet étant refroidi, on s'apperçut aisément que cette couche blanche étoit du véritable mercure que l'on pouvoit rassembler même avec le doigt. Il restoit dans le fond de la cuiller une petite portion de matiere assez rare & fort tuméfiée; c'étoit un peu de matiere sirupeuse, que l'eau n'avoit pas totalement enlevée, & qui à ce degré de feu s'étoit brûlée. Ce petit charbon étoit le produit d'un grain de sucre tout au plus.

On peut donc assurer que le dépôt formé au fond de la bouteille, contenoit un peu plus de dix-huit grains de mercure pur, sans aucune trace de dissolvant ni de précipitant. Pour savoir si le sirop contenoit encore du

mercure, j'en verſai environ une once dans un vaſe où j'avois mis une piece d'or ; mais au bout de vingt-quatre heures l'or n'étoit point blanchi, & n'avoit point changé de couleur.

J'en délayai encore une once dans de l'eau diſtillée, & ſur ce mélange je jetai de l'alkali fixe, ſans que cela occaſionnât aucun changement à la liqueur, & ſans qu'il en réſultât le moindre précipité.

Je jetai quelques gouttes d'acide marin ſur une pareille quantité de ſirop délayé dans de l'eau diſtillée; rien ne parut qui fît ſoupçonner la plus petite parcelle de mercure.

Je verſai enfin le reſte du ſirop dans une retorte de verre; & après l'avoir placé au bain de ſable, j'y adaptai un récipient, dont les jointures furent très-exactement lutées : on chauffa le bain de ſable avec précaution, mais ſuffiſamment pour faire paſſer une liqueur qui tomboit en ſtries dans le

récipient ; on ouvroit de temps en temps le petit trou pratiqué dans le lut pour donner iſſue à l'air, & il s'en exhaloit une véritable odeur *d'esprit de nitre dulcifié.* Les gouttes devenant alors moins fréquentes, on ſupprima le feu ; & les vaiſſeaux étant refroidis & délutés, je trouvai dans le récipient ſix onces d'une liqueur inflammable. J'en mis dans une cuiller, je l'approchai d'une bougie ; elle s'enflamma ſur le champ, & plus de la moitié fut promptement conſumée. Cette liqueur détruiſoit la couleur du papier bleu, & elle rapportoit exactement l'odeur de *l'esprit de nitre dulcifié.* Le reſte du ſirop s'épaiſſit, mais ſans ſe troubler. Je le gardai pendant plus de huit jours dans la cornue, ſans qu'il en ait résulté le moindre précipité.

De toutes ces expériences il réſulte que la portion de mercure qui s'eſt précipitée & qu'on a trouvée au fond

de la bouteille, eſt probablement toute la quantité originairement miſe dans le ſirop. Ce mercure a quitté de lui-même ſon diſſolvant, puiſqu'il avoit ſa forme ordinaire ; ſoit que l'union de ces deux corps ne fût pas aſſez exacte, ni auſſi intime qu'il le faudroit pour qu'elle ſubſiſtât long-temps ; ſoit que la partie calcaire contenue dans la caſſonade qui entre dans la compoſition du ſirop ſe ſoit emparée de l'acide avec lequel elle a un rapport plus direct : ce qui ſuffit pour rendre cette compoſition totalement infidelle.

Analyſe de la liqueur fondamentale du Sirop mercuriel.

Pour connoître encore plus parfaitement la nature de l'acide qu'on avoit choiſi pour le diſſolvant du mercure, & pour ne pas être embarraſſé de la partie de caſſonade qui entre dans la compoſition de ce ſirop, & juger ſi c'eſt à la partie calcaire qu'elle contient, qu'on doit le précipité de tout le mercure, je réſolus de réitérer toutes mes expériences ſur la

liqueur fondamentale du ſirop. En conſéquence je me pourvus de deux demi-bouteilles de cette liqueur bien ficelées & cachetées du cachet de l'Auteur ; l'inſcription étoit également ſignée de lui, & on y avoit joint un petit avis ſur la maniere de convertir cette liqueur en ſirop.

Je pris une de ces demi-bouteilles; & à l'ouverture il ſe fit un petit ſifflement qui fut ſuivi d'une fumée blanchâtre très-viſible: la partie intérieure du bouchon qui avoit touché la liqueur étoit jaunâtre, comme quand il a touché de *l'eſprit de nitre ou de l'eau-forte* ; il en paroiſſoit même pénétré, & il avoit perdu par-là une partie de ſa conſiſtance. Cette demi-bouteille contenoit quatorze onces ſix gros de liqueur.

J'en mis une once dans un verre conique très-propre & très-ſec ; je l'expoſai à l'air, couvert d'un ſimple carton : au bout de dix jours la li-

queur, qui avoit toute l'apparence de l'esprit de nitre dulcifié, perdit toute son odeur suave, & elle ne conserva plus qu'un goût acide assez fort.

J'en mis ensuite quatre gros dans un verre sec, & je versai dessus une goutte d'huile de tartre par défaillance; ce mélange produisit une effervescence sensible. J'augmentai la quantité d'alkali; l'effervescence augmenta relativement, & elle fut accompagnée d'un sifflement très-remarquable. Je conçus alors l'idée d'en combiner six gros avec le même alkali au point de saturation, pour ensuite faire évaporer & crystalliser la liqueur, & connoître par-là l'espece d'acide employé & le sel résultant de cette combinaison. A mesure que la saturation se faisoit, l'odeur d'esprit de nitre dulcifié se dissipoit, & la liqueur en exhaloit une de pur esprit-de-vin : sur la fin de la saturation, l'odeur devenoit nauséabonde. Cette

liqueur ainsi saturée, mise en évaporation & réduite à un demi-gros, se coagula en une masse assez brune qui se boursouffloit à mesure qu'on vouloit la dessécher. Un grain de cette matiere mise sur un charbon ardent ne fusoit pas. Elle attira tellement pendant la nuit l'humidité de l'air, qu'elle fut le matin totalement résoute en liqueur : & c'est dans cette liqueur examinée avec attention, que je vis paroître de petites aiguilles que je retirai avec la plus grande précaution: j'en mis une sous la lentille du microscope, & j'y apperçus la vraie configuration du *nitre*; j'en mis quelques autres, & à différentes reprises, sur un charbon allumé ; la fusée parut à chacune de ces expériences. De sorte qu'il est démontré que c'est du vrai *nitre régénéré*, & que l'acide employé à la dissolution du mercure n'est autre que *l'acide nitreux*.

L'acide nitreux dulcifié en est la base.

La liqueur fondamentale rougit le papier bleu.

Je mis un gros de cette liqueur dans un verre ſec. Je verſai deſſus quelques gouttes d'un alkali volatil qui n'étoit pas de la premiere force : l'alkali volatil perdit aſſez promptement toute ſon odeur ; il ſe fit une légere effervescence, qui fut ſuivie d'un petit nuage, & d'une fumée qui s'élevoit de la liqueur, ce qui fit naître l'idée d'approcher l'orifice de la bouteille qui contenoit la liqueur fondamentale, de celle qui contenoit l'alkali volatil. Cette jonction des deux orifices produiſit une fumée très-viſible & très-ſenſible, par la propriété qu'a l'alkali volatil de ſe combiner avec les acides.

Je mis enſuite ſix onces de la liqueur fondamentale dans une cornue de verre bien propre & bien ſéchée ; & après l'avoir miſe au bain de ſable, j'y adaptai un récipient de verre que je lutai

lutai exactement : il sortit par la distillation faite à la chaleur la plus douce, deux onces de liqueur ayant toutes les qualités d'un *esprit de ni-nitre dulcifié;* la liqueur restante dans la cornue avoit à peine conservé une odeur légere qui rappeloit foiblement celle qu'elle avoit avant la distillation.

Une goutte de la liqueur distillée jetée sur du papier bleu, en détruisoit la couleur, & le rougissoit bien plus fortement que la liqueur fondamentale.

Je réadaptai à la cornue un autre récipient également de verre pour continuer la distillation du reste de la liqueur qu'elle contenoit, & qui étoit aussi claire qu'auparavant ; j'augmentai sensiblement le feu, pour la distiller jusqu'à siccité, & j'obtins par ce moyen un peu moins de quatre onces d'une eau sensiblement acide, qui n'avoit plus qu'une très-foible odeur d'esprit de nitre dulcifié.

Une goutte de cette liqueur détruit totalement la couleur du papier bleu ; elle bouillonne avec les alkalis.

De toute la liqueur fondamentale employée dans cette diſtillation, il ne s'en eſt perdu qu'un demi-gros ; ce qui prouve combien le feu a été ſagement adminiſtré.

Il paroiſſoit au haut de la cornue quelques petits flocons d'une matiere qui s'y étoit ſublimée, & dans le fond une petite portion de matiere ſaline couleur de ſoufre. La cornue caſſée, cette matiere jaunâtre peſoit quatre grains : ces quatre grains mis au bain de ſable dans une petite retorte de verre à laquelle on avoit adapté un petit récipient, il s'en eſt élevé une vapeur légere qui s'attachoit à l'entrée du cou de la retorte : bientôt après, la matiere noircit, & il ne s'élevoit plus rien. La cornue caſſée, il ſe trouva dans le cou une petite roſée qui y paroiſſoit attachée, &

qui avoit une odeur empyreumatique. C'étoit un reste d'esprit-de-vin nitreux, qui avoit achevé de se dégager ; le goût en étoit très-acide : il paroissoit aussi au tour du cou quelques gouttelettes de mercure, en trop petite quantité pour pouvoir être ramassées : dans le fond de la retorte, il y avoit une petite portion de charbon qui étoit *le caput mortuum* de ce peu de matiere presque résineuse qui étoit restée après la distillation de six onces de liqueur fondamentale. Ce charbon, qui est d'un noir luisant, & qui ressemble à du charbon de résine, pesoit un peu plus d'un grain. On estime le mercure coulant qui s'est revivifié dans cette derniere opération, à un grain, & la portion humide & acide à deux grains ; ce qui forme la totalité de la matiere employée dans cette derniere opération.

Je m'étois d'abord apperçu qu'il y avoit au fond de la bouteille quelque

chose de déposé, qui paroissoit même assez pesant ; & quelque agitation que j'eusse essayée, il ne m'avoit pas été possible de tenir cette matiere un instant suspendue dans la liqueur.

C'est pourquoi j'avois versé, par inclination & avec la plus grande précaution, la liqueur fondamentale employée à la distillation & aux expériences détaillées pour conserver cette matiere dans toute son intégrité & dans toute sa quantité.

Le mercure quitte son dissolvant dans la liqueur fondamentale même, & tombe au fond de la bouteille.

Quand il ne me resta plus que peu de liqueur, j'agitai fortement la bouteille, & je versai promptement ce qu'elle contenoit dans un verre très-sec ; j'y ajoutai à différentes reprises, de l'eau distillée chaude ; & enfin je parvins à avoir tout le dépôt. La liqueur fut bientôt éclaircie ; & après l'avoir décantée avec précaution, j'apperçus que ce dépôt étoit du vrai mercure coulant, dont quelques globules étoient aussi gros que des têtes

d'épingle. Je les fis sécher pour ramasser les globules, qui, réunis en masse, se sont trouvés peser vingt-quatre grains. Cette masse étoit recouverte d'une poussiere grise, qui n'étoit autre chose qu'une petite portion de mercure précipité *per se*.

La liqueur fondamentale du sirop de M. Bellet n'est donc autre chose que du mercure dissous dans l'esprit *de nitre dulcifié*, & étendu par quelques parties aqueuses qu'on y a associées. Le mercure employé dans cette opération peut avoir été d'abord dissous dans l'esprit de nitre, & ensuite adouci avec l'esprit-de-vin par les moyens connus; ou après avoir d'abord dulcifié de l'esprit de nitre, on peut y avoir ensuite dissous un mercure précipité quelconque.

Quelque méthode au reste que l'on ait choisie pour cette opération; il paroît que la dissolution du mercure n'est ni fixe ni solide, quoiqu'on ait

conſervé aſſez de l'acide nitreux pour la rendre telle : mais comme on a été probablement obligé de l'affoiblir pour diminuer ſa cauſticité, & étendre davantage cette opération; on n'a pu remplir cet objet qu'en tombant dans le défaut oppoſé par la chûte du mercure, ou, pour mieux dire, on n'en a évité aucun.

On peut donc aſſurer que ce remede eſt non ſeulement infidèle, mais qu'il eſt même inutile pour la guériſon des maladies vénériennes, puiſqu'il ne contient que très-peu, ou même point de mercure; il eſt encore très nuiſible, & l'on ne peut penſer ſans inquiétude aux effets que doit produire ſur les corps foibles & délicats, & même ſur les plus robuſtes, l'uſage habituel & aſſez conſidérable d'eſprit de nitre, quelque dulcifié qu'on le ſuppoſe.

Difficultés de dulcifier par-

On ſait d'ailleurs combien il eſt difficile de parvenir à une juſte &

complette dulcification de l'eſprit de nitre, même par la diſtillation ; par l'impoſſibilité de calculer exactement dans cette opération, les proportions de l'eſprit-de-vin avec cet acide, dont la force & l'énergie n'eſt preſque jamais la même. Cette variation entraîne des différences dans le produit, qui ſont très-intéreſſantes : car ſi l'acide eſt relativement trop foible, la doſe de l'eſprit-de-vin, quoique toujours la même, ſera conſéquemment & relativement trop forte, & il y aura un excédent de cet eſprit qui altérera la nouvelle combinaiſon ; ſi au contraire l'acide eſt fort, alors il y reſtera des parties qui ne pourront être dulcifiées par la même quantité d'eſprit, & ces parties reſteront toujours avec leur premiere propriété d'eſprit de nitre pur. C'eſt ce qui eſt arrivé ſans doute dans la préparation de la liqueur fondamentale que j'ai ſoumiſe à l'expérience : car on peut ſe rappeler que

faitement l'eſprit de nitre.

de ſix gros de cette liqueur combinés avec de l'alkali fixe, il en eſt réſulté quelques aiguilles de nitre régénéré; ce qui prouve qu'il y avoit dans cette liqueur fondamentale de l'acide nitreux pur qui n'avoit pu être dulcifié.

Ces connoiſſances priſes de la nature & de la compoſition même du remede, ne juſtifient que trop les craintes qu'on en a; &, ſans vouloir les exagérer, elles ſont plus que ſuffiſantes pour douter au moins des qualités ſingulieres qu'on lui attribue (1).

Examen des Procès - verbaux de Breſt & de Toulon.

Quelques faits tirés des Procès-verbaux de la Marine, loin de calmer les inquiétudes, ne pourroient que les accroître. En effet tous les malades qui ont pris du ſirop dans les Hôpitaux de Breſt & de Toulon ſe ſont

(1) Sirop mercuriel: Avertiſſement.
Idem, Expoſition, page 4.
Idem, Expoſition, page 10.
Idem, Certificat, page 126.

plaints, les uns plus, les autres moins, de chaleurs assez vives & même brûlantes à l'estomac (1) : quelques-uns ont ressenti des douleurs de tête vives, des douleurs d'entrailles, des tranchées qui ont été suivies de cours de ventre plus ou moins opiniâtres, d'altération, & de fievre (2).

Le cinquieme malade traité à Brest a particulierement éprouvé, d'abord des douleurs de colique, puis une éruption de boutons semblables à ceux de la petite vérole, ensuite une toux fréquente accompagnée de douleurs à la poitrine qui devenoient de jour en jour plus opiniâtres ; enfin la fievre s'est mise de la partie, la tête s'est embarrassée, & le malade est tombé dans l'affaissement : le poux etoit convulsif, & tous ces accidens n'ont cessé qu'à la mort. Il est vrai que d'a-

(1) Sirop mercuriel, Procès-verbaux.
(2) *Idem.* Procès-verbaux.

près l'ouverture du corps, on a décidé que cette mort ne pouvoit être attribuée au ſirop (1).

Le ſeptieme malade également traité à Breſt, éprouva d'abord un dévoiement fort abondant; &, malgré ſept bouteilles de ſirop, l'ulcere chancreux qu'il avoit à la racine de la verge, & qui avoit déterminé ſon traitement, s'accrut du double & prit un caractere cancéreux : c'eſt pourquoi on le renvoya pour être traité par les pilules de ciguë (2).

Le neuvieme malade traité à Toulon, éprouva beaucoup de chaleurs à l'eſtomac, qui furent accompagnées d'une grande altération & d'ardeurs d'urine; la fievre ſe mit auſſi de la partie, & il ſouffroit beaucoup des hé-

---

(1) Sirop mercuriel, Procès-verbaux, p. 31, 32, 33, 34, 35, 36.

(2) *Ibidem*, pages 41, 42, 43.

morrhoïdes & des chaleurs d'entrailles (1).

Le quinzieme malade traité à Toulon, éprouva également beaucoup de chaleurs d'estomac & d'entrailles; une grande altération accompagnoit la fievre, qui devint continue, ardente, inflammatoire; la sécheresse du gosier se fit sur-tout remarquer jusqu'à l'instant de la mort, qu'on jugea, d'après l'ouverture du cadavre qui ne présentoit que des engorgemens aux poumons & au cerveau, ne devoir point être attribuée au sirop (2).

Il s'ensuit donc que de vingt-un malades traités dans ces deux Hôpitaux, il y en a eu quinze chez qui les symptômes vénériens ont disparu, & qui ont été réputés guéris; trois qui ont déserté, ou qui sont sortis de

---

(1) Sirop mercuriel, Procès-verbaux, p. 67, 68, 69.

(2) *Ibidem.* pages 83, 84, 85, 86, 87.

l'Hôpital ſans être guéris, un dont la maladie a dégénéré en cancer, & deux qui ſont morts.

Il faut auſſi obſerver que par un principe, ſans doute étranger à ce remede, tous ces malades ont été purgés avec le jalap tous les ſept à huit jours, & au moins huit fois chacun pendant leur traitement; ce qui ſemble contredire un peu la maniere inſenſible & douce dont on annonce qu'il doit opérer, ſans aucune évacuation qui en trouble, ou qui en arrête l'action (1). D'ailleurs, & cette remarque n'eſt pas moins importante, toutes ces expériences ont été faites & publiées dans l'eſpace de ſept à huit mois; & cette précipitation ne garantit pas les récidives.

Mais ſans prétendre donner la plus légere atteinte à tous ces différens témoignages, ne feroit-il pas permis

---

(1) Sirop mercuriel, Expoſition, pag. 4, 5.

d'oppoſer aux Obſervations qu'ils contiennent, & qui ne peuvent jamais être ſuſceptibles d'un certain degré de certitude, des faits prouvés par l'analyſe chimique, qui conſtatent de la maniere la plus préciſe & la plus évidente l'inefficacité & ſouvent même le danger du ſirop. Quel fonds faire en effet ſur un remede qui s'altere auſſi promptement, & qui perd tellement toute ſa vertu, qu'on n'eſt jamais aſſuré de donner la plus petite parcelle de mercure, quoiqu'on s'aſſujettiſſe à prendre toute la doſe, tandis qu'on introduit une grande quantité *d'eſprit de nitre dulcifié*, au moins en pure perte, pour ne rien dire de plus ?

La ſeule choſe qui pourroit concilier l'analyſe avec les faits de pratique annoncés ; ce feroit, de la part de l'Auteur, l'aveu de la différence eſſentielle qui peut ſe trouver entre la liqueur fondamentale & le ſirop préparés tout récemment, & ces remedes

gardés quelque temps : dans le premier cas, ſi les parties mercurielles n'ont point encore quitté leur diſſolvant, elles peuvent agir ſur le virus vénérien, mais l'impreſſion que ce remede doit faire ſur les organes n'eſt pas pour cela affoiblie. Si au contraire les mêmes parties mercurielles ſont tombées en une eſpece de précipité, la liqueur fondamentale & le ſirop reſtent abſolument ſans vertu pour la guériſon de la vérole; & l'uſage n'en peut être qu'abuſif, inutile, & à la fin même très-dangereux : ce qui démontre ſuffiſamment l'impoſſibilité de pouvoir conſerver ce remede intact, & d'en faire le tranſport.



RÉSULTAT ANALYTIQUE

Du Sirop Mercuriel & de la Liqueur Fondamentale du même Sirop.

LE SIROP MERCURIEL.	a le goût & l'odeur de l'eſprit de nitre dulcifié.	ne change point la couleur du papier bleu.	n'altere point la couleur de l'or.	mêlé avec les alkalis ne donne point de précipité.	mêlé avec l'acide marin, ne produit ni changement ni précipité.
La premiere liqueur qui en diſtille	eſt vraiment inflammable; c'eſt de l'eſprit de nitre dulcifié.	brûle comme l'eſprit-de-vin, & ſe conſume à moitié.	détruit la couleur du papier bleu.	fait effervеſcence avec les alkalis.	
Le reſte de la liqueur qui eſt au fond de la Retorte	eſt claire	s'épaiſſit	ne donne aucun caractere ſignificatif.		
La matiere qui eſt au fond de la Bouteille	lavée & ſéchée, peſe dix-huit grains.	blanchit l'or.	ſe ramaſſe en petits globules . . .	eſt du mercure pur, qui a abandonné ſon diſſolvant.	
LA LIQUEUR FONDAMENTALE DU SIROP	dès qu'on ouvre la bouteille, jette une fumée blanchâtre.	jaunit & détruit le bouchon. . . .	rougit aſſez fortement le papier bleu.	a le goût de l'eſprit de nitre dulcifié; mais expoſée à l'air, elle perd ſon odeur ſuave, & n'en eſt que plus acide.	mêlé avec l'alkali fixe, produit une effervеſcence très-ſenſible.
	à meſure qu'on augmente l'alkali, produit une plus grande effervеſcence, même avec ſifflement.	ſaturée avec l'alkali fixe, l'odeur d'eſprit de nitre ſe diſſipe; il ne reſte plus que celle d'eſprit-de-vin.	ſaturée avec l'alkali fixe, produit par l'evaporation des cryſtaux de nitre, qui fuſent ſur les charbons.	fait effervеſcence avec l'alkali volatil, qui perd inſenſiblement toute ſon odeur.	en approchant & joignant les orifices des bouteilles qui contiennent l'alkali volatil & la liqueur, il réſulte une fumée très viſible.
La premiere liqueur qui en diſtille	eſt de l'eſprit de nitre dulcifié tout pur.	détruit la couleur du papier bleu.			
La ſeconde liqueur qui en diſtille	eſt une eau ſenſiblement acide.	détruit totalement la coleur du papier bleu.	bouillonne avec les alkalis.		
La matiere contenue au fond de la Bouteille	lavée & deſſéchée, peſe vingt-quatre grains.	blanchit l'or.	ſe ramaſſe en globules	eſt un un mercure qui a abandonné ſon diſſolvant.	

La Liqueur fondamentale du Sirop mercuriel n'eſt donc autre choſe qu'un mercure diſſous dans l'eſprit de nitre, & dulcifié, lequel abandonne facilement & aſſez promptement ſon diſſolvant, d'où réſulte au moins l'infidélité & même l'inutilité de ce remede pour la guériſon des maladies vénériennes.

CHAPITRE VII.

EXPÉRIENCES qui prouvent que la Précipitation du Mercure diſſous dans l'eſprit de nitre, eſt une ſuite néceſſaire de la dulcification de cet eſprit.

LA baſe du ſirop mercuriel de M. Bellet n'étant autre choſe, comme on vient de le prouver, que le mercure diſſous dans l'eſprit de nitre; cette préparation pourroit être admiſe dans certains cas, ſi la dulcification qu'elle ſuppoſe, & ſans laquelle elle ne ſeroit pas même propoſable, pouvoit s'opérer ſans détruire le premier & le principal effet de ce remede. Mais comme le mercure ne peut reſter diſſous dans l'eſprit de nitre quand cet eſprit eſt dulcifié, & comme il abandonne ſon diſſolvant qui ſe com-

bine avec lefprit de vin à mefure que cette dulcification fe fait ; il paroît impoffible d'avoir jamais ces trois fubftances tellement réunies, qu'elles puiffent former un tout tel qu'on le defireroit, pour opérer fans rifque la guérifon de la maladie vénérienne. C'eft une vérité dure, mais indifpenfable à annoncer : elle eft fondée fur les principes de la Chimie les plus inconteftables ; elle eft une fuite de la loi invariable des rapports : il faut donc la mettre dans tout fon jour, pour convaincre ceux qui auroient encore quelque penchant à la méconnoître. Si des Médecins du plus grand favoir & de la plus grande réputation n'ont pas été exempts d'erreur à ce fujet ; à quelle précaution ne devons-nous pas nous affujettir pour nous en préferver ?

C'eft donc pour répandre plus de jour fur une matiere non moins intéreffante par elle-même que parce qu'elle

qu'elle pourroit être le germe de mille erreurs, en accréditant des eſpeces de remedes auſſi dangereux, que ſéduiſans par la propriété qu'ils auroient de flatter agréablement l'organe du goût; que je crois indiſpenſable d'entrer dans un détail qui prouve l'impoſſibilité de ces ſortes de combinaiſons.

Ce n'eſt point par des aſſertions haſardées, c'eſt par des expériences concluantes, que je prétends prouver cette vérité, à laquelle on n'a peut-être pas encore fait aſſez d'attention. Pour y parvenir, je vais expoſer ici quelques notions les plus généralement reçues & les moins équivoques ſur la dulcification de l'eſprit de nitre: c'eſt une introduction néceſſaire à l'intelligence de la précipitation mercurielle, cauſée par la dulcification de cet eſprit; il exiſte entre ces deux opérations un enchaînement de principes qui ſe prêtent mutuellement des

forces, & d'où il résulte une eſpece de démonſtration.

En ſuivant le plan de recherches & d'opérations que ce développement exige, je ſais que je vais parler après les plus grands Maîtres en ce genre, & qu'ils ont tout dit ; mais quand je ne ferois que la juſte application de leurs principes & de leurs expériences au cas préſent, il me ſemble que ce ne ſera pas abſolument une inutilité; les grandes vérités, pour devenir profitables, ont quelquefois beſoin d'être miſes à leur place.

La dulcification de l'acide nitreux eſt une combinaiſon nouvelle.

La dulcification de l'acide nitreux eſt l'effet produit par un mélange proportionné d'eſprit de vin & d'eſprit de nitre; de ce mélange, il naît une combinaiſon nouvelle, qui, quand elle eſt exacte, forme un troiſieme corps qui ne rapporte plus rien des deux premiers (1).

(1) Spiritus vini ita congreditur & ſe intimè

Les Auteurs n'ont pas toujours employé la même quantité d'eſprit de vin pour opérer la dulcification de l'acide nitreux ; les plus anciens Chimiſtes, &, après eux, Crollius & Lémery, demandoient parties égales des deux eſprits ; Sthall demandoit trois parties d'eſprit de vin ſur une d'eſprit de nitre ; le Codex de Paris n'en preſcrit que deux ſur une ; la Pharmacopée de Brandebourg en exige quatre ; celle de Vittemberg demande une livre d'eſprit de vin, ſur une once & demie d'eſprit de nitre fumant ; Teychmeyer dit qu'il en faut trois, quatre, & même juſqu'à dix

Différences dans les doſes de l'eſprit-de-vin, pour opérer la dulcification.

---

miſcet cum ſpiritu hoc corroſivo, & ambo, factâ conjunctione, migrant in tertium quoddam mixtum, quod reſolutum in ſpiritu inflammabili, tranſcendit alembicum, & ſpiritum nitri dulcificatum conſtituit.

Frid. Hoffman. oper. obſerv. Physic-Medic. Lib. II. Obſ. IV. *de ſpiritu corrosivo nitri dulcificato*, page 482.

parties ; Hoffman n'en demande pas moins de huit (1).

Les variations dans les doſes de l'eſprit de vin, viennent de la crainte plus ou moins grande que chacun a eue de l'effet corroſif de l'eſprit de nitre, & des différens degrés de force & de concentration de cet acide dans l'emploi qu'ils en ont fait.

Raiſons de ces différences

Les Médecins qui en ont le plus redouté l'uſage interne, ont cru ne pouvoir trop l'adoucir, & ils ont réglé les proportions de l'eſprit de vin ſur leurs craintes ; les autres ont

(1) Spiritum vini ſibi promptè jungit [acidum nitri] : quando enim partibus tribus ſpiritûs vini rectificatiſſ. pars una ſpiritûs nitri benè rectificati inſtillatur, tum ſubſequens fervor *liberum utriuſque amplexum ſatis prodit.* Quoniam verò, ſic parato Medicamento aſperitas ſubaſtringens ſuper eſt, ſolent illud copioſiore ſpiritu vini *obſaturare*, & partes ejus ſex vel octo cum unâ parte hujus acidi miſcere. *Tabul. Chymic. Junckeri de acido nitri*, page 290.

pensé sans doute qu'il en falloit moins pour opérer la dulcification; mais ils ont tous senti la difficulté de fixer au juste les véritables doses de la liqueur dulcifiante. Elles doivent en effet varier relativement à la différence des esprits employés: les plus concentrés en exigent davantage, & c'est la raison d'Hoffman & de ceux qui en ont prescrit jusqu'à huit ou dix parties, parce qu'ils ne se servoient que de l'esprit de nitre fumant; mais on comprend qu'il en faut moins quand on n'emploie que de l'esprit de nitre ordinaire (1). Ainsi la force & la

(1) Notabile verò est quòd nimirùm quinque, sex vel octo partes spiritûs vini rectificatissimi ad unam partem spiritûs nitri adjungi debeant; aliàs, si saltem duæ aut tres spiritus sumantur, oritur maximus conflictus, *& vis corrodens acida non penitùs infringitur.* Hoffman. opera de sp. nitr. dulcificat.

Si spiritus nitri maximè concentratus est, tum sex, octo, decem partes spiritûs vini assumendæ sunt, quoniam pro diversitate con-

concentration plus ou moins grande de l'eſprit de nitre doit fixer la quantité de l'eſprit de vin (1).

Si l'on n'a pas exactement ſaiſi ces proportions, & qu'il y ait une excédence relative de l'acide nitreux, alors il y aura des parties de cet acide qui reſteront entieres & intactes, & qui conſerveront conſéquemment leurs qualités primitives; il y aura également des parties d'eſprit-de-vin ſurabondantes, ſi on en avoit outré la doſe; mais ce défaut, loin d'être

---

centrationis & roboris ſpiritûs vini variare debet.

Pott Diſſertat. Medico-Chymic. de acido nitri dulciſ. ſect. v. page 198.

(1) Les doſes des liqueurs qu'on fait entrer dans cette *combinaiſon*, ne ſont pas abſolument déterminées; elles varient ſuivant le degré de concentration de l'eſprit de nitre qu'on emploie, & de la plus ou moins grande acidité qu'on veut donner à l'eſprit de nitre dulcifié.

Elémens de Chimie-pratique de M. Macquer, *tome 2. page 294.*

comparable au premier, à peine en eſt-il un.

Les Chimiſtes qui deſiroient avoir une dulcification parfaite de l'acide nitreux, ont bientôt compris qu'ils ne pouvoient l'attendre de la ſimple digeſtion; parce que cette opération qui ne conſiſte que dans un mélange exact des parties d'eſprit de nitre & d'eſprit de vin proportionné à leurs forces reſpectives, n'opere qu'avec lenteur la dulcification d'une partie de ce mélange; & quelque temps que dure la digeſtion, on ne peut gueres eſpérer que la dulcification devienne jamais complette & parfaite, ſi l'on n'emploie que ce moyen: il y reſtera en effet toujours des parties de l'acide nitreux qui n'auront pu être adoucies, & qui demeureront néanmoins unies au reſte de la liqueur, ſans avoir rien perdu de leurs propriétés: c'eſt pour éviter ce défaut, que preſque tous les Chimiſtes ont préféré à cette opé-

La diſtillation eſt néceſſaire pour avoir un eſprit de nitre exactement dulcifié.

ration, au moins douteuſe, la voie de la diſtillation à un feu très-lent, & même celle de la cohobation (1). Par ces moyens, les parties ſpiritueuſes, oléagineuſes, s'uniſſent intime-

---

(1) Acidum vitrioli cum ſpiritu vini optimo obiter remixtum, ſaporem ſtipticum amarum refert. *Nitroſum*, cum eodem, odorem & ſaporem paulò blandiorem, ſed nec ipſum aſperitate illâ ſubaſtringente carentem.

Si verò intimiùs combinentur cohobiis, perit omnis ſapor acidus, & remanet ſolùm leviter acerbus, imò vix inſigniter ſenſilis, ſi multùm ſpiritûs vini adhibitum ſit.

Sthal. ſpecimen Becherianum, pars ſecunda, Membr. ſecundum, experient. ſalin. nº. c, ci, page 140. *Lypsiæ*, 1738.

Diuturna digeſtio promovet *combinationem intimiorem*, magisque corrigit acidum illud corroſivum, ſi digeſtio hæc ſub alembico peragitur, quod conſultiſſimè eſt; nam leniori etiam igne ſubdito, citiſſimè ſpiritus in ſublime fertur. *Pott Diſſert. Chymic. de acid. nitr. vinoſ.* page 197.

Non illis aſſentimur qui forti igne ad ſiccitatem mox diſtillant hunc ſpiritum, quippè quo pars acidior non ſufficienter ſaturata & correcta, magisque nociva propellitur. *Ibid.* p. 200.

ment aux parties acides ; & de cette union, il réſulte une nouvelle combinaiſon, un corps nouveau, dont l'exiſtence ſe fait ſur le champ appercevoir par l'odeur agréable qui en émane, & qu'on ne peut méconnoître. Les parties acides qui n'ont pas trouvé à ſe combiner dans cette opération, reſtent au fond des vaiſſeaux, & ne peuvent à leur tour être dulcifiées que par une nouvelle addition d'eſprit-de-vin.

Cette maniere de procéder à la dulcification de l'eſprit de nitre eſt préférable par cette ſeule raiſon, que ce qui en réſulte eſt parfaitement combiné, & que l'acidité légere qu'on y remarque encore, n'eſt plus l'effet de l'acide nitreux, mais d'une autre eſpece d'acide produit par la décompoſition des deux liqueurs ; ce que M. Baumé a ſuffiſamment démontré dans ſa Diſſertation ſur l'Éther nitreux.

L'odeur ſuave & éthérée, qui frappe ſi vivement & ſi agréablement l'odorat dans cette compoſition, ſe fait auſſi ſentir quand on procede à la dulcification de l'eſprit de nitre par la ſimple digeſtion ; & c'eſt une preuve qu'il ſe fait auſſi une combinaiſon nouvelle dans cette derniere opération : mais loin d'être complette, comme dans l'autre, il y reſte encore beaucoup de parties acides non combinées, qui ne ſont qu'unies & ſimplement mêlées avec le reſte de la liqueur (1) ; ce qui le prouve, c'eſt que quand on diſtille l'eſprit de

(1) Poſt hæc verò Rolfincius, Etmullerus & Sylvius ulteriùs progreſſi ſunt, cum reſtans adhuc nimis corroſiva qualitas & ſubaſtringens ſapor illis periculoſior videretur, & quòd fortè aſſumptio ejus nonnullis malè ceſſerit, undè ad mala iſta vitanda, non modò plus ſpiritûs vini adſumebant, ſed & mediante diſtillatione eumdem guſtu & effectu gratiorem reddiderunt.
Pott Diſſ. Medico-Chymic. de ſpir. nitr. dulc. page 198.

nitre dulcifié par cette méthode, il reſte encore au fond de la cornue des parties d'acide nitreux pures & intactes, tandis que les autres, plus intimement unies à l'eſprit-de-vin, ſont montées avec lui dans la diſtillation, pour ne former enſemble qu'une ſubſtance uniforme & homogene qu'on retrouve dans le récipient.

Ce qui eſt reſté dans la cornue, conſerve une acidité ſenſible qu'on ne peut véritablement adoucir que par une nouvelle diſtillation, & par une addition préalable de l'eſprit-de-vin, ſi les premieres proportions n'ont pas été ſuffiſantes.

L'acide nitreux dulcifié par la diſtillation, & avec ces précautions, eſt facile à connoître & à diſtinguer des autres. Quand la combinaiſon eſt parfaite, l'eſprit de nitre dulcifié ne fait plus d'efferveſcence, ou du moins il ne fait qu'une foible efferveſcence avec les alkalis: premiere qualité.

Caracteres auxquels on reconnoît ſi la dulcification eſt complette.

Le même eſprit de nitre dulcifié ne donne plus ou preſque plus de nitre régénéré, quand on le ſature avec un alkali : ſeconde qualité.

Enfin quand on procede à ſa décompoſition & à la réſolution ultérieure de ſes parties, il n'en réſulte plus d'acide nitreux pur ; cet acide eſt abſolument dénaturé, & paroît devoir être rangé parmi les acides végétaux, ſuivant l'opinion des plus habiles Chimiſtes : troiſieme & derniere qualité.

Ces trois caracteres réunis, ſont la preuve la plus complette que l'acide nitreux, en ſe combinant avec l'eſprit-de-vin, a totalement changé de nature.

La premiere de ces vérités ſe démontre par comparaiſon, en ſoumettant, à la même expérience, de l'eſprit de nitre pur & du même eſprit de nitre dulcifié, & en les ſaturant l'un & l'autre d'alkali.

La ſeconde ſe juge par les produits, en peſant avec exactitude & en comparant la quantité de nitre régénéré que donnent l'eſprit de nitre pur, & le même eſprit de nitre dulcifié par ſimple digeſtion, avec celui qui eſt produit par le même eſprit de nitre dulcifié par diſtillation; & en eſtimant d'ailleurs avec la même exactitude, combien il a fallu d'alkali pour ſaturer la même quantité de ces différens eſprits de nitre.

La troiſieme enfin ſe manifeſte par les nouvelles propriétés ſenſibles apperçues dans la liqueur réſultante de la parfaite dulcification de l'eſprit de nitre, par quelque procédé qu'elle s'opere.

Pour établir d'une maniere encore plus exacte ces vérités, & les confirmer par l'expérience, j'ai pris une once de bon eſprit de nitre ordinaire, tel que celui qui eſt d'uſage à Paris; il étoit à l'eau diſtillée comme ſix eſt

Expériences qui confirment cette vérité.

à cinq (1). Je l'ai ſaturé avec du ſel de tartre bien ſec ; il en a fallu trois gros ſoixante-ſix grains pour parvenir au point juſte de la ſaturation : ce mélange évaporé & deſſéché a produit quatre gros & trente grains de nitre régénéré, tout s'étant parfaitement cryſtalliſé.

---

(1) Afin de mieux déterminer encore ſa qualité & ſon poids, je l'ai ſoumis dans une cave, à l'expérience du peſe-liqueur des ſels, tel qu'il eſt décrit dans la Pharmacopée de M. Baumé, derniere édition, page 464. Le Thermometre de Réaumur étant au dixieme degré au-deſſus de la glace, qui eſt le terme de température ordinaire des caves, j'ai plongé le peſe-liqueur dans un vaſe rempli de mon eſprit de nitre ; il s'y eſt fixé au vingt-troiſieme degré. Je fais cette remarque pour ceux qui voudroient répéter ces expériences.

J'aurois pu employer également de l'acide nitreux fumant ; mais alors il auroit fallu huit ou dix parties d'eſprit-de-vin pour en opérer la dulcification ; j'ai préféré dans ces expériences de ſuivre la maniere la plus ordinaire de procéder ; ce qui d'ailleurs revient au même pour l'effet qu'on en attend.

J'ai pris enſuite trois onces d'eſprit de nitre dulcifié par une digeſtion de cinq ſemaines ; il étoit fait avec deux parties d'eſprit de vin rectifié, & une partie d'eſprit de nitre pareil à celui employé à l'opération précédente (1): j'y ai jeté du ſel de tartre bien ſec ; il n'en a fallu qu'un gros & ſoixante deux grains, pour arriver au point fixe de la ſaturation : ce mélange évaporé & deſſéché a produit un gros & ſoixante-deux grains de nitre régénéré.

Il reſtoit au fond de la capſule une eſpece d'eau-mere, qui n'a plus fourni de cryſtaux, & qui, expoſée à l'air libre pendant un temps ſec & chaud, n'a pu parfaitement ſe deſſécher ; c'eſt

(1) Les deux eſprits ont été mêlés, ſelon l'art, dans une bouteille aſſez ample ; & immédiatement après le mélange, elle a été fermée & ficelée très-exactement ; c'eſt pourquoi il n'y a eu que deux gros de diminution ſur la totalité de la matiere, qui étoit de vingt-quatre onces.

pourquoi je l'ai miſe ſur le feu au bain de ſable, & alors elle s'eſt deſſéchée en une maſſe jaunâtre ou rouſſâtre qui peſoit quarante & un grains; cette matiere étoit très-ſuſceptible de tomber en *deliquium*.

Un grain de cette matiere mis dans un peu d'eau-forte, n'y a excité aucune eſpece d'efferveſcence ; ce qui prouve que l'alkali n'y dominoit pas.

Un grain de la même matiere mis dans un peu d'huile de vitriol, y a excité une efferveſcence aſſez forte, & il s'en eſt exhalé une odeur d'acide ſulphureux volatil.

Un autre grain mis ſur un charbon ardent, y fuſe ou ſcintille légerement; effet produit par une portion de nitre qui y eſt reſtée unie : ce qui ne fuſe pas ſe calcine, & répand une odeur légerement ſulphureuſe.

Comme quelques ſels déliqueſcens ſont ſuſceptibles de ſe diſſoudre dans l'eſprit de vin, j'ai mis cette matiere

reſtante

reſtante en digeſtion dans une once d'eſprit de vin; l'eſprit de vin s'eſt coloré, &, par l'évaporation, il a dépoſé un peu de matiere qui avoit aſſez l'apparence & la conſiſtance d'extrait; ce qui ne s'eſt point diſſous dans l'eſprit de vin, étoit du vrai nitre, & il en avoit toutes les propriétés; il peſoit douze grains, qui doivent être ajoutés à la quantité réſultante de la derniere opération; ce qui la fixe à deux gros & deux grains.

J'ai répété pluſieurs fois ces deux expériences, & toujours avec le même ſuccès; les différences reſpectives dans les doſes des deux eſprits de nitre néceſſaires à la ſaturation de l'alkali, & dans les produits du nitre régénéré, ont preſque toujours été les mêmes; & s'il y eut à cet égard quelque variation, elle a été légere, & dépendante du plus ou moins de force des différens eſprits de nitre que j'ai ſucceſſivement employés.

Mais pour porter à ce ſujet l'exactitude juſqu'au ſcrupule, & ſuivre le fil de ces expériences auſſi loin qu'il peut aller, j'ai diſtillé au bain de ſable, à un feu lent & comme il convient, douze onces d'eſprit de nitre déjà dulcifié par la digeſtion ; je me ſuis exactement ſervi du pareil employé à la derniere opération ; & lorſque la liqueur contenue m'a paru être réduite à trois onces ou environ, j'ai ſupprimé le feu pour retirer ce qui étoit déjà diſtillé : cette liqueur diſtillée peſoit huit onces, un gros, & un ſcrupule ; elle avoit l'odeur de l'éther nitreux ; elle étoit un peu amere comme lui ; elle n'étoit point, ou du moins elle n'étoit que peu acide; en conſéquence elle n'a fait qu'une impreſſion légere ſur le papier bleu, dont elle altéroit aſſez foiblement la couleur. Après avoir verſé avec précaution cette liqueur dans un flacon, & l'avoir exactement bouché, j'ai

continué la diſtillation de ce qui reſtoit dans la cornue, juſqu'à ce que la matiere s'eſt épaiſſie ; alors j'ai de nouveau ſupprimé le feu, & j'ai retiré cette ſeconde liqueur diſtillée ; elle peſoit deux onces, deux gros : ſon odeur eſt bien moins ſuave & bien moins pénétrante que la premiere ; une goutte, verſée ſur le papier bleu, en détruit abſolument la couleur ; ſon goût eſt très-acide ; elle fait efferveſcence avec l'alkali.

La matiere qui étoit reſtée au fond de la cornue, & qui s'y étoit épaiſſie, étoit néanmoins très-claire ; elle avoit quelque reſſemblance à un mucilage de gomme arabique ; cette matiere peſoit deux gros.

J'ai pris une once de la premiere liqueur diſtillée, je l'ai ſaturée avec l'alkali fixe ; l'efferveſcence a été très-foible ; huit grains d'alkali ont été ſuffiſans pour opérer une parfaite ſaturation ; la matiere évaporée ſelon

l'art, a produit quelques aiguilles de nitre régénéré qui peſoient trois grains; le reſte de la matiere n'a plus fourni de cryſtaux; elle étoit noirâtre & de la conſiſtance d'extrait.

J'ai enſuite pris deux gros de la ſeconde liqueur diſtillée; je l'ai ſaturée avec l'alkali fixe; il en a fallu un peu plus de cinq grains pour parvenir au point juſte de la ſaturation; l'effervеſcence a été plus ſenſible & plus conſidérable que dans l'opération précédente : cette matiere évaporée & miſe au frais, a fourni quelques petites aiguilles de nitre du poids d'environ deux grains; la liqueur qui ſurnageoit étoit preſque noire; elle avoit la conſiſtance d'un extrait liquide; mais elle n'a plus produit de cryſtaux. C'eſt une matiere pareille à celle que j'ai obtenue lors de la ſaturation de ſix gros de liqueur fondamentale, qui, comme elle, ſe bourſoufle & attire promptement l'humidité de l'air.

La différence ſenſible qui ſe remarque entre les deux liqueurs diſtillées, dans leurs opérations & dans leurs produits, vient, comme je l'ai déjà dit, des parties acides qui ſe ſont moins combinées dans la ſeconde que dans la premiere; ce qui eſt conforme à la remarque de Pott, qui conſéquemment ne veut pas qu'on diſtille l'eſprit de nitre dulcifié juſqu'à ſiccité, mais qu'on laiſſe cette ſeconde liqueur dans la cornue. Pour la remettre au même point que la premiere, il ſuffiroit peut-être d'y ajouter de nouvel eſprit-de-vin, & de procéder à une nouvelle diſtillation, ce qui acheveroit de perfectionner la combinaiſon.

Mais pour faire la comparaiſon de l'eſprit de nitre dulcifié par la diſtillation, avec celui dulcifié par la ſimple digeſtion, j'ai cru devoir mêler les deux liqueurs diſtillées, après en avoir toutefois auparavant déſigné

ſéparément la qualité & les produits, comme je viens de le faire. J'ai pris trois onces de ce mélange pour le ſaturer d'alkali fixe ; il en a fallu 32 grains pour parvenir au point juſte de la ſaturation ; ce mélange évaporé & deſſéché a produit treize grains de nitre régénéré, & une matiere extractive pareille à celle examinée ci-deſſus.

Ces ſeuls procédés ſuffiſent pour démontrer que, dans la dulcification de l'eſprit de nitre, il ſe fait une nouvelle combinaiſon. Il faut bien, en effet, que les parties d'acide nitreux qui n'ont point agi comme telles dans l'une & l'autre de ces expériences, combinées avec l'eſprit-de-vin, euſſent déja changé de nature ; car ſi, malgré la dulcification, les parties de l'acide nitreux ſur leſquelles elle s'eſt opérée, étoient reſtées pures, entieres, & intactes ; & ſi cette opération n'étoit en effet qu'un ſimple mélange,

Réſultat de ces expériences.

d'où il ne résulte pas une union bien intime, comme quelques-uns le prétendent : les trois onces d'esprit de nitre dulcifié par simple digestion, employées à la seconde expérience, auroient dû saturer la même quantité d'alkali, qu'une once d'esprit de nitre pur ; puisqu'il est entré, dans la composition de ces trois onces d'esprit de nitre dulcifié, une once du même esprit de nitre pur employé à la premiere expérience ; au lieu qu'elles n'en ont pas même saturé la moitié : & de cette saturation il auroit dû résulter quatre gros & trente grains de nitre régénéré, au lieu de deux gros & deux grains qu'elle a produits.

D'après les mêmes principes, il est évident que les trois onces d'esprit de nitre dulcifié & distillé, employées à la troisieme expérience, auroient dû saturer la même quantité d'alkali que les trois onces d'esprit de nitre dulcifié par une simple digestion, employées

à la ſeconde ; puiſque les proportions premieres de l'eſprit de nitre pur qui entre dans ces deux compoſitions, ſont exactement les mêmes : cependant la même doſe d'eſprit de nitre dulcifié par la diſtillation, comparée avec celle de l'eſprit de nitre préparé par une ſimple digeſtion, n'a pas même ſaturé le quart de l'alkali, & n'a gueres produit que la onzieme partie du nitre régénéré ; ce qui fait entre eux une différence très-grande, mais qui devient plus etonnante encore, quand on compare cette derniere expérience avec la premiere.

Il ne faut que les premieres notions de la Chimie, pour ſentir la juſteſſe & la liaiſon de ces principes entre eux. Mais pour réunir ſous un ſeul point de vue les différentes preuves de la combinaiſon de l'acide nitreux dans l'eſprit de vin, j'ai tracé en petit le tableau des expériences qui la confirment : on y verra la gra-

dation ſenſible de ce phénomène dans l'examen même de l'eſprit de nitre dulcifié par ſimple digeſtion. On pourroit, en comparant entre eux, comme je l'ai fait pluſieurs fois, les réſultats des différens eſprits de nitre dulcifiés par la digeſtion, s'aſſurer des variations qu'ils préſentent, à proportion de leur ancienneté; on verroit que dans cette opération, la liqueur eſt bien plus parfaite, plus combinée au bout de cinq ou ſix ſemaines, qu'elle ne l'étoit au bout de deux ou trois, & que les produits ſont toujours conſéquens à cette perfection acquiſe: mais je doute qu'elle puiſſe jamais être parfaitement dulcifiée par ce ſeul moyen; cette qualité paroît ne devoir être l'effet que de la ſeule diſtillation à laquelle elle eſt ſpécialement réſervée, ſi on y joint ſur-tout les cohobations demandées par quelques Auteurs, & ſi on y ajoute de nouvel eſprit de

vin ſuivant le beſoin. On parviendra donc, par ce moyen, au dernier degré de perfection, & à la mutation totale de l'acide nitreux : alors on attendroit vainement du nitre régénéré de cette liqueur, avec quelque alkali qu'on la ſaturât; ou ſi cet alkali trouvoit encore à ſe combiner avec elle, il n'en réſulteroit pas pour cela du nitre, mais une autre matiere ſaline d'une toute autre nature.

Cette doctrine eſt celle de tous les Chimiſtes.

Les plus ſavans Chimiſtes ont tous eu la même opinion à ce ſujet, & je pourrois les citer tous avec avantage; mais pour ne point multiplier inutilement les citations, je me bornerai à rapporter les propres paroles de M. Baumé, bon Juge en cette partie : ce ſavant & laborieux Artiſte, à qui la Chimie doit déjà tant, a confirmé par des expériences répétées l'exiſtence de ces phénomenes, & y a répandu le plus grand jour dans ſa

Dissertation sur l'Ether nitreux (1). Voici comme il s'explique ;

Lorsqu'on sépare l'Ether nitreux, on retire une liqueur acide, laquelle contient les débris de la décomposition de l'esprit-de-vin. Il est nécessaire de distiller ce résidu, afin de le séparer d'une matiere gommi-savonneuse qu'il contient.

Elle est conforme aux expériences de M. Baumé.

Cette liqueur distillée est parfaitement claire ; elle n'a aucune couleur ; son odeur est fort agréable, & même plus suave que celle de l'Ether nitreux : son goût est légerement acide & agréable ; elle rougit le sirop violat ; elle fermente légerement avec l'huile de tartre.

Cette liqueur précipite en blanc-sale le vinaigre de Saturne, ce que ne fait pas l'acide nitreux ordinaire, qui n'y occasionne aucun changement.

Deux onces de cette liqueur, mises

---

(1) Dissertation sur l'Ether nitreux, par M. Baumé, Maître Apothicaire de Paris, page 268.

dans un verre exposé à l'air libre ; le spiritueux s'est évaporé : alors la liqueur ressembloit parfaitement à du vinaigre distillé, par l'odeur & par le goût.

Deux onces de la même liqueur saturée avec demi-gros d'huile de tartre, il en est résulté une effervescence assez vive, qui n'a exhalé aucune odeur ; le mélange évaporé au bain de sable à une chaleur très-lente, & réduit à deux gros, n'a point fourni de crystaux ; il a seulement laissé aux bords de la capsule une espece de gelée rousse, ayant un goût de nitre, laquelle ne fuse pas sur les charbons (1).

Il est aisé d'appercevoir la conformité de ces expériences & de ces résultats, avec ceux que j'ai présentés. Si l'on affectoit de croire que la séparation de l'éther qui s'est faite dans

(1) Analyse du résidu de l'Ether nitreux, du même Auteur, pages 296, 299, 300.

l'opération de M. Baumé, en change absolument l'ordre & la valeur, de sorte que la liqueur du résidu ne puisse se comparer à l'acide nitreux dulcifié; il sera aisé de juger de la parité de ces liqueurs; &, pour le faire, il suffira d'emprunter les propres paroles de cet Auteur, quand il dit, *que l'odeur de ce résidu est fort agréable & entierement semblable à celle de la liqueur éthérée.* Et après avoir distillé ce résidu, il ajoûte que *la liqueur distillée est inflammable, miscible à l'eau, & d'une odeur plus suave que son éther; que l'acide vitriolique ne fait qu'augmenter son odeur agréable & l'échauffer* (1). Ces caracteres conviennent si parfaitement à l'esprit de nitre dulcifié, qu'on ne peut le méconnoître: l'inflammabilité de cette liqueur, cette suavité qui la distingue, suffisent pour démontrer qu'elle n'est autre chose qu'un mélange exact & une combi-

(3) *Ibidem.*

naiſon parfaite de l'acide nitreux & de l'eſprit-de-vin ; que l'éther qui s'eſt ſéparé dans l'opération dont elle eſt le produit, n'a point abſorbé toute la quantité de l'acide nitreux ; qu'il en eſt encore reſté ſuffiſamment pour en charger le ſurplus de l'eſprit-de-vin, & former par ce moyen une liqueur vraiment homogene par l'exactitude de la combinaiſon. Au reſte, on le voit bien, cette analogie qu'on réclame & qu'on revendique, n'eſt qu'une excédence de preuves qui n'eſt point eſſentielle ; & les expériences détaillées ſont plus que ſuffiſantes toutes ſeules, pour éclaircir le fait annoncé, & conclure poſitivement :

Conſéquences de cette doctrine.

Que la dulcification de l'eſprit de nitre n'eſt pas un ſimple mélange, d'où il ne réſulte pas une union bien intime :

Que c'eſt, au contraire, une vraie combinaiſon chimique ; que de cette combinaiſon, il en réſulte un corps nouveau :

Que pour faire de l'eſprit de nitre exactement dulcifié, il faut le ſoumettre à la diſtillation, & même à différentes cohobations:

Que le nitre régénéré qu'on en retire par la ſaturation avec l'alkali, ne peut être que le produit de l'acide nitreux, qui n'a pu ſe combiner:

Que plus il y a de parties de cet acide qui ſont combinées, moins on retire de nitre régénéré; & *vice verſâ.*

D'où il réſulte, par rapport à la ſolution mercurielle dans l'eſprit de nitre, que, comme les parties de l'acide nitreux ont plus d'affinité avec l'eſprit-de-vin qu'avec le mercure, celui-ci eſt obligé d'abandonner ſon diſſolvant à meſure que la jonction devient plus intime, & la combinaiſon des deux eſprits plus parfaite.

Ce qui prouve que la dulcification de l'eſprit de nitre eſt un obſtacle à la diſſolution permanente du mercure dans cet eſprit:

Que cette diſſolution mercurielle devient plus ou moins inefficace, en raiſon de la précipitation du mercure :

Qu'elle eſt même à la fin abſolument inutile pour la guériſon de la vérole, quand cette précipitation eſt complette.

La précipitation du mercure dans la liqueur fondamentale, ou dans d'autres ſolutions pareilles, eſt donc un accident qui lui eſt propre, qui lui eſt eſſentiellement attaché, & que rien ne pourra jamais empêcher. L'acide nitreux étant, en effet, le diſſolvant du mercure dans cette compoſition; il eſt conſtant qu'il ne pourra le conſerver diſſous, qu'autant qu'il conſervera la même qualité d'acide qui a opéré la diſſolution : & ſi cette qualité s'altere, s'émouſſe, s'affoiblit, devient nulle; en un mot, ſi le diſſolvant ſe décompoſe inſenſiblement; il eſt de néceſſité que ce qu'il a diſſous

Application de ces principes à la liqueur fondamentale du ſirop.

ſous ſe précipite également & en même proportion : c'eſt une vérité en Chimie vraiment inconteſtable. L'acide nitreux qui a opéré la diſſolution du mercure, le conſervera donc diſſous juſqu'à ce qu'une nouvelle ſubſtance vienne rompre ces rapports par une nouvelle combinaiſon : & c'eſt préciſément ce que fait l'eſprit-de-vin qu'on ajoute pour le dulcifier; alors l'acide nitreux abandonne inſenſiblement & peu à peu le mercure, pour s'unir intimement à l'eſprit-de-vin avec lequel il a plus d'affinité. C'eſt la doctrine de Stahl, c'eſt celle de tous les Chimiſtes, & M. Pott l'a très-bien remarqué (1). Cette vérité eſt ſi ſenſible, qu'une des méthodes de revivifier le mercure diſſous par

(1) Cum illuſtri Stahlio affinitatem ceu identitatem quamdam materiæ, ſcilicet principii inflammabilis in utroque ſpiritu pro cauſâ intimioris hujuſce unionis & coaleſcentiæ reputamus. *Pott de acido nitri vinoſo*, pag. 203.

l'eſprit de nitre, c'eſt d'y ajouter une ſuffiſante quantité d'eſprit-de-vin, & de diſtiller ce mélange (1).

La jonction de l'eſprit-de-vin avec l'acide nitreux ne peut d'ailleurs ſe faire, qu'il n'en réſulte, comme on vient de le voir, une altération manifeſte dans les parties conſtituantes de cet acide, leſquelles, ſe combinant avec l'eſprit-de vin, changent inſenſiblement de nature; & comme cet acide eſt la partie diſſolvante du mercure, on comprend qu'il ne peut y y arriver aucune altération, aucun changement, qu'il n'en réſulte une précipitation conſéquente de ce minéral, qu'il faudra toujours eſtimer en raiſon de la dulcification qui l'aura opérée. Ainſi prétendre adoucir &

(1) Mercurius ſublimatus totus reſolvitur in ſp. vin. rectiff. cùm è contra mercurius in aq. fort. ſolutus à ſp. vini affuſo cum tempore, vel etiam ſi ſolutio concentretur, revivificari ſolet. *Pott de acido ſalis vinoſo*, page 129.

dulcifier la ſolution du mercure par l'eſprit de nitre en y joignant de l'eſprit-de-vin, comme ſi on vouloit dulcifier de l'eſprit de nitre ſeul, c'eſt vouloir joindre & unir des choſes incompatibles, & poſer les fondemens d'un paradoxe en Chimie.

Cette incompatibilité des trois matieres qu'on veut unir, eſt une ſuite des preuves que je viens d'expoſer, de la nouvelle combinaiſon réſultante de la dulcification de l'eſprit de nitre. Cette incompatibilité eſt telle que, dès que le mercure qui a été diſſous dans la liqueur fondamentale commence à ſe précipiter, c'eſt une conſéquence que cette précipitation continue, puiſque la cauſe qui l'a déterminée, agit continuellement, juſqu'à ce que l'effet qui doit en réſulter, ſoit complet. Ainſi, c'eſt une néceſſité qu'il n'y reſte à la fin aucune partie mercurielle diſſoute dans cette compoſition; il faut qu'elles ſubiſſent toutes

la loi des affinités à laquelle on ne peut les fouftraire.

Si la fuavité progreffive que la liqueur fondamentale acquiert en vieilliffant, eft capable d'établir ou d'augmenter la tranquillité de l'Obfervateur inftruit, en lui apprenant que la combinaifon de l'efprit de nitre avec l'efprit de vin, devient de jour en jour plus parfaite & plus exacte, & qu'il peut fe livrer avec plus de fécurité à l'ufage continué de ce remede : elle fera peu propre au moins à juftifier fa confiance fur l'effet principal qu'il en attend (la guérifon de la vérole) ; puifque cette feconde qualité eft précifément contraire à la premiere, & que la dulcification de l'efprit de nitre eft un obftacle à la diffolution permanente du mercure ; ou, ce qui revient au même, puifque le mercure peut refter d'autant moins diffous dans la liqueur, qu'elle devient plus vieille, plus com-

binée, & , en ce ſens, plus parfaite: d'où réſulte la néceſſité indiſpenſable d'employer ce remede tout récemment, & avant la parfaite combinaiſon de l'eſprit de nitre avec l'eſprit de vin, ſi l'on veut qu'il produiſe quelque effet; comme d'en reconnoître l'inutilité à meſure qu'il vieillit. Voilà la vraie ſolution de la difficulté qui démontre l'inſuffiſance & l'inutilité de ces ſortes de préparations quand elles ſont anciennes, ſans nous raſſurer ſur les inconvéniens qu'il y auroit à les employer nouvelles.



CHAPITRE VIII.

Du Mercure gommeux.

Affinité entre le mercure & le mucus de la bouche.

M. Plenck, ayant obſervé d'après des expériences répétées (1), l'eſpece d'affinité qui exiſte entre le mercure & le mucus de la bouche (2), jugea par analogie que la gomme arabique avoit la même propriété, & pouvoit être ſubſtituée au produit de cette excrétion peu ragoûtante (3). Pour

(1) Joſephi Jacobi Plenck, Chirurgiæ atque Artis obſtetriciæ Magiſtri, methodus nova & facilis argentum vivum ægris venereâ labe infectis exhibendi. Accedit hypotheſis nova de actione metalli hujus in vias ſalivales, Vindobonæ, 1766.

(2) Mercurius inter omnes humores animales, cum muco maximam habet affinitatem. Cap. IV. pag. 58.

(3) Mercurius gummi arabico ſubactus ſimillimus eſt illi qui per mucum animalem

ANALOGIES DES PRODUITS DE L'ESPRIT DE NITRE,

ÉPROUVÉ DANS DIFFÉRENS ÉTATS,

Relativement à la ſaturation du Sel de Tartre & à la régénération du Nitre.

EXPÉRIENCES.	ESPRIT DE NITRE	DOSES	Ont ſaturé de l'Alkali de tartre	DIFFÉRENCES.	Ont produit du Nitre régénéré.	DIFFÉRENCES
I.	*Pur.*	Une once ou 576 grains,	282 grains.	De la I. à la II. 148 grains.	318 grains.	De la I. à la II. 172 grains.
II.	*Dulcifié par une ſimple digeſtion de cinq ſemaines.*	Trois onces contenant, par les proportions, une once ou 576 grains d'Eſprit de Nitre pur,	134.	De la II. à la III. 102.	146.	De la II. à la III. 133.
III.	*Dulcifié & enſuite diſtillé.*	Trois onces contenant primitivement 576 grains d'Eſprit de Nitre pur,	32.	De la I. à la III. 250.	13.	De la I. à la III. 305.

CONSÉQUENCES DE CES ANALOGIES.

1°. Il réſulte également des deux effets de la deuxieme Expérience, que plus de la moitié de l'Acide Nitreux y avoit changé de nature, & s'étoit combiné par la dulcification faite par ſimple digeſtion.

2°. Il réſulte également des deux effets de la troiſieme Expérience, que plus des ſept huitiemes de ce même Acide dulcifié par la diſtillation, avoit ſubi cette métamorphoſe.

3°. Et ces deux Conſéquences prouvent évidemment que la dulcification de l'Eſprit de Nitre n'eſt point une pure mixtion, un ſimple mélange; mais qu'il en réſulte une nouvelle combinaiſon qui change abſolument la nature de l'Eſprit de Nitre.

s'en aſſurer encore mieux, il tritura avec l'une & l'autre de ces ſubſtances du mercure crud : le mercure s'éteignit complettement, & il réſulta un mucilage gris, qui, délayé dans l'eau, la coloroit uniformement, & dont une partie reſtoit ſuſpendue dans la liqueur, tandis que l'autre tomboit au fond, ſans pour cela quitter le mercure auquel elle reſtoit étroitement & conſtamment unie (1). En agitant la bou-

revinctus eſt, & ope hujus menſtrui facillimè cum cæteris noſtri corporis liquidis miſceri poteſt. Cap. IV. pag. 59.

(1) Mercurii vivi drachmam unam cum duabus gummi arabici pulverati drachmis trivi per $\frac{1}{4}$ horæ in mortario lapideo, per vices affundendo aquæ fontanæ exiguam portionem donec in mucilaginem gummi liqueſceret.

Non ſine ſummâ admiratione vidi ſenſim diſparere mercurium, totum denique exactè ſubigi in mucum griſeum lentum, qui affuſâ integrâ aquæ fontanæ librâ dilutus & conquaſſatus, totam aquam griſeo colore inficit, partimque in eâ ſuſpenſus manet, partim quietus poſt plura minuta vaſis lentè ad fundum deſ-

teille, tout ce qui s'étoit précipité, se joignoit de nouveau à la liqueur, & y demeuroit quelque temps suspendu : de là M. Plenck conclut que si la gomme arabique est le véhicule du mercure le plus doux, il est en même temps le plus sûr, puisque l'eau qui est le dissolvant naturel des gommes, ne peut désunir cette nouvelle combinaison quand elle a été bien faite.

Système de M. Plenck.

Le mercure gommeux donné à très-forte dose n'excite jamais, dit M. Plenck, la salivation ; parce que la gomme à laquelle le mercure est joint dans cette composition, rompt la tendance qu'il auroit à s'unir avec le *mucus*, prévient l'affinité qui le

---

cendit, griseum formans sedimentum in quo argentum vivum exactissimè gummoso lentore ita subactum est, ut licèt tantæ aquæ copiâ dilutum, vinculum suum non deserat nec jam in globulos, pro more suo, coire possit, Experient. VII. pag. 19.

détermine vers lui, & qui le remplace en quelque ſorte & le repréſente. C'eſt même en ce ſens que la gomme arabique doit être regardée comme un moyen de prévenir la ſalivation, quand on emploie quelqu'autre préparation mercurielle qui doit la faire craindre (1).

Le mercure, ajoute-t-il encore, parvient d'autant plus facilement à la bouche, qu'introduit par les vaiſſeaux abſorbans quand il eſt appliqué à la peau, ou par la voie de la digeſtion quand il eſt donné intérieurement, il eſt bientôt transmis à la circulation, & de là à l'organe de la mucoſité vers lequel il eſt d'abord

(1) Mercurius gummi arabico ſubactus, ſpecificum ſuum ſtimulum in ſalivaria organa exercere nequit.

Novi duos ægros quibus ex aliis præparatis mercurialibus oborta ſalivatio ſtatim minuebatur ac demùm ceſſabat, gummi arabico in emulſione exhibito. Cap. IV. pag. 63.

& promptement déterminé, ſans rencontrer le moindre obſtacle qui l'en détourne (1).

C'eſt là qu'il eſt retenu par la viſcoſité & la lenteur du *mucus* auquel il reſte, pour ainſi dire, enchaîné par les loix de l'affinité qui les unit; & de ce ſéjour il réſulte un ſecond effet dépendant de ſon activité & de ſon poids, néceſſairement exercée ſur les ſolides qui ſéparent & contiennent le *mucus*, comme plus directement ſoumis à ſon action (2)

Pour expliquer la tendance du mercure à ſtimuler les organes de la gorge

---

(1) Mercurius vel per os vel per vaſa reſorbentia externæ corporis ſuperficiei in maſſam ſanguineam ductus, omnium ſyſtematum mucosorum viam invenit in faucibus, ib. p. 59.

(2) Huc (in fauces) mercurius appulſus lege affinitatis & adhæſionis muco jungitur & in hiſce glandulis retinetur, præterlapſurus eaſdem niſi humoris mucidi amicitiâ retineretur; pag. 59.

& de la bouche, outre l'expérience qui prouve cette propriété, M. Plenck s'appuie de l'action constante que les cantharides exercent sur la vessie, l'émétique sur l'estomac, les purgatifs sur les intestins ; & il n'est pas plus étonné de l'un que de l'autre de ces effets, dont la véritable cause est encore peu connue (1).

Tel est le systême de M. Plenck, que l'expérience la plus heureuse, dit-il, a confirmé ; car il assure avoir guéri par ce seul moyen les symptômes vénériens les plus graves, les plus compliqués, & les plus effrayans, dont la réunion caractérisoit la vérole la plus confirmée, dans les sujets souvent

---

(1) Omne systema secretarium specificam habet irritabilitatem, quâ fit ut non promiscuè ab omni, sed à certo solùm & specifico stimulo, moveatur ; ita cantharides maximè movent systema urinarium & spermaticum, emetica ventriculum, purgantia intestinorum systema nerveum movent, pag. 60.

les plus épuisés : il ne balança pas à décider conséquemment que le mercure gommeux est le meilleur & le plus sûr de tous les remedes antivénériens connus (1).

L'exposition de ces succès, jointe à la douceur du remede qu'on ne peut révoquer en doute, étoit bien faite pour multiplier les partisans d'une méthode aussi séduisante : & si, malgré les magnifiques promesses de l'Auteur, elle n'est point encore parvenue à anéantir toutes les autres; c'est que loin d'avoir été toujours confirmées, elles ont été au contraire quelquefois contredites par les obser-

---

(1) Ex his ergo patet mercurium gummosum, quia incommoda & pericula salivationis vel nunquam vel rarissimè timenda habet, quia magnâ & requisitâ dosi ingeri tutò potest, quia faciliùs cum nostris humoribus fluit, quia citiùs in miasma venereum agit, quia omnibus subjectis exhiberi potest, ideò aliis mercurii exhibendi methodis esse præstantiorem. Cap. III. pag. 57.

vations les moins équivoques & les plus désintéressées.

La préparation même du mercure gommeux répétée avec soin, si elle n'a pas augmenté les défiances, n'a pu du moins calmer totalement les inquiétudes qu'on avoit déja sur son peu de solidité.

Afin de pouvoir mieux juger encore ce fait intéressant, j'ai pris le parti de préparer moi-même ce remede, & j'ai apporté la plus scrupuleuse attention à ce que le mercure fût exactement divisé par le mucilage : mais loin de pouvoir y parvenir en quinze minutes de temps, comme le dit M. Plenck, j'y employai six heures, & je doutai encore d'avoir exactement rempli mon objet. Je fus même autorisé à croire ce mélange imparfait, par la précipitation qui se fit presque sur le champ d'une partie du mucilage, où je pus distinguer, même sans le secours de la loupe, de petits globu-

Préparation du mercure gommeux.

les mercuriels qui en étoient exactement ſéparés.

Après avoir agité fortement la bouteille, je parvins, il eſt vrai, à produire un mélange en apparence uniforme: mais il ne fut pas de longue durée, & les globules mercuriels, déjà obſervés, reparurent de nouveau au fond de la bouteille avec une partie de la gomme qui s'étoit précipitée; quelques-uns même étoient reſtés attachés au cou, ayant été déterminés ſans doute vers cette partie par la maniere dont l'agitation s'étoit faite. Mais ſi quelques globules mercuriels avoient abandonné la gomme, la majeure partie de ce minéral y reſtoit aſſez conſtamment unie; & ce double effet paroiſſoit également prouvé par la petite quantité du mercure précipité, & par la couleur ardoiſée que conſervoit le mucilage diſſous. Celui qui ſe précipitoit de nouveau au bout de quelques heures, avoit la

même couleur : & il faut bien le distinguer du premier, dans lequel on voyoit les globules mercuriels ; car dans celui-ci le mercure paroissoit divisé autant qu'il le peut être, & il restoit constamment uni à la partie gommeuse qui l'avoit pénétré.

Précipitation du mercure dans cette composition.

Le mercure gommeux est donc effectivement de toutes les préparations mercurielles, celle qui présente l'idée la plus douce & la moins révoltante ; puisque ce n'est point un acide qui sert de dissolvant au mercure, & d'où il puisse résulter une combinaison caustique ; que c'est au contraire une matiere mucilagineuse qui le pénetre, qui le divise en atômes presque imperceptibles, & qui s'incorpore d'autant plus exactement avec lui, que ces deux corps ont une facilité extrême à s'unir. Mais on ne peut pas en inférer avec M. Plenck qu'il soit le remede le plus sûr : car le mucilage de gomme arabique auquel on mêle

le mercure ſuivant cette recette (1) par une trituration long-temps continuée, & juſqu'à ce qu'il en réſulte une parfaite extinction, n'eſt pas plutôt délayé dans l'eau & le ſirop, qu'une partie du mercure ſe précipite même aſſez promptement, comme on vient de le dire, & entraîne avec lui quelques parties du mucilage; l'adhérence qu'il a contractée avec la gomme, quoiqu'exacte, n'étant pas ſuffiſante pour le ſoutenir & le tenir long-temps ſuſpendu dans un volume auſſi conſidérable de liqueur. D'ailleurs, la gomme ayant plus d'affinité avec l'eau qu'avec le mercure; par cette nouvelle combinaiſon les mo-

Cauſes de cette précipitation.

(1) ℞. Mercurii vivi depur. ʒj. gummi arabici ʒij. terantur invicem in mortario lapideo, addito modo cocleari aq. fumariæ, donec mercurius penitùs diſpareat in mucum, exactè ſubactis admiſce ſenſim conterendo Syrup. Kermeſini ℥ ſemis aq. fumariæ ℥viij. doſis manè & veſperè Coclear. ij. pag. 67.

lécules

lécules mercurielles deviennent aiſément libres ; & comme elles ont une tendance naturelle à ſe réunir entre elles, elles doivent s'amaſſer aiſément en petites maſſes, qui ne peuvent plus alors obéir qu'aux loix générales de la peſanteur & ſe précipiter au fond de la liqueur. Cet inconvénient, néceſſairement attaché à cette préparation, peut donc la rendre ſouvent inſuffiſante, & quelquefois même entierement inutile.

M. Coſtel, Maître Apothicaire de Paris, auquel nous devons la bonne & exacte Analyſe des eaux de Pougues, s'eſt quelque temps occupé du ſoin de perfectionner cette méthode ; & il n'a rien imaginé de plus propre à contenir le mercure diviſé par la gomme, & à conſolider l'intimité du contact des deux corps, qu'en les faiſant parvenir enſemble avec beaucoup d'art à un état de deſſiccation parfaite & pulvérulente; ce qui ſem-

Nouvelle maniere de préparer ce remede.

ble d'abord contredire l'opinion & l'expérience de M. Plenck (1) : mais c'eſt une erreur de la part de ce dernier, de croire que le mucilage ſe détruit par la deſſiccation de la gomme ; à quelque point que ſoit portée cette deſſiccation, il ne faut, pour reproduire le mucilage, que procéder à une nouvelle & exacte trituration avec de l'eau.

On comprend aiſément que dans cette nouvelle préparation, la juxtapoſition du mercure & de la gomme devenant plus intime & plus complet-

(1) Sedimentum illud gummo-mercuriale diutiſſimè, per plures hebdomades perſtat, vix mutatur niſi quòd longâ temporis morâ gummoſius fiat, & minùs æquabiliter liquido ſuper natanti miſceatur ; non tamen liberum dimittit mercurium niſi liquido per filtrationem ſeparato, calore furni exſiccetur : tum verò ſimul & mucilaginis vis perit & mercurius libertati ſuæ redditus, formæ globulorum metallicorum denuò vivus conſpiciendus, pag. 11. Experient. VII.

te, leur désunion est conséquemment plus difficile; mais si, dans ce cas, la gomme fait perdre au mercure sa forme & sa fluidité, on ne peut pas dire pour cela qu'elle en change la nature; & si elle le divise, elle ne peut le fixer. Ainsi de cette préparation nouvelle, quelque bien exécutée qu'elle puisse être (1), il ne peut jamais résulter qu'un éthiops, que je ne crois pourtant pas comparable à celui qui se prépare par le moyen du soufre: la combinaison de ce dernier est beaucoup plus exacte, puisqu'il ne peut être décomposé que par un intermede (2). Le mercure gommeux

(1) Il faut avoir une grande attention, surtout sur la fin de cette opération, que les parties du mercure & de la gomme ne se séparent point, & qu'il en résulte une poudre uniforme.

(2) Si la combinaison de l'éthiops minéral est plus exacte que celle du mercure gommeux, ce n'est pas à dire pour cela qu'il lui soit préférable dans la pratique: car il se peut

auroit donc plus d'analogie avec le ſucre vermifuge du Codex (1) : mais s'il mérite de lui être préféré, parce que la gomme contient des parties plus rameuſes, plus tenaces; cependant, comme dans cette compoſition le mercure conſerve toujours ſa même texture, à quelque point de diviſion qu'il ſoit parvenu, la moindre chaleur de l'eſtomac, on ne ſauroit trop le répéter, ſuffit quelfois pour réunir ſes globules. Cet effet ſera d'autant plus certain, que la gomme trouvant dans ce viſcere des parties aqueuſes, elle abandonnera bientôt le mercure pour s'unir de pré-

---

faire que le ſoufre, par ſon phlogiſtique, défende le mercure & le garantiſſe de toute altération dans les viſceres, & qu'il ne puiſſe en être ſéparé pour pénétrer dans la circulation, comme il arrive au cinnabre, qui, après avoir parcouru tous les inteſtins, eſt encore intact, & élude tous les diſſolvans.

(1) Page 77.

férence avec elles par les loix connues des rapports. Ce n'eſt pourtant pas qu'une partie de ce remede ne puiſſe à la rigueur éluder cette décompoſition : de la digeſtion particuliere qui ſe fait de la gomme dans l'eſtomac, il peut réſulter une combinaiſon nouvelle, plus capable de retenir le mercure, & de l'entraîner vers les vaiſſeaux chyliferes, pour de là la porter dans le ſang ; ce qui paroît prouvé par la ſalivation qui réſulte quelquefois de ſon adminiſtration (1), & par la guériſon

(1) Quoique M. Plenck aſſure que ce remede ne produit jamais la ſalivation, à quelque doſe qu'il ſoit porté ; cependant des Médecins de réputation & auxquels on doit quelque confiance, aſſurent qu'il a produit pluſieurs fois cet effet entre leurs mains ; rien d'ailleurs ne paroît s'y oppoſer ; & le nouveau ſyſtême de M. Plenck, quelqu'ingénieux qu'il paroiſſe, ne peut contrebalancer des expériences qui prouvent l'exiſtence d'un accident commun à toutes les préparations mercurielles, & que la gomme doit d'autant moins éloigner, que ce mélange en eſt plus inexact.

des ſymptômes vénériens qu'elle opere. Mais ce double effet dépend de trop de circonſtances & de combinaiſons, pour oſer les propoſer comme une vérité conſtante; c'eſt tout au plus une exception à la loi générale.

Le mercure gommeux, tel qu'il eſt décrit dans M. Plenck, & tel à peu près que M. Gardane l'a communiqué dans ſon Inſtruction, ne peut donc être mis au nombre des méthodes sûres, dont l'effet puiſſe être conſtamment avantageux dans la cure des maladies vénériennes. Mais ce même remede, préparé à la maniere de M. Coſtel, pourroit être employé utilement, & même quelquefois de préférence, dans des circonſtances où les autres méthodes ſeroient peut-être trop ſtimulantes & trop actives. La forme pilulaire lui feroit même

Avantage de cette nouvelle préparation.

& les parties plus imparfaitement combinées avec le mercure.

d'autant plus avantageuſe, que le diſſolvant aqueux de l'eſtomac ne pouvant alors l'attaquer que par ſes ſurfaces, il n'auroit pas toujours le temps d'agir avec aſſez d'efficacité pour opérer une déſunion totale du mercure dans ce viſcere ; de ſorte que la gomme ſeroit inſenſiblement entraînée dans les inteſtins ſans être déſunie d'avec le mercure, à meſure qu'elle ſubiroit cette eſpece de trituration. D'ailleurs cette nouvelle forme conſerve la gomme dans toute ſon intégrité, tandis que l'humidité qui eſt ſurabondante dans l'autre, l'altere, &, par le développement de ſon mucilage, le fait aiſément fermenter & moiſir (1).

Le mercure gommeux ne peut donc être regardé comme un remede officinal ſur lequel on puiſſe abſolument compter, que quand il ſera ſous une

(1) Voyez la note de la page 258.

forme concrete, & quand, par une évaporation longue & habilement ménagée, il aura repris une consistance solide, approchante de celle qu'avoit primitivement la gomme, qui dans cette composition est l'excipient du mercure; sans quoi, si l'on veut s'en tenir servilement à la formule donnée par M. Plenck, il faut se résoudre à préparer ce remede chaque jour, & à mesure qu'on veut l'employer, afin de conserver le plus qu'il est possible ce mercure uni à la gomme. Il faut de plus, avoir dans ce cas l'attention de rejeter le premier précipité globuleux comme absolument inutile, & de n'administrer ce remede qu'après que cette premiere précipitation sera consommée.

On comprend bien que l'estimation de la quantité du mercure employée est subordonnée à ce *deficit*, qu'on peut toujours regarder comme le tiers de la composition. Je ne

prétends pas indiquer ici tous les cas où ce remede mérite la préférence : mais il n'eſt point de Praticien inſtruit qui ne puiſſe l'admettre dans la plupart des maladies vénériennes, & ſur-tout dans celles de l'eſpece la plus bénigne ; & le regarder comme un moyen de plus pour combattre le virus, quand il accompagne ou qu'il occaſionne l'hémophthiſie, la phthiſie, ou d'autres maladies à peu près de même genre, qui ne permettent que des remedes doux. Utilité du mercure gommeux.



CHAPITRE IX.

Des Lavemens anti-vénériens.

Si la multiplicité des méthodes d'adminiſtrer le mercure dans les maladies vénériennes, eſt une raiſon de plus pour les ſoumettre à l'examen; ce n'en eſt pas toujours une pour les dédaigner & les exclure. C'eſt ſouvent, il eſt vrai, le même remede donné ſous des formes différentes, ou appliqué à différens organes : mais cette eſpece de variation dans l'enveloppe, loin d'être déſavantageuſe, eſt au contraire la preuve la plus complette des reſſources de l'Art; & elle met ſouvent au jour des moyens juſqu'alors inconnus, ou auxquels on n'avoit pas donné aſſez d'attention. Il ne faut donc pas rejeter impérieuement les remedes nouveaux, à moins qu'ils ne ſoient eſſentiellement oppo-

ſés aux vues curatives, ou deſtructifs de l'économie animale, ou qu'ils ne ſoient d'une exiſtence chimiquement impoſſible. Il faut au contraire les accueillir & les recevoir favorablement, quoiqu'avec précaution, comme un moyen naturel d'étendre & de perfectionner la partie la plus utile de l'Art de guérir.

Appréciation générale des méthodes propoſées.

La sûreté & la ſuffiſance du mercure ſoluble pour la guériſon de la vérole, jointes à la connoiſſance de la ſtructure des vaiſſeaux abſorbans & des loix mécaniques qui dirigent leurs opérations, ont fourni ſans doute la premiere idée des lavemens antivénériens; & cette premiere découverte a préparé celle des bains de même genre. Ces deux ingénieuſes méthodes nous en procureront peut-être d'autres plus importantes encore ou plus perfectionnées: en attendant, on ne peut que ſavoir un gré infini à M. Royer d'avoir développé avec au-

La ſolubilité du mercure eſt le caractere eſſentiel & diſtinctif des lavemens antivénériens.

tant de ſagacité qu'il l'a fait le mécaniſme de l'organe qu'il a choiſi pour l'introduction de ſon remede ; la deſcription anatomique qu'il nous a donnée de la véritable ſituation des viſceres dans cette opération, eſt auſſi curieuſe que bien détaillée (1). Cependant comme il ne ſuffit pas de bien connoître la partie à laquelle on doit appliquer ce remede, & celles qui, deſtinées à le tranſmettre à la circulation, en reçoivent la premiere & la plus forte impreſſion, quoique cette connoiſſance préalable ſoit cependant indiſpenſable ; mais qu'il faut auſſi ſavoir ſi le remede appliqué eſt capable de guérir, & s'il peut le faire ſans inconvénient : je vais ſoumettre à ces principes les lavemens anti-

(1) Diſſertation ſur une nouvelle méthode de guérir les maladies vénériennes par les lavemens, par M. Royer ancien Chirurgien-Aide-Major des Camps & Armées, imprimée en 1764, chez Boudet.

vénériens dont M. Royer eſt l'Inventeur, & que d'autres paroiſſent avoir ſervilement & quelque fois mal adroiment copiés.

S'il eſt prouvé que le mercure ſoluble ſe mêle exactement avec nos liqueurs; qu'il ſe ſubdiviſe en parties preſqu'inviſibles, & qu'un atôme de ſel mercuriel diſſous n'eſt preſque pas différent par rapport à la gravité d'une goutte d'eau du même calibre: il doit s'en ſuivre qu'il differe encore moins de la gravité ou denſité d'une goutte de ſang, & que la vélocité imprimée à ce fluide par le cœur, eſt également imprimée aux particules du ſel mercuriel qui circule avec lui. Dans ce cas, en ſuppoſant que le mercure ſoit le vrai & peut-être le ſeul remede des maladies vénériennes, la ſupériorité du mercure ſoluble pour la guériſon de ces maladies, n'eſt plus un problême; elle eſt démontrée.

Si un ſel mercuriel parfaitement ſoluble ne change point de nature, quelque diviſibilité qu'il éprouve dans la ſolution; ſi en ce ſens on peut dire qu'il eſt en quelque ſorte immuable & indeſtructible; ſi ſes effets ſont conſtamment prouvés dépendre de la configuration de ſes parties, quelque ſubdiviſées qu'on les ſuppoſe: la ſolubilité parfaite de ce ſel ſera la preuve la moins équivoque de la bonté & de la ſûreté d'une compoſition dont il ſera la baſe.

Pour juger des lavemens anti-vénériens d'après ces principes, il ſuffit donc de vérifier, ſi la ſolution du mercure dans cette liqueur eſt auſſi exacte que l'Auteur de ces remedes l'annonce; ſi les correctifs qu'il aſſocie n'en changent point l'eſſence; & ſi elle ne ſe décompoſe point par ſon mélange avec les parties aqueuſes & mucilagineuſes néceſſaires pour l'envelopper & lui ſervir de véhicule.

Preuves de cette vérité.

Afin de m'en aſſurer, je me ſuis pourvu de deux bouteilles de liqueur préparée pour les lavemens, étiquetées & cachetées du cachet de l'Auteur.

La liqueur rougeâtre & claire s'obſcurciſſoit un peu étant agitée; j'ouvris une de ces bouteilles; le bouchon n'en étoit aucunement altéré : elle avoit une odeur nauſéabonde, & le camphre paroiſſoit y dominer. Je la filtrai, pour la ſéparer de quelques feces : ce dépôt reſté ſur le filtre & ſéché, peſoit ſix grains; il étoit d'un brun noirâtre; ce n'étoit qu'une partie extractive qui ne contenoit abſolument point de mercure.

Je verſai ſur quatre onces de cette liqueur quelques gouttes d'alkali fixe diſſous : il ne s'en éleva aucune odeur d'alkali volatil; ce qui démontre que le ſel ammoniac n'eſt point entré dans la compoſition de cette eau; elle ne parut même que foiblement

Le ſel ammoniac n'entre pas dans la compoſition des lavemens anti-vénériens

altérée d'abord par cette addition; on vit ſeulement enſuite quelques flocons qui la troubloient, & qui peu à peu ſe précipiterent au fond du vaſe ſous la forme d'une poudre brunâtre. Je verſai enſuite ſur quatre onces de la même liqueur quelques gouttes d'alkali volatil, & il en réſulta un précipité preſqu'auſſi brun. Cette couleur des précipités, qui n'eſt point naturelle, paroît dépendre de la partie aromatique colorante qui les a altérés & ſalis.

Les parties aromatiques & mucilagineuſes qu'on ajoute aux lavemens n'en précipitent pas le mercure.

Je frottai une piece d'or & une de cuivre avec l'un & l'autre de ces précipités : elles blanchirent toutes deux preſque également; ce qui en démontre la nature, & prouve que le mercure employé dans les lavemens y eſt parfaitement ſoluble, puiſqu'il faut un intermede pour le déſunir. On doit conclure auſſi de là que, ſi on y joint des parties mucilagineuſes & anodines, c'eſt ſans doute pour en

aſſurer

aſſurer davantage l'effet, en diminuant d'une part la premiere impreſſion qu'ils pourroient faire ſur le canal inteſtinal, & en retardant de l'autre l'évacuation du remede, juſqu'à ce que le mercure, pompé par les vaiſſeaux lymphatiques & autres vaiſſeaux abſorbans, dont ſont amplement pourvus les gros inteſtins, ait pénétré dans le ſang.

Ce ſeroit multiplier inutilement les analyſes, que de vouloir y aſſujettir le ſel mercuriel qui eſt la baſe de ces lavemens : comme il eſt enveloppé d'aromatiques huileux, on ne parviendroit peut-être que difficilement & ſur une grande quantité, à obtenir dans toute ſa pureté l'acide employé pour la diſſolution du mercure ; & quand on y ſeroit parvenu, cette découverte n'ajouteroit rien d'utile à nos connoiſſances médicales à ce ſujet, elle ſeroit de pure curioſité. Qu'importe en effet quel acide ait

pénétré le mercure, ſi le ſel qui en réſulte eſt parfaitement ſoluble & ſuſceptible d'une édulcoration ſuffiſante ſans ſe décompoſer ? Ce caractère ſeul doit décider la queſtion & faire recevoir favorablement les lavemens antivénériens, puiſqu'il en aſſure le ſuccès.

Le ſel mercuriel qui y eſt diſſous, eſt donc parfaitement ſoluble.

D'ailleurs c'eſt un moyen de plus & qui nous manquoit, de faire parvenir le mercure diſſous à la circulation, ſans fatiguer les organes de la digeſtion : & cette reſſource, peut-être unique dans bien des circonſtances, n'eſt point à mépriſer & encore moins à négliger. Au lieu donc de jeter du ridicule ſur cette méthode, ne vaudroit-il pas mieux chercher par de nouvelles expériences à la perfectionner & à la compléter, en la dirigeant vers des objets d'une utilité encore plus générale ? Pourquoi en effet ne vouloir conſidérer les lavemens que comme de ſimples lotions deſti-

C'eſt un moyen de plus pour guérir la maladie vénérienne.

nées à favoriſer ou à produire les évacuations qui ſe font par le canal inteſtinal ? Ne ſeroit-il pas ſouvent avantageux de préférer cette voie pour tranſmettre à la circulation des remedes altérans de tout genre, ſur-tout ceux qui, ayant trop d'activité & d'énergie, ne font ſouvent que fatiguer l'eſtomac & troubler les digeſtions. Le quinquina, l'opium, & pluſieurs autres, adminiſtrés avec avantage ſous cette forme, juſtifient cette opinion & garantiſſent d'avance le ſuccès des nouvelles expériences propoſées.

On pourroit l'étendre à d'autres maladies encore avec ſuccès.



CHAPITRE X.

Des Bains anti-vénériens.

M. Baumé, célebre Apothicaire de Paris, de l'Académie Royale des Sciences, qui avoit paru préparer & pressentir le goût du Public sur cette nouvelle & ingénieuse méthode, en l'annonçant dans l'Avant-Coureur, vient de lui donner encore plus d'éclat, en lui accordant une place honorable dans son Traité de Chimie expérimentale raisonné. Loin de faire, comme tant d'autres, un mystere de la préparation mercurielle qui lui a paru préférable, & remplir d'une maniere exacte & certaine ses vues à ce sujet, il l'annonce au contraire avec la franchise & l'assurance qui conviennent à son désintéressement & à son savoir. C'est le sublimé-corrosif dissous d'abord à la dose d'un demi-

Le sublimé-corrosif dis-

grain dans chaque pinte d'eau, & porté ensuite successivement & suivant le besoin à une dose plus forte, qui forme toute la composition des bains anti-vénériens. Ces bains, comme l'a très-judicieusement remarqué leur Auteur, ont quelque chose de commun avec les frictions mercurielles, en ce que le mercure est introduit dans l'une & l'autre de ces méthodes par les pores de la peau; mais la différence qui s'y trouve paroît du premier coup d'œil être toute à l'avantage des bains: car l'introduction du mercure par cette voie, loin d'être agitée & tumultueuse, est au contraire douce & paisible; & le sublimé dissous dans une grande quantité d'eau qui en est le plus assuré correctif, s'insinue avec elle par les vaisseaux lymphatiques dans les veines, & de là parvient, suffisamment adouci, au torrent de la circulation, pour suivre avec cet avantage la décroif-

sous dans l'eau est la base des bains anti vénériens.

Comparaison des bains aux frictions.

ſance preſqu'infinie de nos vaiſſeaux. Il faut au contraire des frottemens répétés, pour faire pénétrer le mercure éteint; & les pores cutanés, obſtrués ſouvent par la matiere graiſſeuſe qui en eſt l'excipient, ne rempliſſent pas toujours l'intention de celui qui l'adminiſtre.

On ne peut également diſconvenir que ces méthodes n'ayent toutes deux l'inconvénient de ne pouvoir déſigner au juſte la quantité de mercure introduit; ce qui réduit naturellement à la crainte de manquer la cure, ſi l'introduction eſt inſuffiſante, ou de la rendre périlleuſe, ſi elle devenoit exceſſive. Ce dernier inconvénient paroîtroit même d'abord être plus grave par rapport au ſublimé, ſi l'on ne ſavoit que l'eau qui l'a diſſous, y eſt tellement proportionnée, qu'elle aſſure & garantit ſon action, & que ſon *innocuïté*, en ce ſens, augmente encore en raiſon de ſa circulation

Inconvénient de ces deux méthodes.

continuée dans nos vaiſſeaux de tout genre, & de la facilité qu'il acquiert par là, de pouvoir s'échapper plus aiſément par tous les émonctoires connus. Loin de pouvoir en dire autant du mercure introduit par les frictions, la diſpoſition qu'il a à réunir ſes globules & à former des aggrégations, détermine au contraire & augmente ſon action mécanique & ſa gravité, relativement à ſa maſſe; ce qui accélere trop vivement la circulation générale, quand il en ſuit le torrent, ou tend à former des ſtagnations plus dangereuſes encore, s'il s'en écarte: de ſorte que, ſi la quantité introduite, qui ne peut jamais être ſoumiſe à une appréciation exacte, devenoit accidentellement trop conſidérable; il en pourroit réſulter des maux d'autant plus fâcheux, que le mercure, dans ce cas & ſous cette forme, eſt ſouvent incoërcible.

Quelque ſupériorité que le mer-

cure diffous & introduit aux moyens des bains, ait naturellement fur l'onguent de mercure adapté aux mêmes organes, on ne peut cependant fe diffimuler que cette eau mercurielle ne puiffe être quelquefois relativement trop active, & qu'il n'en puiffe réfulter auffi des demangeaifons, & quelques boutons éréfipélateux; mais ce défaut, qui ne peut avoir lieu que dans les tempéramens ardens, bilieux, & facilement irritables, doit être d'autant plus rare, que l'action de l'eau appliquée à toute la circonférence de la peau en eft le véritable préfervatif: au furplus, quelques bains émolliens fimples, fuffiroient pour les détruire.

Inconvéniens particuliers des bains anti-vénériens.

Moyens pour les prévenir.

C'eft pourquoi on peut regarder cette méthode comme un fupplément précieux à toutes celles qui font déjà connues, & elle peut avoir lieu, furtout dans les cas où la mélancolie hypocondriaque, fe joignant au vice vénérien, exerce une action fpafmo-

Les bains anti-vénériens font préférables aux autres méthodes dans la mélancolie hypocondriaque.

dique & irréguliere ſur les nerfs, qui ſouvent dénature les ſenſations ou en intervertit l'ordre, & dérange d'une maniere ſurprenante toutes les fonctions ſoumiſes à leur empire. On ſait dans ce cas l'inſuffiſance & le danger de preſque toutes les méthodes, qui, par la fatigue & les anxiétés qu'elles occaſionnent, par les contrariétés qu'elles font éprouver, & le découragement qui en eſt la ſuite inſéparable, ne font ſouvent qu'irriter le mal & augmenter encore la mélancolie; au lieu que le mercure, introduit d'une maniere preſqu'inſenſible par un organe auſſi étendu, s'inſinue ſans trouble, quoiqu'avec célérité, dans la circulation, & avec d'autant plus d'avantage, que les parties aqueuſes qui lui ſervent de véhicule, ne peuvent que calmer la maladie primitive & concourir inſenſiblement au rétabliſſement général. La réunion de ces deux moyens (l'eau & le mercure),

étant aussi intime, peut donc alors produire un effet d'autant plus inestimable, qu'on n'auroit jamais pu l'espérer d'un seul (1).

Tel sera en effet le succès de cette nouvelle méthode, entre les mains d'un Médecin habile & réservé, estimateur exact des moyens qu'il emploie, & accoutumé à en calculer l'action relativement au tempérament des malades & aux maladies qu'il veut

(1) Ce n'est pas que je croye qu'il faille restreindre l'usage des bains anti-vénériens au seul cas de l'hypocondrie. Mais comme dans cette maladie on éprouve évidemment la rigidité des couloirs, l'épaississement des liqueurs, la gêne de la circulation, & le complément du spasme : si ce remede pouvoit guérir la maladie vénérienne sans augmenter cet état malheureux, si même il parvenoit à l'améliorer & insensiblement à la guérir ; on pourroit en tirer une induction favorable dans tous les cas où ces défauts ne sont encore que commençans, & son action alors n'en seroit que plus étendue & plus complette.

guérir : mais cette même méthode pourroit bien ne produire que des effets ſiniſtres ou incertains, ſi elle étoit confiée à des mains ſubalternes, moins exercées à l'adminiſtration du remede chimique.

Ne doit-on pas remarquer auſſi à l'occaſion de ce remede & de la maniere de l'adminiſtrer, que, ſi le ſublimé tant redouté de ceux qui ne le jugent que par ſon nom, & qui ne ſavent en apprécier ni en régler l'action, peut être regardé comme un poiſon mécanique, qui détruit l'eſtomac, quand il le reçoit immédiatement, ſans précaution, mal préparé, ou en trop grande quantité; il perd cette dangereuſe propriété, quand, appliqué à d'autres organes, il parvient à la circulation générale par une autre voie? Ainſi la ſurface de tout notre corps & les gros inteſtins en reçoivent ſans riſque la premiere impreſſion; & l'action ſecondaire qui en réſulte, peut s'appliquer enſuite

Différentes manieres d'agir du ſublimé, relativement aux organes auxquels il eſt immédiatement appliqué.

avec plus de sûreté à tous les viſceres. C'eſt ainſi que le tartre émétique qui exerce une action vive, tumultueuſe & convulſive, quand il eſt dans l'eſtomac, eſt à peine ſenſible, quand il eſt donné en lavement, & devient la matiere d'un collyre bienfaiſant dans quelques maladies des yeux.

Application des mêmes principes à l'émétique.

Il en eſt à peu près de même, quoiqu'en ſens contraire, de l'eſprit de vitriol, qui, injecté dans les veines, quoique ſuffiſamment délayé, occaſionne une mort aſſez prompte, tandis qu'avec ces précautions il peut être reçu impunément dans l'eſtomac & dans les inteſtins, comme on le remarque dans la pratique journaliere.

A l'eſprit de vitriol.

Que conclure de-là? C'eſt que la qualité délétaire de certains mixtes n'eſt point abſolue, mais relative; que ce qui eſt un poiſon pour un organe, eſt ſouvent un remede ſalutaire pour un autre, ou devient tel quand il eſt introduit par l'organe le plus éloigné & le moins ſenſible.

Conſéquences de ces principes.

COMPARAISON SYNTHETIQUE ET ANALYTIQUE

Des deux Eaux Végéto - Mercurielles.

SYNTHESE.

Une demi-livre de Mercure crud diſſous dans l'eſprit de Nitre.	précipité par l'alkali de tartre	rediſſous dans le vinaigre	précipité de nouveau par l'alkali	mis en ébullition dans un matras avec vingt-quatre onces d'eau & deux onces de crême de tartre, produit vingt onces d'eau végéto-mercurielle ordinaire.
Une demi-livre de Mercure crud diſſous dans l'eſprit de Nitre.	précipité par l'alkali de tartre	mis en ébullition avec huit livres d'eau, & quatre onces de crême de tartre.	produit cinq livres d'eau végéto-mercurielle-économique.	

ANALYSE.

La premiere de ces eaux peſant vingt onces,	Evaporée ſuivant l'art	produit une premiere cryſtalliſation blanche, du poids d'un gros huit grains.	enſuite une ſeconde d'un gris ardoiſé du poids d'un gros & demi.	enfin une troiſieme peſant cinq gros & demi & un ſcrupule.
	Le premier de ces ſels mis dans une retorte expoſée à un feu convenable.	a fourni d'abord tous les produits de la crême de tartre.	enſuite quelques gouttelettes de mercure attachées au cou de la cornue.	on peut les évaluer tout au plus à ſix grains.
	Le ſecond de ces ſels traité de la même maniere.	a donné les mêmes produits, & en outre quelques petits globules mercuriels qui ont paſſé dans l'eau du récipient, & qui réunis, peſoient deux grains.	enſuite quelques globules de mercure attachés au cou de la cornue & retenus par l'huile.	ils peſoient douze grains.
	Le troiſieme de ces ſels traité de la même maniere.	a fourni les mêmes produits de la crême de tartre.	mais on n'a pu y découvrir le plus léger atome mercuriel.	
La ſeconde de ces eaux peſant cinq livres.	évaporée ſuivant l'art	produit une premiere cryſtalliſation d'un gris ardoiſé, du poids d'un gros ſeize grains.	puis une ſeconde aſſez blanche, peſant une once cinq gros & un ſcrupule.	
	Ces deux ſels réunis mis dans une cornue & expoſés au feu de ſublimation.	ont fourni d'abord tous les produits de la crême de tartre.	enſuite quelques globules de mercure arrêtés par l'huile au cou de la cornue.	ils peſoient ſeize grains.

COMPARAISON de ces deux eaux entre elles.

Il ſuit de cette analyſe que chaque once d'eau végéto-mercurielle ordinaire contient un grain de mercure; que chaque once d'eau végéto-mercurielle-économique n'en contient qu'un cinquieme de grain.

Le mercure diſſous dans l'eau végéto-mercurielle économique eſt donc à celui diſſous dans l'eau végéto-mercurielle ordinaire comme 1 eſt à 5.

Il faudroit donc quintupler la doſe de l'eau économique, pour obtenir un effet pareil à celui qu'on a lieu d'attendre d'une ſimple doſe de l'ordinaire, tandis que cette eau économique eſt plus agaçante, & qu'on ne peut même la donner à doſe égale.

La préparation de l'eau végéto-mercurielle économique eſt donc inutile, & l'uſage n'en pourroit même être que dangereux.

CHAPITRE XI.

De l'Eau végéto - mercurielle.

La combinaiſon du mercure avec l'acide végétal n'eſt pas une préparation nouvelle ; elle eſt la baſe des dragées du ſieur *Keyſer ;* & le Chimiſte *Penot* l'avoit imaginé long-temps auparavant (1). Mais quoique M. Preſſavin en uniſſant le mercure avec la crême de tartre, n'ait fait que perfectionner & peut-être même adoucir cette combinaiſon, en renouvelant les expériences de pluſieurs Médecins à ce ſujet, on ne lui en doit pas moins de reconnoiſſance, ſi la préparation eſt auſſi parfaite qu'il l'annonce, ſi le mercure y eſt en quan-

(1) Voyez la recette de Penot à la page 164 du V. Chapitre de cet Ouvrage qui contient l'Examen des pilules de Keyſer.

tité suffisante, & sur-tout s'il a le degré de solubilité requis pour en assurer le succès (1).

On ne doit pas être surpris que la crême de tartre, qui n'est presque pas soluble dans l'eau, puisqu'au rapport de M. *Spielman*, une once n'en peut dissoudre que trois grains, soit ici l'intermede qui rende le mercure soluble : pour peu qu'on connoisse les différentes préparations de tartre soluble, on admettra aisément celle-ci qui paroît n'en différer que par sa base.

Pour m'assurer encore plus de cette conformité pressentie & annoncée, j'ai pris le parti de composer moi-même l'eau végéto-mercurielle avec

(1) Traité des maladies vénériennes, dans lequel on indique un nouveau remede pour les guérir ; par M. Pressavin, Membre du Collége Royal de Chirurgie de Lyon, chez Didot, Libraire, 1773.

toute l'exactitude que l'Auteur demande.

Composition de l'eau végéto-mercurielle ordinaire.

En conséquence j'ai fait dissoudre une livre de mercure crud dans une livre quatre onces d'esprit de nitre ; j'ai précipité cette dissolution avec une forte lessive alkaline de sel de tartre ; j'ai lavé le précipité résultant qui pesoit une livre avec suffisante quantité d'eau distillée ; j'ai fait ensuite bouillir pendant cinq heures la moitié de ce précipité avec deux pintes & demie de fort vinaigre blanc ; j'ai décanté la liqueur toute bouillante ; & en versant dessus une seconde lessive alkaline, j'en ai obtenu un second précipité grisâtre du poids de deux onces trois gros : je l'ai lavé à plusieurs reprises dans de l'eau distillée, & je l'ai fait ensuite bouillir pendant deux heures, dans un matras, avec vingt-quatre onces d'eau distillée, & deux onces de crême de tartre ; j'ai décanté la liqueur pour la conserver dans une

bouteille bien bouchée. C'eſt l'eau végéto-mercurielle ordinaire ; elle peſoit vingt onces.

Eau végéto-mercurielle économique.

Pour avoir également l'eau végéto-mercurielle économique que preſcrit l'Auteur, j'ai pris la ſeconde partie du premier précipité ; je l'ai miſe dans un vaſe convenable avec huit livres d'eau & quatre onces de crême de tartre ; j'ai fait bouillir ce mélange juſqu'à ce que ce précipité fût ſuffiſamment blanchi ; & après avoir laiſſé dépoſer la liqueur, je l'ai décantée avec précaution pour la conſerver dans une bouteille bien bouchée ; elle peſoit cinq livres.

On remarque qu'il ſe fait peu à peu dans l'une & l'autre de ces liqueurs, une ſéparation d'abord inquiétante ; mais en examinant ſcrupuleuſement ce précipité ſpontané, je le reconnus bientôt pour de la crême de tartre pure, excédente, & non combinée ; & il ne fut pas poſſible d'y découvrir

découvrir le moindre atôme de mercure. Plus on garde la liqueur, plus le précipité augmente; il se crystallise même assez régulierement aux parois de la bouteille.

Pour savoir au juste la quantité de mercure dissous dans l'une & l'autre de ces liqueurs, je fis d'abord évaporer la premiere, qui, ayant subi deux précipitations, devoit être censée la plus douce & la plus parfaite: elle pesoit, comme on vient de le dire, vingt onces. Suffisamment réduite, elle fournit par le repos une premiere crystallisation assez blanche, du poids d'un gros huit grains: je la fis évaporer de nouveau, pour rapprocher davantage les substances intéressantes; & il en résulta une seconde crystallisation d'un gris ardoisé, du poids d'un gros & demi: c'est le sel argentin qu'on retire ordinairement par l'évaporation de l'union du mercure avec l'acide végétal. Je continuai en-

Evaporation de l'eau végéto-mercurielle ordinaire.

Premiere crystallisation

Deuxieme crystallisation

Troisieme cryſtalliſation

ſuite l'évaporation de la liqueur juſqu'à ſiccité ; & il ne s'y forma plus qu'une maſſe ſaline irréguliere , un peu griſâtre, du poids de cinq gros & un ſcrupule.

Analyſe de ces ſels.

Je mis la premiere de ces cryſtalliſations dans une petite cornue ; je l'expoſai à un feu convenable, & j'en obtins tous les produits que donnent les cryſtaux de tartre , d'abord du phlegme, enſuite une huile légere & ſurnageante, & puis une autre plus peſante, & qui alloit au fond de l'eau. Le çou de la cornue étoit enduit de la même huile, & à peine y pouvoit-on diſtinguer , avec une bonne loupe, quelques petits globules de mercure, qu'elle avoit comme retenus. En frottant avec cette huile une piece d'or, elle blanchiſſoit ſenſiblement ; mais la couleur de l'or n'étoit aucunement altérée, ſi on ſe ſervoit de celle dans laquelle on n'appercevoit point de globules mercuriels avec la loupe ; ce

qui ſuffit pour achever de prouver qu'elle n'en contenoit pas: car ſans cette derniere épreuve, on pourroit ſuppoſer ce métal tellement éteint & diviſé par l'huile, qu'il ſeroit impoſſible de l'appercevoir avec le meilleur microſcope. Le mercure obtenu par cette ſublimation & répandu dans une partie de l'huile attachée au cou de la cornue, pourroit être difficilement évalué à plus de ſix grains.

Je ſoumis le ſel mercuriel de la ſeconde cryſtallyſation à la même opération; j'obtins à peu près les mêmes produits huileux: mais on put d'ailleurs obſerver dans l'eau du récipient quelques petits globules mercuriels qui avoient ſans doute paſſé avec le phlegme, & qui réunis peſoient tout au plus deux grains. On obſerva plus ſenſiblement encore que dans l'opération précédente, ceux qui s'étoient ſublimés, & qui étoient reſtés attachés au cou de la cornue: ils peſoient douze grains.

Le produit de la troiſieme cryſtalliſation fut le même à peu près, quant à l'huile que j'en retirai ; mais à quelque degré que j'aye porté le feu de ſublimation, il ne me fut pas poſſible d'y découvrir le moindre atôme mercuriel : ce ſel ne paroiſſoit point d'ailleurs différer de la crême de tartre, ſi ce n'eſt que ſa couleur étoit un peu ſalie.

Réſultat de ces Analyſes. On peut donc aſſurer que vingt onces d'eau végéto-mercurielle ordinaire, qui ſont le produit d'une demi-livre de mercure primitivement diſſous dans l'eſprit de nitre, puis dans le vinaigre, & enſuite traité avec la crême de tartre, ne contiennent tout au plus que vingt grains de ce minéral, quoiqu'on ait retiré, en trois cryſtalliſations différentes, une once de tartre qu'on pourroit nommer mercuriel. C'eſt pourquoi il faut bien ſe garder d'eſtimer la vertu & l'action de cette eau par la doſe de

ce tartre mercuriel ; on riſqueroit de ſe méprendre, & elle ſeroit probablement exagérée : c'eſt la quantité de mercure d'où dépend l'efficacité de ce remede, qu'il faut ſavoir apprécier ; & on voit par là à quoi elle ſe réduit.

Je crus devoir procéder de la même maniere à la vérification du mercure contenu dans la ſeconde liqueur végéto-mercurielle économique ; elle peſoit cinq livres. Evaporation de l'eau végéto-mercurielle économique.

Par la premiere évaporation, elle a fourni deux gros ſeize grains d'un ſel mercuriel d'un gris légerement ardoiſé. La maſſe ſaline reſtante peſoit une once cinq gros & un ſcrupule ; elle paroiſſoit exactement ſemblable à la crême de tartre, par la forme & par le goût ; elle en différoit ſeulement par la couleur, qui étoit un peu griſâtre. Premiere cryſtalliſation. Deuxieme cryſtalliſation.

Ces deux ſels réunis peſoient une once ſept gros & demi : mis enſemble Analyſe de ces ſels.

dans une retorte, & exposés à un feu de sublimation convenable, ils ont donné les mêmes produits de phlegme & d'huile que les précédens; enfin j'apperçus dans l'eau du récipient quelques petits globules mercuriels, & quelques autres, qui s'étoient attachés au cou de la cornue; réunis, ils pesoient tout au plus seize grains.

Résultat de cette deuxieme Analyse.

On voit par cette seconde opération tout le produit d'une demi-livre de mercure dissous dans l'esprit de nitre, précipité par l'alkali, & soumis ensuite à toute l'action de la crême de tartre.

Ainsi on peut assurer que chaque livre de cette eau végéto-mercurielle économique ne contient guere que trois grains de mercure, tandis qu'une livre de la premiere en contient seize grains; différence sensible, qui ne peut guere s'attribuer qu'au vinaigre, dont l'action a probablement préparé & assuré la combinaison ultérieure

du mercure avec la crême de tartre, telle qu'elle s'eſt faite dans la premiere de ces compoſitions.

Étonné de trouver une auſſi petite quantité de mercure diſſous dans les deux liqueurs, j'examinai avec encore plus d'attention le réſidu de chacune; & après les avoir lavées à différentes repriſes, pour en ſéparer toute la crême de tartre, je retirai par la diſtillation preſque toute la quantité de mercure primitivement employée dans l'une & l'autre de ces compoſitions; ce qui peut être regardé comme une excédence de preuve, ou comme une nouvelle démonſtration de la quantité diſſoute, telle qu'elle exiſte dans l'analyſe. On eſt d'abord un peu ſurpris qu'une once de crême de tartre puiſſe reſter diſſoute dans vingt onces d'eau; ce qui fait vingt-huit grains par once, tandis qu'une once n'en diſſout communément que trois grains; & on conçoit peut-être auſſi difficile-

Raiſons de la petite quantité de mercure diſſous dans l'eau végéto-mercurielle.

Raiſons de la plus grande quantité de crême de tartre diſſoute.

ment comment vingt grains de mercure ont pu produire, ou déterminer cet excès de ſolubilité. Mais ſi on veut ſe rappeler ce qui ſe paſſe dans la combinaiſon de l'antimoine avec la crême de tartre, pour former le tartre émétique, ſel très-ſoluble, comme on le ſait, on verra qu'il ne faut qu'une petite portion d'antimoine, pour produire un phénomène à peu près pareil: d'ailleurs, il en faut convenir, les eaux végéto-mercurielles qui ſont l'objet de cette difficulté, ont été analyſées auſſitôt après leur compoſition, & on ne leur a pas donné le temps d'abandonner la crême de tartre excédente & non combinée qu'elles contenoient; ce qui auroit diminué conſéquemment la quantité de celle qui s'eſt trouvée diſſoute (1). Mais il ſe

(1) J'ai vérifié ce fait important par l'examen d'une eau végéto-mercurielle faite depuis plus de ſix mois, ſuivant la recette de

peut aussi que la matiere crystallisée ne soit pas simplement de la crême de tartre, comme il le paroît, & qu'elle contienne encore quelques parcelles d'un sel étranger à cette composition : car, avec quelque soin qu'on lave les précipités de mercure & sur-tout celui-ci, on a lieu de craindre, sur-tout à raison de la grande quantité d'alkali prescrite par l'Auteur pour se le procurer, qu'il n'en reste encore quelque portion, qui, se joignant à l'acide de la crême de tartre, formeroit un sel végétal aisément dissous & confondu dans la liqueur.

Cette nouvelle combinaison pourroit même diminuer d'autant la solution du mercure, qui doit se faire au moyen de l'acide tartareux : cet

---

M. Pressavin : on y observe un précipité spontané de crême de tartre assez considérable, & un autre qui se crystallise aux parois, ainsi que je l'ai déjà annoncé.

acide ayant en effet de la diſpoſition à s'alkaliſer à cauſe de la grande quantité de terre & d'huile qui lui ſont unis, n'a qu'une portion déterminée capable du premier effet (la ſolution mercurielle), & peut-être inſuffiſante, pour éprouver un partage entre la ſubſtance métallique & l'alkali.

Pour établir les vertus & la ſupériorité de ſon eau végéto-mercurielle, l'Auteur eſt tombé dans le défaut de tous ceux qui annoncent une méthode nouvelle, & qui croient ne pouvoir parvenir à leur but qu'en décréditant toutes les autres; ce qui eſt une erreur d'autant plus grande, qu'il n'y aura peut-être jamais, en ce genre ſur tout, de méthode véritablement excluſive ou qui mérite de l'être.

Le ſublimé eſt d'autant plus décrié, que c'eſt peut-être le ſeul remede auquel on puiſſe comparer l'eau vé-

géto-mercurielle, par la ſolubilité du mercure qui fait le caractere diſtinctif de ces deux compoſitions.

Ainſi on doit s'attendre à lui voir prodiguer les caracteres d'acrimonie & de cauſticité qu'on lui reproche, ſans mettre à côté les moyens connus pour l'adoucir : il ſembleroit même que l'Auteur n'y croit pas, ou qu'il les méconnoît ; car il ſuppoſe que *le ſublimé-corroſif à la doſe d'un ſixieme de grain étendu dans un véhicule ſuffiſant, ne laiſſe pas de cauſer des ſpaſmes dans l'eſtomac & des tiraillemens dans les nerfs de la poitrine, qui annoncent combien le genre nerveux eſt attaqué par le poiſon* (1).

On croit qu'on a tout dit, quand on a caractériſé de poiſon un remede quelconque; & en effet, c'eſt quelquefois avoir tout dit pour une partie

(1) Traité des maladies vénériennes, par M. Preſſavin, &c. page 80.

de ſes Lecteurs : mais cette qualification, ſouvent haſardée, ne ſuffit pas pour les autres ; ils exigent plus de détail ; ils n'admettent les conſéquences, qu'après un mûr examen des principes : c'eſt à ceux-là que je dirai que le ſublimé-corroſif, le plus violent de tous les poiſons dans ſon eſſence, eſt entre les mains d'un Médecin intelligent, le remede le plus bienfaiſant, le plus sûr, & ſouvent même le plus doux. La propriété que cette préparation mercurielle a ſur toutes les autres, c'eſt de pouvoir être diſſoute dans telle quantité d'eau diſtillée que l'on veut, ſans éprouver la moindre décompoſition : par là on diviſe, on écarte, on éloigne ſuffiſamment les molécules conſtituantes de ce remede, pour n'avoir rien à craindre de ſon action ; & celle qui exiſte, eſt préciſément telle qu'il le faut pour corriger & détruire le virus vénérien : on modere, on régle

cette action, à volonté : pour opérer cet effet, il ne faut que doubler le diſſolvant, le tripler, ou le multiplier autant qu'il eſt néceſſaire ; & quelque extenſion qu'on lui donne, on eſt toujours aſſuré de conſerver le ſublimé intact, & par là on devient le maître d'en régler judicieuſement la doſe, ſuivant les circonſtances, les beſoins, & les tempéramens. C'eſt donc une objection uſée, répétée comme par écho, par tous ceux qui ont quelque intérêt à décrier le ſublimé-corroſif, & dont on trouvera l'exacte ſolution au Chapitre IV de cet Ouvrage.

M. Preſſavin auroit dû d'autant moins l'adopter, que ſon eau végéto-mercurielle, dont il exalte tant la douceur, n'eſt pas à beaucoup près exempte du défaut qu'il reproche au ſublimé, puiſqu'elle occaſionne, même de ſon aveu, ce qui eſt d'ailleurs confirmé par l'expérience, des nau-

Parallelle du ſublimé-corroſif avec l'eau végéto-mercurielle.

ſées, des vomiſſemens; & que c'eſt en effet le propre de preſque tous les ſels métalliques, d'imprimer à l'eſtomac une certaine horreur qui le ſouleve & l'excite à vomir.

De ce que la crême de tartre eſt rafraîchiſſante; de ce qu'elle a la propriété d'adoucir & de mitiger l'action du purgatif, il ne faut pas en conclure comme le fait M. P.. (1), que le ſel mercuriel formé par l'intermede de ſon acide, ſoit d'une douceur analogue: ce n'eſt point l'acide végétal qui eſt âcre & corroſif; le mercure ne l'eſt point non plus; mais il peut ſe faire que la combinaiſon qui en réſulte le devienne: c'eſt ainſi que l'acide marin, qui, étendu dans l'eau, forme une boiſſon rafraîchiſſante & ſans inconvénient, devient un remede très-cauſtique quand il eſt uni au mer-

Eſſence de ces deux remedes.

(1) *Ibid.* page 132.

cure, qui, par lui-m me, eſt auſſi très-doux.

La différence qui ſe trouve entre ces deux combinaiſons ne vient donc que de quelques degrés d'activité de plus que le ſublimé a ſur le ſel mercuriel végétal : mais ſi le premier ne peut jamais ſe donner ſous une forme ſeche, ſans le plus grand danger, le ſecond n'en eſt pas non plus exempt ſous cette forme, ainſi que je l'ai ſuffiſamment prouvé au Chapitre cinquieme de cet Examen, à l'article des Pilules de Keyſer.

Différences de ces deux remedes.

Au reſte ce parallele ne peut nuire à l'eau végéto-mercurielle, puiſque le ſublimé, le plus corroſif de tous les ſels à baſe métallique, n'en eſt pas moins un remede sûr & exempt de tout danger, quand il eſt bien adminiſtré. Mais ſi le ſel mercuriel végétal a ſur lui l'avantage d'être un peu moins actif, il eſt bien contrebalancé par l'inégalité reſpective de leur qualité

Avantages du ſublimé ſur l'eau végéto-mercurielle eu égard à ſa ſolubilité plus parfaite.

ſoluble. La ſolution du ſel mercuriel végétal n'eſt en effet jamais auſſi exacte, auſſi durable, que celle du ſublimé. Car pour juger qu'une ſolution eſt parfaite, il ne ſuffit pas d'établir, comme le fait M. P.. (1), la relation de la quantité du diſſolvant à la quantité de la ſubſtance diſſoute: il faut encore, pour conſtater la ſolidité de cette opération, examiner ſi l'adhérence eſt parfaite; enfin ſi rien ne ſe ſépare; ſans quoi elle ne ſera jamais qu'incomplette. Ainſi quoique le ſublimé exige quinze fois ſon peſant d'eau pour le diſſoudre, il ne faut pas juger cette ſolution par la quantité d'eau néceſſaire pour l'opérer; il faut néanmoins la croire parfaite, s'il ne ſe fait aucune eſpece de ſéparation, quelque temps qu'on la conſerve. L'obſervation en ce cas eſt conforme à la théorie même de la diſ-

Regles par leſquelles on peut juger de la sûreté d'une diſſolution quelconque.

(1) *Ibid.* page 131.

ſolution;

ſolution ; car l'acide marin & le mercure ſous la forme de ſublimé, ſont dans une proportion ſi exacte, ſi préciſe, & ſi déterminée, que l'eau qui le diſſout n'y pourroit cauſer la moindre altération, ſans détruire la combinaiſon : mais loin de pouvoir produire cet effet, il réſulte au contraire, de la tendance connue des parties intégrantes de l'eau diſtillée vers celles du ſublimé, un nouveau compoſé également uniforme, en un mot une diſſolution parfaite & inaltérable.

Elles prouvent que la ſolution du ſublimé eſt très-exacte.

On n'en peut pas dire autant de l'eau végéto-mercurielle. Les parties qui la compoſent ne peuvent jamais contracter une union auſſi intime, auſſi ſolide : puiſqu'il ſe ſépare d'abord de cette liqueur, de la crême de tartre non combinée ; que cette eſpece de précipitation, continuée pendant long-temps, devient à la fin très-conſidérable ; & qu'on ne peut ſe diſſimuler d'ailleurs que le mercure n'y

Que la ſolution du ſel végétal-mercuriel ne peut jamais être auſſi parfaite.

ſoit aſſez inégalement diſtribué. L'examen des différens ſels obtenus par l'évaporation de cette eau prouve cette vérité : le premier ne contient que ſix grains de mercure, quoiqu'il ſoit d'un poids peu différent du ſecond, qui en contient quatorze ; & le troiſieme, qui peſe cinq gros & demi & un ſcrupule, c'eſt-à-dire, quatre fois plus que les autres, n'en contient point du tout ; il ne paroît même être que le réſidu alkali de la crême de tartre ordinaire, dont quelques parties les plus acides ont pu diſſoudre un peu de mercure, inattaquable par les autres.

Nouvelles preuves tirées de la nature des ſels obtenus par l'évaporation de l'eau végéto-mercurielle.

La crême de tartre n'eſt pas en effet un acide bien déterminé, bien pur, & l'alkali y exiſte déjà tout formé. En verſant tel acide qu'on veut employer ſur ce ſel concret, on produit relativement ou du tartre vitriolé, ou du ſel marin, ou bien du nitre régénéré : cet alkali de la crême

La crême de tartre n'eſt pas ſeulement acide.

Elle a une tendance na-

de tartre, partageant avec l'acide concret son existence, diminue d'autant la solution mercurielle qui doit se faire au moyen de cet acide, qui, d'ailleurs gêné dans ses effets par la matiere huileuse qui y est très-abondante, n'a plus qu'une action proportionnelle sur le mercure; & cette action est encore nécessairement divisée par la tendance de cet acide vers les autres substances que contient aussi la crême de tartre, & qui sont étrangeres à l'eau végéto-mercurielle. C'est d'ailleurs une propriété reconnue de la crême de tartre, de ne contracter que foiblement des adhérences avec toutes les substances auxquelles elle peut s'unir.

turelle à l'alkali.

Elle ne contracte que des adhérences foibles avec les substances auxquelles elle s'unit.

Mais quoique ce défaut puisse aussi regarder l'eau végéto mercurielle, je crois cependant le mercure suffisamment uni à l'acide végétal dans cette composition, pour rester dissous dans une certaine quantité d'eau, & par-

Estimation de la quantité de mercure

diſſous dans l'eau végéto-mercurielle, comparée à celle du mercure diſſous par l'acide marin dans la compoſition du ſublimé.

venir avec cet avantage à la circulation, en quantité relativement plus conſidérable que dans le traitement par le ſublimé; ce qui eſt cependant bien éloigné des prétentions & de l'appréciation outrée qu'en fait M. P. (1) En effet chaque once de l'eau végéto-mercurielle la plus parfaite contenant un grain de mercure, comme je viens de le prouver, on peut eſtimer la quantité néceſſaire pour la guériſon à quarante grains tout au moins, tandis qu'on ne donne guere plus de vingt grains de mercure pur, quand on adminiſtre le ſublimé à une doſe ſuffiſante (2).

---

(1) *Ibidem.*

(2) C'eſt une erreur de croire qu'il ne faille donner que douze grains de ſublimé-corroſif, parce que cette doſe a été d'abord indiquée par M. *Wansvietten*, & qu'elle ſe trouve exactement répétée dans les formules des Hôpitaux militaires. On peut, ſuivant les tempéramens, les circonſtances, & le degré de la

Mais cette différence dans la dose n'en produit point dans les effets; & si le sublimé contient moins de mercure, l'acide marin concentré en a produit le développement d'une maniere si exacte & si précise, qu'il le porte au dernier degré d'activité & de division: ce qui peut multiplier ces points de contact du mercure proportionnellement à l'étendue du virus, quelque immense qu'on le suppose; au lieu que ce développement par l'acide végétal étant plus imparfait, & proportionné à la foiblesse de cet acide, il faut donner une plus forte dose du sel qui en résulte, afin d'augmenter celle du mercure, & de rem-

Avantages du sublimé sur l'eau végéto-mercurielle, par le plus grand développement des parties mercurielles.

maladie, porter la dose de ce remede jusqu'à 24 ou 30 grains: & comme, suivant la recette de *Tachenius*, le mercure dans le sublimé-corrosif est à l'acide marin, comme 7 est à 2; on doit en conclure que, lorsqu'on donne 28 grains de ce sel métallique, on peut compter sur 20 grains de mercure reçus.

placer, par la quantité de ce minéral, ce qui manque à ſon extenſibilité, à ſon activité, & à ſon énergie. C'eſt par cette raiſon ſans doute que les forces de la vie ne pouvant jamais parvenir, dans la méthode des frictions, à ſubdiviſer une petite portion de mercure en parties aſſez fines, pour pouvoir embraſſer par un contact général le virus vénérien, on eſt obligé d'en donner ſouvent une quantité aſſez conſidérable, pour pouvoir obtenir cet effet, ſans lequel il ne peut y avoir de guériſon.

Raiſons qui néceſſitent à donner beaucoup de mercure dans la méthode des frictions.

En enviſageant l'action du mercure ſous ce point de vue, on ſera de plus en plus convaincu de la ſupériorité des préparations mercurielles ſolubles, & la préférence ſera encore pour celle dont la ſolubilité eſt plus conſtante, &, ſi on oſe le dire, imperturbable.

Quant aux méthodes qui ſe contentent d'une diviſion purement méca-

nique, on conçoit néanmoins que plus cette diviſion ſera parfaite, moins il faudra de ſubſtance métallique pour guérir, parce qu'alors on obtient un contact plus étendu avec une moins grande quantité de matiere : mais comme la diviſion mécanique a un terme au delà duquel elle n'eſt plus poſſible, & que les molécules mercurielles ſoumiſes à cette opération n'en ſont pas moins inſolubles, pour ſe dérober à nos ſens ; elles n'agiſſent que par des points de contact iſolés, relatifs à leur ſurface, ce qui en circonſcrit étonnamment l'action : un grain de ſublimé au contraire diſſous dans une aſſez grande quantité d'eau diſtillée, & parvenu avec ce véhicule à la circulation générale, préſente ſous cette forme la vertudu mercure à toutes les parties qui embarraſſent & touchent cette diſſolution ; effet précieux, qui, en conſtatant l'extrême diviſibi-

Comparaiſon des méthodes qui n'admettent que le mercure diviſé.

lité de ce remede, démontre aussi comment on peut le modérer, & le faire passer par des degrés de décroissance infinis, sans l'altérer.

Comparaison que doivent produire les deux eaux végéto-mercurielles analysées.

Au surplus, pour faire la juste estimation des deux eaux végéto-mercurielles, dont M. *Pressavin* a fourni la recette, & dont il assure, trop légerement sans doute, que personne n'avoit eu connoissance avant lui (1); je crois que celle qu'il appelle économique doit être plus acrimonieuse que l'autre, quoiqu'elle ait moins de vertu anti-vénérienne, & qu'elle

---

(1) Il y a plus de 200 ans que Penot a donné la maniere de dissoudre le mercure dans le vinaigre, en employant pour cela le précipité résultant de l'acide nitreux par l'alkali; cette méthode est aussi rappelée dans le Dictionnaire de Chimie, Tome 2. page 50, art. Mercure. Le sieur Keyser parvenoit au même but par un autre moyen, & plusieurs Chimistes depuis long-temps s'étoient occupés de la dissolution du mercure par l'acide tartareux.

contienne moins de mercure ; ce qui ne peut provenir, ſans doute, que des parties de l'acide nitreux qui ſont reſtées engagées dans le précipité, leſquelles n'ont pas été détruites dans cette compoſition comme dans l'autre, par l'addition du vinaigre & par une ſeconde précipitation, ou adoucies par les lotions répétées que cette ſeconde précipitation auroit néceſſitées : ainſi cette eau économique ne peut ſouffrir la comparaiſon avec la premiere, puiſqu'il faudroit en donner cinq fois plus pour produire un effet curatif égal, & qu'on eſt cependant contraint, eu égard à ſon activité, d'en donner beaucoup moins.

Quant aux motifs qui ont déterminé l'Auteur de cette compoſition à la mêler avec un ſirop compoſé de ſtomachiques choiſis, de purgatifs, & de quelques ſudorifiques (1) : je les adop-

(1) *Ibid.* page 143, 144, 145.

terois volontiers pour les ſtomachiques & les ſudorifiques; mais je craindrois que les purgatifs qu'il y aſſocie, ne diminuaſſent l'effet qu'on dóit attendre d'un remede purement altérant ; d'ailleurs un ſirop auſſi échauffant ne peut convenir à tous les tempéramens , & il nuiroit à pluſieurs. Auſſi M. P. ne le conſeille-t-il que dans les véroles anciennes ; & dans celles qui ſont récentes, il étend ſon eau végéto-mercurielle dans une décoction de bardanne & de régliſſe, ce qui eſt plus ſage (1).

Motifs qui doivent faire rejeter, ou au moins éloignes les purgatifs dans l'adminiſtration du mercure , ſous quelque forme qu'elle ſe fasse.

On peut donc dire en général que l'eau végéto-mercurielle, donnée avec prudence , doit aſſez conſtamment réuſſir : mais loin de la croire un remede doux , il faut être attentif ſur les premiers effets qu'elle produit , & conſéquemment réſervé ſur la doſe ; car elle occaſionne aſſez fréquemment

(1) *Ibid.* page 361.

des nauſées, des vomiſſemens, quelquefois même de la ſalivation. L'Auteur, en convenant de ces défauts, les atténue ſuivant l'uſage, & leur aſſigne toujours une cauſe étrangere à ſon remede.

On peut ajouter à ces obſervations que le mercure employé à la compoſition de cette eau, y eſt en trop grande quantité relativement à ſon produit; qu'il ſeroit poſſible de ſimplifier cette compoſition, & d'en diminuer conſéquemment le prix: mais comme on peut retirer le mercure du réſidu, & qu'il y en a même une partie de revivifiée déjà par le phlogiſtique de la crême de tartre; ſa ſurabondance n'a peut-être d'autre défaut que de néceſſiter cette opération (1).

---

(1) Quoique l'uſage interne des préparations de plomb ſoit généralement reconnu être très-pernicieux: elles ont cependant quelquefois été conſeillées aſſez témérairement pour la guériſon des maladies vénériennes; & il

paroît que M. Preſſavin les croit auſſi avantageuſes, puiſqu'il aſſocie le ſucre de Saturne à d'autres remedes qu'il preſcrit pour ces maladies (page 378). Mais on ne peut trop s'élever contre cet uſage, qui pourroit acquérir par là encore plus d'autorité, ni répéter trop ſouvent que le ſel de Saturne, dont l'utilité pour la guériſon de la vérole eſt d'ailleurs problématique, eſt un véritable poiſon lorſqu'il eſt pris intérieurement; qu'il occaſionne des coliques atroces, & prépare toutes les maladies qui ſuivent ou accompagnent la réſolution des nerfs. Il ſeroit même à deſirer que ce remede fût totalement ôté du commerce, & que pour la médecine la vente n'en fût confiée qu'aux Apothicaires, comme les ſeuls & véritables compoſiteurs & gardiens des médicamens importans, & dont il eſt poſſible d'abuſer; & pour la partie des arts, il ſeroit également important, ſans doute, que la vente des préparations de plomb & de tous les autres poiſons qu'on y emploie & qui y ſont néceſſaires, fût excluſivement réſervée à quelques Marchands choiſis qui ſe deſtineroient totalement à cette ſeule partie de la droguerie, ſans aucun mélange de comeſtible ni de marchandiſes quelconques, & qui tiendroient un regiſtre exact de la diſtribution qu'ils en feroient: par là on éviteroit infailliblement bien des malheurs, & les préparations de plomb ſur-tout, deſtinées à la médecine & aux arts, ne ſeroient pas employées auſſi facilement à corriger des boiſſons aigries & dégénérées, mal-

gré toutes les précautions du Gouvernement pour prévenir cet abus. On en a eu une preuve bien fâcheuse à Versailles, il y a 17 à 18 ans; dit M. Spielman, puisque quinze personnes furent empoisonnées pour avoir fait usage de pareil vin. M. Geoffroy le fils, chargé de l'analyse de ces vins, retira une once deux gros de plomb de deux onces de tartre, tirées des tonneaux. Instit. de Spielman, traduites par M. Cadet, Tome I. pag. 444, 445, à Paris, chez Vincent, 1770.



CHAPITRE XII.

De l'Alkali volatil proposé pour la guérison de la Maladie vénérienne.

Agitation inteſtine préalablement indiſpenſable pour guérir la maladie vénérienne.

Il y a long-temps que Sthal a dit qu'on pouvoit guérir la maladie vénérienne avec très-peu de mercure, en produiſant par art un mouvement inteſtin approchant de la fievre, qui préparât l'humeur & diſpoſât la criſe : mais ce grand homme n'a jamais cru ce premier remede ſuffiſant, ni qu'on pût parvenir à déraciner cette maladie ſans mercure.

Il employoit le foie de ſoufre pour procurer cette fievre bienfaiſante : & quand, par ce moyen, il croyoit avoir ſuffiſamment augmenté l'action des vaiſſeaux, & atténué l'humeur vénérienne, il donnoit du mercure doux, ou telle autre préparation mercurielle

qu'il jugeoit convenable ; & , telle qu'elle fût, il la croyoit capable de procurer la guérifon, fi la préparation préalable avoit été fuffifante.

L'alkali volatil qui eft âcre, cauftique, & brûlant, eft bien capable fans doute de produire l'agitation fébrile que demande Sthal ; mais il eft douteux qu'il foit fuffifant pour procurer la guérifon : c'eft, fi on le veut, une difpofition quelquefois avantageufe ; c'eft même dans certaines circonftances une préparation néceffaire ; mais ce n'eft peut-être pas le remede propre de la maladie.

L'alkali peut la produire.

Pour approfondir & décider cette queftion fi effentielle à l'humanité, & qui le devient d'autant plus, que celui qui la propofe aujourd'hui eft plus fait pour l'accréditer, tant par fon mérite perfonnel que par l'honnêteté de fes vues, la franchife & le le défintéreffment qui les accompa-

gnent (1) ; il faudroit avoir une idée bien juſte de la nature du virus vénérien, qui malheuſement échappe à preſque tous nos ſens : mais juſqu'à ce qu'on ait ſur cet objet des lumieres ſatisfaiſantes, il faudra néçeſſairement s'en tenir à l'expérience, qui adjuge en ce cas au mercure une ſupériorité qu'aucun autre remede n'a pu encore lui enlever.

Si on ne vouloit juger le virus vénérien que d'après l'idée qu'on a des criſes bienfaiſantes de la nature, il eſt hors de doute qu'on ſeroit très-diſpoſé à admettre juſqu'à un certain point l'opinion de M. Peyrilhe (2) ; mais alors ce ſeroit le pro-

(1) Remede nouveau contre les maladies vénériennes, tiré du regne animal ; ou Eſſai ſur la vertu anti-vénérienne de l'alkali volatil, par B. Peyrilhe, Maître en Chirurgie de Paris, &c. A Paris, chez Didot le jeune, Quay des Auguſtins.

(1) Cette opinion au reſte n'eſt pas nou-

cédé

cédé de Sthal qui paroîtroit mériter la préférence; & la crise ne seroit jamais censée que préparée par l'alkali volatil, qui en ce cas remplaceroit assez bien le foie du soufre.

En effet, quelle action peut avoir l'alkali volatil, introduit dans notre estomac, & ensuite transmis à la circulation, si son extrême acrimonie ne l'en éloigne? C'est de stimuler puissamment les fibres, d'irriter les couloirs, d'augmenter conséquemment les secrétions, & d'exciter par une suite presque nécessaire une transpiration plus abondante: c'est donc un sudorifique, un tonique acrimonieux & pénétrant, qui, agissant encore sur nos humeurs par des prin-

Véritable action de l'alkali volatil.

velle; elle étoit celle de quelques Médecins anciens, & particulierement de Lémery qui conseille le sel volatil de viperes, depuis 6 grains jusqu'à 16, pour la guérison de la vérole. Chimie de Lémery, commentée par M. Baron, page 898.

cipes volatils, ſavonneux, peut bien concourir à décompoſer graduellement le ſang & les liqueurs, & à en changer prodigieuſement la texture; & où l'on n'apperçoit que dans l'éloignement un autre caractere de bienfaiſance. Mais cette agitation étrangere & ſouvent exceſſive, ſi elle étoit inſuffiſante pour détruire le virus, ne pourroit être regardée d'ailleurs comme indifférente à l'économie animale: & comme il n'eſt guere poſſible de la juger que d'après ſes rapports en ce genre, il ſuffiroit peut-être de les avoir préſentés, pour décider la queſtion.

Cependant il convient encore de les comparer au virus tel qu'on le connoît par ſes effets.

Caractere du virus vénérien.

On ſait que le virus vénérien porte avec lui un principe d'acrimonie très-cauſtique; & s'il épaiſſit ſouvent la lymphe, ce n'eſt peut-être qu'une action ſecondaire qui dé-

rive de cette premiere cauſe, au moins en raiſon de l'aſtriction & du reſſerrement ſpaſmodique qu'elle occaſionne preſque ſur le champ aux ſolides; de ſorte que l'acrimonie virulente peut être regardée comme primitive & eſſentielle, & l'épaiſſiſſement des liqueurs comme une ſuite néceſſaire de ce premier défaut. Mais quel que ſoit l'ordre de la férie de ces vices, tous les ſymptômes qui réſultent de l'action du virus ſur nos organes, doivent ſe rapporter à ces deux caracteres qui lui ſont propres, & dont ils portent l'empreinte; & ce qui étonnera toujours, c'eſt que le mercure guériſſe des ſymptômes en apparence auſſi oppoſés: il faut donc qu'il y ait dans ce minéral une qualité inconnue qui s'attache au virus, ſous quelque forme qu'il paroiſſe, & quelque ſymptôme qu'il produiſe; car dans certains cas, il adoucit, il calme

les douleurs, en même-temps qu'il déterge les ulceres & la carie; & dans d'autres il divise les matieres épaissies, & il en procure la résolution partielle ou complette. Ce double effet du mercure quelque opposé qu'il paroisse, pourroit cependant s'expliquer d'une maniere assez satisfaisante, si l'on conçoit que dans le premier cas il peut se combiner avec le virus & le décomposer, & que dans l'autre il le divise par son action mécanique & le met en état d'être évacué.

Différentes manieres dont le mercure peut opérer la guérison des maladies vénériennes.

Mais quelle que soit sa façon d'agir, on n'y peut méconnoître un caractere de spécificité qui le distingue, & qu'on voudroit envain lui contester, pour le transmettre à un autre remede moins approprié sans doute & sûrement moins éprouvé.

L'alkali volatil pourroit donc être intéressant dans la cure des maladies vénériennes, soit pour préparer les humeurs à l'action du mercure, soit

L'Alkali volatil peut lui servir de préparation.

pour en procurer la ſortie quand elles ſont ſuffiſamment corrigées. Mais pour exercer une action plus poſitive ſur le virus même, il faudroit que ce remede eût avec lui quelque rapport, comme il en a avec le venin de la vipere, & qu'il agît comme ce ſpécifique reconnu de tout le monde, & dont les effets ſont conſtamment les mêmes. On doit au reſpectable M. de Juſſieu la confirmation de ce phénomene. M. Peyrilhe ſera digne de marcher à côté du célebre Profeſſeur de Botanique, ſi ſes ſuccès ſont jamais auſſi multipliés & auſſi certains: mais en attendant que ſon ſyſtême ait acquis aſſez de conſiſtance pour pouvoir être comparé aux expériences inconteſtables de M. de Juſſieu, je ne crois pas qu'on doive lui ſacrifier les anciennes méthodes & ſurtout celle du ſublimé, qui, outre la vertu de ſtimuler la fibre, qu'on ne

lui conteste pas, a aussi celle de corriger & de détruire le virus, qu'on ne peut lui contester; c'est même suivre en cela assez exactement & adopter la méthode Stahlienne, à la vérité plus perfectionnée, puisqu'un seul remede suffit alors pour produire les mêmes effets qu'on étoit obligé d'attendre de plusieurs successivement administrés.

Le sublimé réunit les avantages des deux méthodes.

Après cela, doit-on être étonné qu'une petite quantité de sublimé guérisse radicalement la vérole ? L'activité qu'on lui reproche, n'en garantit-elle pas au contraire les succès, si elle est bien dirigée ? Il est donc des maladies que les remedes doux ne feroient qu'aigrir, qui demandent des stimulans & des spécifiques actifs, mais suffisamment éprouvés; il est en même-temps des remedes qu'il ne faut pas trop affoiblir, pour n'en pas détruire l'action, & qu'on dénature

& décompose en cherchant à les corriger (1).

C'est sur les débris du mercure & du sublimé corrosif sur-tout, que M. Peyrilhe cherche à établir la réputation & le triomphe de son remede; & pour y procéder avec ordre & avec avantage, il ne néglige aucune des qualifications qui ont été prodiguées au sublimé: mais, comme s'il les trouvoit trop foibles, trop adoucies, peut-être même trop légerement établies; ou comme s'il vouloit enchérir encore sur les effets sinistres qu'on attribue au sublimé, il pose pour principe certain que, *dans le cas où on applique aux parties animales des dissolutions mercurielles, il se fait une espèce de décomposition qui forme en partie la matiere de l'escare; & que le mercure se revivifie*

Nouvelles objections contre le mercure.

(1) Voyez la note sur la solution du sublimé adouci, Chapitre IV. page 131.

aux dépens du phlogistique animal & de la terre absorbante de nos organes. Après s'être bien convaincu de cet effet, M. Peyrihle ajoute : *pourquoi cette décomposition n'auroit-elle pas lieu, lorsque ces mêmes dissolutions sont appliquées aux organes intérieurs ? Conçoit-on quelque cause capable de l'empêcher* (1) ? C'est surtout du sublimé qu'il entend alors parler ; car il assure *avoir prouvé, il y a cinq ans, à l'Académie de Toulouse la décomposition du sublimé dans la machine animale : de sa décomposition résultent*, dit-il, *des plaies infiniment petites, infiniment nombreuses dans les solides ; épaississement & stagnation dans les fluides, &c.* (2).

Ces qualifications seroient véritablement le tombeau du sublimé corrosif, si elles étoient justes & méritées:

---

(1) Pages 6 & 7.

(2) Pages 8 & 9, en note.

mais si elles ne sont que hasardées, si même elles partent d'un principe erroné; en un mot, si la décomposition supposée est une opération chimiquement impossible; ces qualifications tombent d'elles-mêmes avec la base fragile qui leur servoit d'appui.

Si cette décomposition existoit en effet, elle ne pourroit jamais s'entendre que d'un mercure dissous par l'acide nitreux: mais elle est impossible, si on emploie du sublimé-corrosif, parce qu'il n'y a pas dans les parties animales vivantes d'intermede capable de précipiter le mercure quand il est aussi exactement uni à l'acide marin; à moins toutefois que la putréfaction, poussée au dernier degré, n'ait déjà développé l'alkali volatil; ce qui est difficile à supposer d'une part, & ce qui rendroit de l'autre toute application mercurielle inutile; car les suites du sphacele seroient déjà prononcées. Mais il est de prin-

cipe que, tant que la préparation mercurielle conſerve ſa forme ſaline, la revivification du mercure aux dépens du phlogiſtique animal eſt une choſe impoſſible; & pour qu'elle s'opérât, il faudroit d'abord ſuppoſer le mercure converti en chaux, & que les vapeurs ſubtiles qui ſe dégagent de la fermentation putride, miſſent enſuite l'eſprit inflammable en état d'opérer cette revivification par la ſimple application: il faudroit même alors que cette chaux mercurielle fût néceſſairement ſéparée de toute humidité, ce qu'il eſt impoſſible de concevoir dans le corps humain vivant; il faudroit auſſi que la fermentation putride fût exacte, ce qui prouveroit la deſtruction même du corps animal. Toutes ces conditions, fuſſent-elles réunies, deviennent encore inutiles ſi le mercure eſt une ſubſtance métallique qui ne perd jamais ſon phlogiſtique, & s'il eſt prouvé qu'on revivifie les

La revivification du mercure aux dépens du phlogiſtique animal, eſt une appréciation impoſſible.

chaux de ce métal ſans addition de phlogiſtique : ainſi le ſyſtême de M. Peyrilhe péche par les fondemens, & les concluſions qu'il en tire ne peuvent ſe ſoutenir un inſtant.

D'ailleurs, ſi le ſublimé ſe décompoſoit dans la machine animale, comme ce ne peut être, ainſi qu'on vient de le dire, que quand l'alkali volatil eſt développé, c'eſt-à-dire, lorſque la putréfaction eſt à ſon comble ; pourquoi mettre les ulceres, qui ſont le produit ou les avant-coureurs de cette terminaiſon putride, ſur le compte du ſublimé, puiſqu'ils exiſteroient néceſſairement ſans lui ? Et pourquoi attribuer cet effet ſiniſtre au ſublimé décompoſé, puiſqu'alors il eſt ſans action, qu'il n'eſt plus que du ſublimé doux, ou de la ſimple chaux métallique ? Au ſurplus, quand il ſe pourroit que le ſublimé produiſît dans ce cas l'effet annoncé par M. Peyrilhe, & qu'il en réſultât *des plaies*

Conſéquences fauſſes qu'on a déduites.

infiniment petites, *mais infiniment nombreuſes dans les ſolides*, *épaiſſiſſement ou ſtagnation dans les liquides*; pourquoi en conclure qu'il doit en arriver autant à l'eſtomac & aux inteſtins? Il me ſemble que pour s'approprier l'avantage de la comparaiſon analogique, il faut qu'il y ait une exacte parité dans les faits comme dans les moyens de la produire : mais ils ſont ici très-diſſemblables, puiſque c'eſt du ſublimé appliqué à nud ſur une plaie, ou d'une diſſolution de ce ſel très-rapprochée, qu'on craint ces ulceres; & que les Médecins qui emploient ce remede intérieurement ne ſe permettent de le faire paſſer dans l'eſtomac, que quand il eſt délayé dans une quantité ſuffiſante d'eau ou de tiſane. Pour juſtifier cette comparaiſon haſardée trop légerement, il faudroit donc que la même eau mercurielle qui eſt d'uſage intérieurement, produiſît extérieurement l'effet an-

La comparaiſon de l'action externe à l'action interne du ſublimé, ne peut avoir lieu que quand il y a parité dans les doſes.

noncé: mais comment concevoir une action auſſi étonnante d'un grain tout au plus de ſublimé diſſous dans une pinte de liqueur? On la jugera plus impoſſible encore, quand on ſaura qu'on ne parvient que graduellement à cette doſe, & qu'on commence ordinairement par un quart de grain diſſous dans le même volume de liqueur. C'eſt donc abuſer des termes & des choſes, que de vouloir comparer entre eux des effets auſſi diſtincts & auſſi contradictoires; & le jugement qu'on en porte n'eſt pas plus conſéquent.

Conſéquences analogiques.

Pour ſuivre le plan que s'eſt fait M. Peyrihle, de détruire aux yeux du Public la *ſpécificité* du mercure dans les maladies vénériennes, il la compare à celle du quinquina, & il conclut qu'il n'y a aucune analogie entre elles: 1°. *Parce que la façon d'agir du mercure eſt démontrée, quoique nous*

ignorions absolument la maniere d'agir du quinquina.

2°. Parce que le quinquina guérit les fievres non compliquées sans accident, & que le mercure produit les plus grands ravages, & ne guérit pas toujours, même entre les mains de gens suffisamment instruits.

3°. Parce que la moindre évacuation suspend quelquefois l'effet du quinquina, & rappelle la fievre qui n'auroit pas reparu sans elle; & que le mercure au contraire agit comme atténuant mécanique, évacue l'humeur divisée par les couloirs de la salive, de l'urine, des selles, & de la peau.

Après avoir conclu qu'il n'y a aucun rapport essentiel entre les facultés prétendues spécifiques de ces deux remedes, M. Peyrihle, *qui ne veut pas porter le désespoir dans le cœur des malades, les invite à jeter les yeux autour d'eux, & il les assure*

qu'ils y découvriront la triſte vérité dont il ſe croit permis de leur cacher la preuve.

Cette invitation eſt peut-être plus adroite que concluante : mais ſans m'arrêter à ſon produit, au moins équivoque, je vais ſuivre la comparaiſon de ces deux ſpécifiques ; peut-être ne paroîtra-t-elle pas déplacée.

La qualité de ſpécifique qu'on donne à certains mixtes, dépend moins de l'ignorance où l'on eſt ſur leur façon d'agir dans les maladies, que de la maniere uniforme & conſtante dont ils agiſſent dans les mêmes circonſtances. Ainſi, ſi le mercure guérit conſtamment les maladies vénériennes, quand il eſt bien adminiſtré ; ſi dans les mêmes circonſtances il produit aſſez conſtamment les mêmes effets, on pourra en ce ſens l'appeler le ſpécifique de la maladie ; on donnera le même nom au quinquina par rapport aux fievres intermittentes,

En quoi conſiſte la qualité ſpécifique d'un remede.

précisément par la même raison.

Application de ces principes au mercure & au quinquina.

Pour assurer l'un & l'autre de ces effets, il est certain qu'il faut débuter par rendre les premieres voies libres de toute matiere étrangere; sans quoi le mercure, ainsi que le quinquina, produiroit des accidens trop connus pour avoir besoin d'être exprimés : il ne l'est pas moins que si, pendant l'opération du quinquina, on excite de nouveau quelque évacuation par les selles, la fievre, qui n'étoit probablement que suspendue, reparoît jusqu'à ce qu'une nouvelle administration de cette écorce la détruise enfin totalement : ainsi les évacuations qui arrivent pendant l'administration du mercure, soit qu'elles ayent été excitées indiscretement par l'art, soit qu'elles dépendent de la maniere dont ce remede a été donné, en diminuent sensiblement la vertu; & les évacuations sont reconnues par tous les Praticiens pour être contraires à l'effet qu'on

a lieu d'attendre du mercure, comme elles s'opposent à ce qu'on doit également attendre du quinquina sagement administré.

L'écorce du Pérou est amere, absorbante, & même un peu stiptique: comme amere, elle augmente sensiblement le ressort des fibres de l'estomac; & par ce premier moyen elle concourt à le débarrasser quelquefois du résidu indigeste qui fomente la fievre intermittente, si même il ne la produit; comme absorbante, elle agit sur la matiere de la fievre même, & forme peut-être avec elle quelque nouvelle combinaison. Le mercure est un fondant connu qui divise, atténue la lymphe épaissie, soit qu'il agisse par une simple action mécanique sur les fluides, soit qu'il stimule les solides, qu'il en augmente les ressorts, & qu'il excite dans la machine une agitation extraordinaire bien capable de coopérer à cette division; soit enfin qu'il

Comment le quinquina guérit la fievre.

Comment le mercure guérit la vérole.

enchaîne & neutralise le virus, par des principes inconnus & que la promptitude avec laquelle il opere quelques guérisons autorise à soupçonner.

Le quinquina, quoi qu'en dise M. Peyrilhe, est souvent la cause des obstructions & des hydropisies qui en sont la suite presque nécessaire : mais il ne produit ces maladies, plus terribles encore que celles qu'il a détruites, que quand il a été mal administré, quand il a été donné en trop forte dose, ou à des corps cacochymes, sans une préparation convenable. Il en est ainsi de tous les remedes, & singulierement du mercure; c'est un poison entre les mains de l'ignorance, tandis que le vrai Médecin sait le rendre précieux à l'humanité souffrante. Ainsi le parallele de ces deux remedes paroît assez exact; il présente même une uniformité dans la préparation, l'opération & les pro-

Conséquences de leurs opérations.

duits, qui étonne d'autant plus, que ces maladies ſont plus différentes, & que les moyens de les guérir, n'ont entre eux aucune eſpece d'identité.

Après avoir apprécié la véritable action de l'alkali volatil, & avoir preſſenti le parti qu'on pouvoit en tirer, on voit que je ſuis bien éloigné de le croire indifférent dans le traitement des maladies vénériennes. Il peut remplacer en effet avec beaucoup plus de fruit & plus de ſûreté encore, les ſudorifiques, qui ſouvent ſont indiſpenſables pour préparer ou terminer la cure; & par là il concourra ſouvent à l'aſſurer, à la perfectionner, ou même il parviendra ſeul à l'établir (1), ſi le virus eſt très-

(1) S'il eſt démontré que le virus eſt moins vif, moins dangereux dans les pays chauds, que dans les pays froids; s'il y exerce une moindre action, ſi même il y paroît quelquefois totalement aſſoupi; c'eſt que la tranſpiration abondante qu'on y éprouve, en enleve

mobile, & ſi ſes effets ſur les ſolides ne ſont point trop fixes ou trop multipliés.

Guériſons ſpontanées de la maladie vénérienne dans les pays chauds

Pourquoi en effet l'alkali volatil ne guériroit-il point dans certains cas privilégiés, puiſqu'on a des exemples de guériſons ſpontanées, comme le dit M. Peyrilhe lui-même, obtenues par un bon régime long-temps continué ? D'ailleurs il ne faut pas s'y méprendre : ſouvent le virus eſt détruit quand il paroît ſubſiſter encore par des effets plus tenaces ſans doute à déraciner que la cauſe qui les a pro-

---

une partie, & que la chaleur peut concourir à rendre le ſurplus ſans action. C'eſt dans ces pays ſur-tout qu'on voit la Nature produire les guériſons ſpontanées qui étonnent ; & les moyens naturels qui les operent, l'alkali volatil paroît les employer & les mettre en œuvre : mais ſi ces guériſons naturelles ſont peu sûres, peu durables ; ſi le moindre froid ſuffit quelquefois pour les faire diſparoître, n'y auroit-il pas à craindre le même événement pour celles qui ont avec elles tant de convenance & de rapport ?

duits : alors tous les mercuriaux deviennent non-ſeulement inutiles, mais même pernicieux, & les remedes ſavonneux, ſalins, aromatiques, de l'eſpece propoſée par M. Peyrilhe, méritent peut-être de leur être ſubſtitués. On ne peut donc que lui ſavoir un gré infini de ce nouveau moyen, qu'il a développé avec la plus grande intelligence, qu'il a fait valoir avec adreſſe; & ſi l'expérience le couronne, loin de lui refuſer le tribut de confiance qu'alors il méritera, on ſera très empreſſé ſans doute à ſuivre ce nouveau plan de guériſon, & à reconnoître dans l'alkali volatil une qualité qui ne paroît pas à beaucoup près démontrée. Mais en attendant cet événement au moins douteux, il faut ſe borner à faire des vœux pour qu'on découvre un remede qui puiſſe remplacer le mercure, au moins dans certains cas, où ſes qualités précieuſes ſont en effet quelquefois contrebalancées par des inconvéniens très-graves.

Imitées par l'alkali volatil.

CHAPITRE XIII.

De quelques Méthodes de traiter la Maladie Vénérienne sans mercure, dont se servent la plupart des Empyriques & des Charlatans.

Les premiers remedes pour guérir la maladie vénérienne ne furent ni rationels, ni même analogiques. Les Médecins d'alors refusoient de se charger de la guérison d'une maladie aussi effrayante, & qu'ils avouoient ne pas connoître : elle fut abandonnée aux Charlatans & aux Herboristes, qui, sans s'embarrasser du succès, donnoient hardiment leurs pilules & leurs décoctions (1).

(1) Litterati ab hâc curâ fugiebant, in hoc morbo se nihil scire confitendo : quare aromatarii, herbarum collectores, cæterique

Quand les gens de l'Art crurent mieux connoître, & entreprirent de guérir la vérole, leurs premiers essais se ressentirent de l'idée générale qu'on avoit de cette maladie, qu'on assimiloit à la peste; ainsi tous les alexipharmaques, les vulnéraires, les dépuratifs du sang, furent successivement employés: on y joignit encore, pour évacuer sans doute les humeurs qu'on soupçonnoit ne pouvoir être totalement corrigées par ces moyens, les purgatifs les plus énergiques. Mais ces remedes n'étant que des palliatifs au moins inutiles, le succès ne répondit point aux vues & aux desirs des Médecins; & les malades consumés d'ennui & de douleurs, périssoient communément de la maladie qu'on

Premieres méthodes de guérir la maladie vénérienne.

---

mecanici ac vagabundi & impostores his temporibus, hujus morbi veros & perfectos curatores se ipsos esse profitebantur.

Astruc de morbis venereis, Tom. I. Cap. V. pag. 32. art. Gasp. Torella.

n'avoit pu guérir, ou vivoient dans un état de langueur & de consomption plus insupportable encore que la mort. Enfin on eut recours au mercure, & on s'y détermina, moins par l'effet du hasard que par la connoissance qu'on avoit déjà de l'efficacité de ce remede dans les maladies de la peau, dont quelques symptômes paroissoient avoir quelque ressemblance avec la maladie vénérienne.

Premiers essais du mercure.

Dès que la vertu de ce remede pour la guérison de cette derniere maladie fut constatée par quelques succès, il fut presque généralement adopté par les gens de l'Art, qui jugerent par là de la solidité du rapport qui n'avoit d'abord été que pressenti. Mais la crainte qu'ils avoient de ce minéral présidant à leur premiere administration, ils le donnerent sans doute avec trop de parcimonie, & ce défaut le rendit souvent inefficace ou d'une utilité passagere. Les Char-

latans qui s'étoient auſſi emparés de ce remede, en l'employant avec la hardieſſe qui leur eſt propre & qui les caractériſe, ne ſervirent que trop à juſtifier l'excès de prudence des Médecins, & le mercure, dont les premiers ſuccès avoient fait naître l'eſpérance dans tous les cœurs, devint bientôt entre les mains de ces téméraires d'un uſage auſſi dangereux que redouté. Loin de rejeter les malheurs qu'il occaſionnoit tous les jours, ſur l'ignorance & l'imprudence de ceux qui l'adminiſtroient, ſans le connoître & ſans avoir la plus légere notion de l'économie animale, on les imputa au remede lui-même, & on s'accoutuma à le regarder comme une bête féroce que rien ne pouvoit apprivoiſer.

Témérité des Charlatans dans l'adminiſtration de ce remede.

Telle eſt l'idée qu'on avoit presque généralement du mercure, quand on apporta de l'Inde le gayac & ſucceſſivement les autres bois ſudori-

Les décoctions ſudorifiques lui furent ſubſtituées.

fiques. On s'y livra avec d'autant plus de confiance, que la renommée qui exagere toujours, l'annonçoit comme le ſpécifique du climat auquel on devoit la maladie vénérienne, & qu'il paroiſſoit naturel de recevoir le remede de la même main que le mal. Mais les magnifiques promeſſes que quelques premiers ſuccès ſemblerent juſtifier, ne ſubſiſterent pas long-temps ; & ſi on vit quelques ſymptômes de la maladie céder aux boiſſons ſudorifiques ; ſi même elles en guérirent quelques-uns qui avoient été vainement attaqués par le mercure, on ne put cependant regarder ce remede iſolé que comme un palliatif quelquefois avantageux, ou comme un moyen de plus pour concourir dans certains cas avec le mercure à la guériſon radicale.

Elles furent jugées enſuite inſuffiſantes.

A ces premiers ſudorifiques, dont la vertu parut ſouvent vacillante même à ceux qui y avoient confiance

ou qui avoient quelque intérêt à les prôner, on joignit la racine de buis, celle de bardanne, les baies de genievre, la canne de Provence & autres végétaux à peu près de même qualité; on y ajouta ensuite le mercure crud ou l'antimoine dans un nouet; & ce qui n'étonnera pas sans doute, sur-tout dans le siecle où nous vivons, on donna presque toujours ces mélanges pour des secrets, & on en crut sur leur parole des gens de la lie du peuple qui les publioient. C'est ainsi que même de nos jours *un Vinache*, Fondeur de son métier, donna son nom à une tisanne sudorifique déjà connue avant lui; c'est ainsi que tant d'autres ont abusé & abusent journellement de la crédulité du Public, & le trompent impunément.

Abus qu'en firent les Charlatans.

C'est donc presque toujours à la crainte peu réfléchie qu'on a du mercure, & à l'intérêt que les Charlatans avoient d'accréditer cette opi-

Ce sont ceux qui ont décrié le mercure.

nion, que l'on doit tous les remedes végétaux, par lesquels ils assurent pouvoir le remplacer avantageusement.

Pour insinuer adroitement leurs prétentions à ce sujet, ils multiplient, ils exagerent les maux qu'entraîne après soi l'administration imprudente du mercure, comme s'ils étoient inséparables du remede même. Incapables d'apprécier aucune préparation de ce minéral, ils les décrient toutes avec d'autant plus d'assurance, que ce n'est que la multitude qu'ils veulent persuader, & qu'ils ne craignent point d'être contredits à ce tribunal.

Mais le remede qu'ils y substituent & qui est toujours, suivant eux, le fruit de leurs longues & pénibles recherches dans un Art dont cependant ils ignorent jusqu'aux élémens, est-il aussi assuré, aussi doux qu'ils le publient, & ne contient-il point de mercure comme ils osent le publier?

C'eſt ce qu'il faut examiner avec attention. La plupart des remedes de ce genre ſont des tiſannes, des élixirs, des extraits, des opiats ou des ſirops; chacun dans ſon choix a ſuivi ſon goût ou le haſard qui l'a rendu poſſeſſeur de quelque recette abandonnée. Leurs tiſannes, leurs ſirops compoſés de remedes apéritifs, aromatiques, ſudorifiques; leurs élixirs qui à ces ſubſtances acrimonieuſes qui en ſont toujours la baſe, joignent encore l'activité de l'eſprit de vin; leurs extraits, leurs opiats qui ne contiennent guere que des réſines & des purgatifs très-ſtimulans, ſont cependant les remedes doux qu'ils donnent indifféremment à tous leurs malades, & qu'ils aſſurent convenir à tous les tempéramens, comme un vêtement qui iroit à toutes les tailles. Mais en ſuppoſant à ces remedes une action immédiate ſur le virus, qu'on peut aiſément conteſter, s'ils diviſent, s'ils

Remedes qu'ils y ont ſubſtitués.

Inconvéniens de ces remedes.

atténuent la lymphe épaiſſie, s'ils en procurent une grande évacuation par les différens couloirs, & ſur-tout par les pores de la peau, ſi c'eſt même par ces effets qu'on peut leur croire quelque vertu, ils ne peuvent les produire qu'en dépouillant le ſang de ſa partie la plus douce, la plus balſamique; & cette évacuation forcée, ſi elle eſt long-temps continuée, exténue les malades & devient la ſource de mille maux : la fievre hectique, la phtihſie, la conſomption ſont les ſuites néceſſaires de ce traitement échauffant, ſi on l'applique ſur-tout aux tempéramens ardens, bilieux, à ceux qui ont la fibre trop ſenſible, le genre nerveux trop irritable, qui ſont dans un état de maigreur habituelle, qui ont les entrailles altérées ou les poumons fatigués d'une toux opiniâtre. Mais ſi ces méthodes ſi meurtrieres dans tous ces cas, & qui ne peuvent conſéquemment être univerſelles ni

convenir à tous comme ils le prétendent, étoient encore inutiles pour la guérison de la maladie vénérienne, ce seroit sans contredit le comble du malheur de s'y être soumis; c'est cependant ce qu'il faut en attendre fréquemment, si ceux qui les administrent n'ont pas eu l'astuce d'y joindre furtivement quelque préparation mercurielle pour en établir ou en assurer le succès.

Il n'y a qu'à lire tous les Auteurs de toutes les Nations, qui ont écrit de la maladie vénérienne depuis qu'elle a été connue en Europe jusqu'à nos jours, pour se convaincre de cette vérité; & à travers quelques guérisons rapportées dans les premiers essais des sudorifiques, & dans les temps où l'enthousiasme de ces remedes étoit à son comble, on remarque que l'administration des végétaux, sous quelque forme qu'elle ait été faite, n'a jamais pu guérir seule la maladie

vénérienne, ou n'a produit qu'une cure palliative : c'eſt ce que n'ignorent pas non plus ceux qui, pour gagner la confiance & la bienveillance du Public toujours craintif & crédule, ont adopté cette maniere de le traiter ſuivant ſon goût. Mais pour concilier leur intérêt avec cette opinion (car ils voudroient auſſi guérir) ils ont l'art de joindre à leurs remedes quelque préparation mercurielle ; & ſi cette pratique ruſée réuſſit, ils n'en ſont que plus ardens à décrier le mercure, auquel ils doivent néanmoins quelque ſuccès.

Fraudes ordinaires aux Charlatans.

Telle eſt la conduite de la plupart des Charlatans de nos jours ; & comme ils ſe reſſemblent preſque tous, & qu'ils tiennent tous à peu près le même langage, un ſeul exemple ſuffit pour tous.

Le ſieur Nicole qui a fait diſtribuer ſi long-temps ſes affiches, avec une prodigalité

prodigalité indécente, n'a jamais varié ſur la nature de ſes remedes, qu'il a toujours affirmé être de la claſſe des végétaux & ne contenir aucune partie de mercure (1). Il a pouſſé l'aſſurance juſqu'à propoſer un pari de cent louis contre celui qui pourroit ou voudroit le convaincre de menſonge à cet égard. Son pari a été accepté; & M. Marges s'étant procuré de ſon remede ſous la forme de tiſanne, de liqueur, de biſcuit & de pommade, a trouvé du mercure dans ces quatre eſpeces de compoſitions. L'analyſe qu'il a faite porte un caractere de franchiſe très-précieux, & elle eſt trop exacte pour avoir beſoin d'être renouvelée : elle démontre de la maniere la plus poſitive que toutes

Examen Chimique du remede du ſieur Nicole, par M. Marges.

(1) Avis au ſujet d'un remede de M. Nicole, ſuivi d'une lettre à M. Morand fils, de l'Imprimerie de Cellot, rue Dauphine, en 1769.

ces préparations contiennent du mercure ; & qu'il y eſt dans la liqueur, ſous la forme de ſublimé-corroſif, puiſque M. Marges y a trouvé le ſel métallique en ſubſtance, & qu'il avoit offert de répéter ces expériences à des conditions, trop juſtes pour être contredites & qui pronoſtiquoient d'avance le ſuccès.

D'après cette connoiſſance, ne doit-on pas être révolté de l'aſſurance inſidieuſe avec laquelle le ſieur Nicole oſe en impoſer depuis ſi long-temps au Public, en annonçant dans ſes affiches que *non-ſeulement ſon remede anti-vénérien ne contient pas de ſublimé-corroſif*, *mais qu'il en eſt le correctif le plus sûr*, quand malheureuſement on en a pris (1)?

---

(1) Examen & Analyſe Chimique des différens remedes que M. Nicole met en uſage pour le traitement des maladies vénériennes, par M. Marges, Chirurgien. Paris, chez

Le véritable correctif du ſublimé, celui qui le décompoſe ſur le champ, eſt le ſel alkali; & le moyen de remédier aux accidens ſucceſſifs que ce

---

Didot, 1771, pages 12, 13, 14, 15 & 16.

M. Marges vient de mourir, mais ſon Analyſe ſubſiſte : & tel eſt le caractere d'une Analyſe exacte & non imaginée dans le cabinet, qu'elle porte avec elle la conviction & l'évidence. L'énumération des moyens employés pour parvenir à la connoiſſance de quelque vérité chimique, par la voie de l'Analyſe, eſt une chaîne de preuves qui aſſure & juſtifie la vérité de l'examen. Si je rends ici juſtice à M. Marges, par rapport à ſon Analyſe des remedes du ſieur Nicole, je ſuis bien éloigné d'approuver ſon ſecond Ouvrage intitulé Analyſe des remedes des Charlatans, &c. C'eſt un tiſſu de contradictions & de faits preſque toujours avancés légerement & ſans preuves ; il n'y a pas même un ſeul procédé analytique, quoique ſon ouvrage ſoit annoncé ſous ce nom : d'ailleurs il s'eſt permis des perſonnalités offenſantes ; & il a eu l'injuſtice de commettre dans cet Ouvrage, qui ne paroiſſoit deſtiné qu'à confondre les Charlatans, des perſonnes reſpectables qui en ſont autant ſéparées par leur doctrine que par leur délicateſſe & leur conduite.

remede peut occaſionner quand il eſt imprudemment ou méchamment adminiſtré, conſiſte à faire boire beaucoup d'huile & de lait, ou d'autres ſubſtances analogues. Si le remede du ſieur Nicole avoit été d'abord de la claſſe du premier de ces correctifs, il ne pouvoit convenir que dans l'inſtant même où on a à ſe plaindre d'une trop forte doſe du ſublimé; inſtant précieux, mais difficile à ſaiſir; & on conçoit bien qu'il ne peut être de la claſſe des ſeconds, trop connus du Public pour reſter un moment ſecrets. Les uns & les autres au ſurplus ſeroient par cela même abſolument inutiles, ou même contraires à la guériſon des maladies vénériennes; & le ſieur Nicole n'auroit pas dû l'ignorer. Mais il a voulu ſans doute attirer & ſéduire le Public inquiet & craintif, en lui préſentant ce double motif de ſécurité. Ce charlataniſme mépriſable ne mériteroit peut-être pas d'être

Réſultat de cette Analyſe.

dévoilé, si ce même Public, si souvent abusé, n'avoit besoin d'être continuellement prémuni contre les piéges qu'on tend à sa crédulité. Le sieur Nicole peut bien n'être pas coupable pour avoir employé dans ses remedes le sublimé-corrosif, s'il a le droit & les connoissances requises pour l'administrer purement; mais c'est une faute capitale de calomnier ensuite ce remede avec une indécence qui scandaliseroit dans tout autre. Rien ne prouve peut-être davantage la bonté & la sûreté du sublimé, que l'emploi particulier qu'en font ceux qui affectent de le rejeter en public; mais rien n'est plus capable de décrier un remede qui demande les mains les plus sages, & les précautions les plus multipliées, que ces dangereux Administrateurs, qui ne connoissent aucun principe, & qui ne sont retenus par aucun frein. Ce qui les enhardit sans doute à nier hautement

l'espece de remede auquel ils doivent quelques foibles succès, & qui couronneroit leurs travaux s'ils savoient l'employer convenablement, c'est l'adresse qu'ils ont de le déguiser & de le mêler alternativement dans des preparations différentes, pour pouvoir mieux cacher dans l'occasion celle qui le contient : tantôt il est dissous dans une tisanne, quelquefois dans un élixir, dans un sirop; d'autres fois, mais plus imprudemment sans doute, c'est un opiat, un biscuit qui le recele; les formes varient au gré de leurs inquiétudes; &, en trompant le Public, ils esperent éluder l'examen des gens de l'Art, ou pouvoir hardiment les contredire, s'ils sont découverts. Mais ils n'en imposeront jamais à ceux qui voudront être un peu attentifs ou plus précautionnés : on peut être un moment étonné d'un tour de gibeciere adroit; mais il n'y a qu'à saisir à propos la

Conduite ordinaire des Charlatans pour déguiser leurs remedes

main de l'eſcamoteur, ſe méfier des aſſiſtans & des émiſſaires ; & bientôt on découvre tout. M. Marges a dévoilé le ſieur Nicole ; d'autres nous apprendront peut-être ce qu'on doit penſer de ſes pareils, qui ne méritent pas d'être nommés. Heureux celui qui aura démaſqué le dernier ! Il aura rendu au Public un ſervice ſignalé ; & s'il ne falloit pour le prouver que voir s'élever contre lui la foule de ces guériſſeurs ſubalternes, la preuve ſeroit bientôt complette.

Mais l'impreſſion que doit faire ſur l'eſprit du Public le ſimple expoſé de la conduite de ces Charlatans & le développement des moyens qu'ils emploient dans le traitement des maladies vénériennes, feroit peu utile & peut-être ſans effet, ſi on ne l'éclairoit encore ſur le peu de confiance qu'il doit à la liſte étonnante de guériſons qu'ils ont l'aſſurance de lui

présenter tous les jours. Quoique la fable de ces succès soit communément assez mal ourdie, elle n'est pas moins une base adroite sur laquelle ils s'appuient pour en conclure positivement la bonté & la sûreté de leurs remedes; & cette preuve paroît à quelques-uns sans réplique. Pour qu'elle fût néanmoins aussi concluante qu'ils voudroient le persuader, il faudroit, ce me semble, que les faits annoncés, fussent non-seulement vrais, mais prouvés; & qu'ils ne pussent essuyer la moindre contradiction; sans quoi on risque toujours de conclure d'après un principe faux, ou au moins très-équivoque.

Les certificats que présentent les Charlatans sont presque tous uniformes.

Mais ces caracteres de vérité demandés, peuvent-ils jamais convenir à ces listes vagues, uniformes, enfans de l'imagination & de la cupidité, qui n'apprennent rien qu'on puisse vérifier? A ne considérer que leur ressemblance, ne croiroit-on

pas qu'il y a en ce genre d'écrits une formule d'uſage, ſur laquelle elles ſont toutes calquées, ſous le maſque impoſant de l'expérience ?

Il n'eſt en effet aucun remede ſecret, quel qu'il ſoit, qui n'appelle à l'expérience, pour en confirmer la bonté, & qui n'adminiſtre hautement ſes preuves : elles étonnent quelquefois ceux qu'elles ne peuvent même ſurprendre & qui ſont en garde contre cette dangereuſe & ſouvent très-artificieuſe maniere de conclure, ſemblables en cela à ces Obſervateurs attentifs & prudens, qui, quand ils apperçoivent dans une machine des effets extraordinaires, s'attachent à découvrir ce qui les produit, & ne les apprécient qu'après avoir bien étudié la machine elle-même & avoir comparé le rapport de tous les rouages entre eux.

C'eſt une preuve au moins équivoque,

C'eſt ainſi qu'il faudroit juger les remedes nouveaux que l'on préſente

tous les jours au Public ; les témoignages des guérisons qu'ils sont censés opérer ne devroient jamais avoir un certain poids, que quand on est déjà suffisamment instruit de la nature de ces remedes. Cette connoissance préliminaire est même indispensable, si on veut en estimer l'action & poser de justes bornes à leur administration : l'expérience viendroit ensuite justifier ce premier jugement. Si elle doit concourir à l'assurer & à lui donner plus de valeur, elle n'est point faite pour le devancer ; & l'on sait trop combien d'erreurs l'opinion contraire a fait naître & combien elle en a favorisé.

Qu'on ne vienne donc pas nous étaler avec emphase, pour toute raison, une longue suite de guérisons : comme si cela suffisoit pour nous convaincre de la bonté & de la sûreté de quelque remede nouveau ! Cette preuve est d'autant plus vicieuse,

qu'on ne met jamais à côté des guérisons qu'on présente les accidens qui pourroient les contrebalancer: comme s'ils n'étoient pas au moins possibles! C'est ainsi qu'on étale avec assurance des cures merveilleuses, tandis que la honte & la pudeur cachent peut-être encore avec plus de soin de moins heureux succès: ces vertus précieuses, mais dans ce cas peu utiles à l'instruction du Public, épargnent tous les jours bien du désagrément aux Auteurs de tous ces remedes; & l'on comprend bien qu'en tenant cette conduite peu délicate, ils ont encore plus compté sur la discrétion du Public que sur les guérisons.

Mais pour mieux juger de la juste valeur de cette preuve & du peu de confiance qu'elle mérite, qu'on se donne la peine & la patience de lire les affiches & autres papiers publics qu'on distribue gratuitement & périodique-

ment ſur les Ponts & à l'entrée des Promenades. On y verra une compilation de faits & de témoignages en apparence les plus authentiques & les plus reſpectables, tous à l'avantage du remede annoncé. Depuis le ſirop anti-vénérien de Velnos & autres remedes de même nature, juſqu'à l'emplâtre pour les cors des pieds, rien ne paroît ſans être muni de certificats de guériſons toujours étonnantes: chacun propoſe, comme à l'envi, ſes miracles; & dans ce genre de travail on parvient bientôt & aiſément au dernier degré de l'exagération. Cette partie s'eſt ſingulierement perfectionnée de nos jours, s'il en faut croire ſept volumes de Lettres écrites à M^rs d'Ailhaut, qui certifient des guériſons de toute eſpece opérées par les poudres qui portent leur nom, & qu'ils appellent modeſtement *le remede univerſel*. Ils ont même été obligés de faire un huitieme volume, auquel ils ont

Et qui eſt devenue triviale.

donné la forme de Dictionnaire, pour faciliter la recherche & l'intelligence de cette immenſe collection, & pour la commodité du Public (1).

De pareils Recueils ſont-ils bien impoſans, & doivent-ils déterminer ſans examen en leur faveur? Pour peu qu'on ſoit attentif, & qu'on ne ſoit pas prévenu, on y remarque une uniformité qui les décele, & qui détruit la confiance, quand elle n'eſt point faite pour la confirmer.

En effet, n'a-t-on pas vu de nos jours la plupart de ces remedes ſi vantés, annoncés avec la plus grande oſtentation comme une pépiniere de prodiges, appuyés en outre des témoignages les plus impoſans, tomber enſuite dans l'oubli, & rentrer inſenſiblement dans le néant dont ils

---

(1) Dictionnaire abrégé des maladies guéries par le remede univerſel, imprimé à Straſbourg, 1769, chez Christman & Levrault.

étoient ſortis, & qui leur convient ſi fort ? Si ceux qui occupent actuellement la ſcene, éprouvent un jour, comme il eſt plus que probable, le même ſort, que penſer des témoignages dont ils ſont revêtus, puiſqu'ils n'auront pu les garantir ?



CHAPITRE XIV.

Conclusion.

En exposant les principales méthodes d'administrer le mercure dans les maladies vénériennes, on ne prétend pas avoir épuisé le sujet. Mais comme, à quelques différences près, elles rentrent toutes dans la classe de celles qu'on vient de décomposer & d'analyser, il suffit d'en avoir fait connoître les plus intéressantes, & sur-tout celles qui partagent aujourd'hui les suffrages & l'attention du Public : au reste c'est presque toujours du mercure uni aux graisses, aux huiles, aux gommes, aux résines, aux sels, ou aux acides. Chacune de ces méthodes peut avoir ses avantages, ses exceptions, & même ses cas privilégiés ; mais aucune ne mérite

une préférence exclusive : les personnes, les circonstances, les tempéramens, la maladie, l'espece de la maladie & sa durée offrent presque toujours des différences si essentielles, qu'il n'est pas possible de satisfaire à toutes par un seul & même moyen. C'est au Médecin instruit à juger quelle est la méthode qui mérite la préférence; c'est à lui à combiner les effets qu'il attend, avec les moyens qu'il emploie, pour en faire une juste application.

Quoique je n'aye aucun intérêt à preconiser le sublimé, qui n'est pas plus mon remede que celui de tous les Médecins, & qui loin d'être un secret, comme tant d'autres, a, au contraire, tous les caracteres exigibles de publicité; je le dis franchement, & je crois l'avoir suffisamment prouvé : il est un des meilleurs antivénériens connus. Mais si ce remede si effrayant par son nom & par ses principes,

principes, peut devenir & devient effectivement, quand il eſt bien manié, le remede le plus sûr & le plus doux, il ne s'enſuit pas qu'il ſoit univerſel pour la guériſon des maladies vénériennes : car il ne convient indiſtinctement ni à toutes les eſpeces de ces maladies, ni à tout le monde : il eſt même des cas où, loin d'être ſalutaire, il ne pourroit que nuire ; & ce défaut, ſi c'en eſt un, il le partage avec tous les autres remedes anti-vénériens, dont aucun, quelque bon qu'on le ſuppoſe & qu'il ſoit en effet, ne peut juſtement s'arroger l'avantage de l'univerſalité. Ce n'eſt pas, il eſt vrai, l'opinion de ceux qui ayant adopté une méthode ont intérêt à la rendre excluſive ; mais c'eſt celle de tous les Médecins qui ſont attachés à la vérité & aux vrais principes.

Sans vouloir décourager ceux qui font des découvertes utiles, on peut,

on doit même examiner avec prudence & avec une méfiance circonſpecte, tout remede nouveau dont on fait un ſecret ; & nulle eſpece de conſidération ne doit arracher un ſuffrage, ſi l'on n'eſt perſuadé. Voilà la route la plus sûre à ſuivre : ce n'eſt pas, il eſt vrai, la plus facile, ni même la plus utile ; mais un Médecin honnête doit-il délibérer, quand toutes les autres ne conduiſent qu'à l'empyriſme & à la charlatanerie ? D'après ces principes, on comprend aſſez que je ſuis bien éloigné de vouloir donner des regles pour ſe conduire ſoi-même dans la guériſon des maladies vénériennes : je les crois d'une exécution trop dangereuſe pour oſer jamais en propoſer aucune. Quand on pourroit ſuppoſer dans chaque Particulier qui voudroit s'occuper de ce ſoin, un degré d'intelligence & d'inſtruction ſuffiſant pour juger par lui-même du caractere, de l'eſpece,

& du degré de ſa maladie; quand à ces notions premieres & eſſentielles, il joindroit une connoiſſance exacte du remede qui y eſt propre, ce qu'il n'eſt guere plus poſſible de préſumer; il faudroit le ſuppoſer également capable d'eſtimer les cas d'exception, & même d'excluſion au moins les plus eſſentiels, & en outre toutes les circonſtances qui doivent le faire varier dans l'adminiſtration du remede: il faudroit encore qu'il fût un juge bien compétent de l'effet journalier que ce remede doit produire; & que dans cet examen il ne pouſſât pas trop loin la défiance ou la ſécurité. Mais la réunion de ces connoiſſances formeroit un Médecin très-inſtruit & très-éclairé; & ce ſeroit un phénomene que de les voir réunies dans un autre homme, quelque eſprit qu'on lui ſuppoſât, & quelque intelligent qu'il fût: il riſqueroit donc preſque toujours, en ſuivant littéralement l'inſtruction qu'on

lui auroit donnée pour guide, de faire des fautes essentielles & quelquefois irréparables. D'ailleurs les remedes mercuriels, & singulierement le sublimé-corrosif, ne peuvent être réputés indifférens entre les mains du premier venu qui pourra se les procurer. C'est même un des principaux inconvéniens de ce dernier remede (1); &

(1) Si j'ai tant insisté sur les avantages du sublimé-corrosif, c'est qu'il est effectivement un excellent remede pour le traitement des maladies vénériennes; mais je n'ai pas dissimulé pour cela ses inconvéniens en ce genre: je les ai au contraire détaillés avec franchise, en indiquant à mesure les moyens capables de les prévenir & d'y parer. C'est tout ce que peut & doit faire un Médecin honnête, qui n'a d'autre intention que de coopérer aux progrès de son art, & de se rendre utile à la société. Comme Citoyen, je vois encore un inconvénient plus grand dans l'administration publique de ce remede: mais je me borne à faire des vœux pour que le Gouvernement, en éloignant tous les abus possibles, qui peuvent la concerner, en impose à l'ignorance & à la cupidité.

En obligeant les Apothicaires à composer eux-mêmes le sublimé, en les en rendant

les Médecins jaloux de leur réputation, n'ont trouvé d'autre moyen d'y parer, que de porter le ſcrupule juſqu'à n'en préſcrire qu'une doſe à la fois, & de la faire diſſoudre dans une quantité de boiſſon ſuffiſante, pour qu'on n'en pût jamais abuſer, même en en réuniſſant pluſieurs. C'eſt pourquoi je me ſuis toujours abſtenu d'indiquer les doſes des remedes que j'ai analyſées; elles ſont aſſez connues des gens de l'Art,

---

reſponſables, en ne permettant à aucun autre de le tenir & de le vendre, on préviendra ſans doute toute eſpece de falſification qu'on en pourroit faire; falſification dont M. Pott, célèbre Chimiste, nous a démontré la poſſibilité. En défendant aux Apothicaires de donner ce remede à quelque perſonne que ce ſoit, ſans l'ordonnance expreſſe des gens de l'Art, auxquels l'adminiſtration ſeule en est réſervée, on préviendra également les abus de la diſtribution. Ces moyens ſont ſimples; ils ſont sûrs; & pour les faire valoir, il ſuffiroit peut-être de mettre en vigueur & de faire obſerver rigoureuſement les anciennes loix qui concernent l'exercice de la médecine & de la pharmacie, & qui ſont tombées la plupart en déſuétude.

& il feroit peut-être dangereux qu'elles le fuffent du Public. Si je parois néanmoins lui préfenter les moyens, qui font à fa portée, pour connoître les différentes méthodes de donner le mercure, c'eft plutôt pour le prémunir contre les piéges qu'on tend à fa crédulité & contre les rufes des Charlatans, dont le nombre eft fi augmenté de nos jours, que pour l'établir lui-même juge en une partie, qui ne peut être de fa compétence.

Il peut donc être quelquefois effentiel de favoir apprécier les hommes auxquels on confie fa fanté & fa vie; & un des moyens les plus sûrs pour y parvenir, c'eft de n'être pas tellement étranger dans l'Art qu'ils profeffent, qu'on ne foit en état de connoître & de diftinguer ceux qui méritent quelque confiance d'avec les intrus qui l'ufurpent. Cette connoiffance bien réglée devroit appartenir à prefque tous les hommes, & elle épargneroit fou-

vent bien des maux & bien des regrets. Mais ce ſeroit la pouſſer trop loin que de vouloir l'exercer ſoi-même & s'établir juge dans ſa propre cauſe : c'eſt donc introduire l'abus le le plus dangereux & le plus révoltant que de donner au Public des préceptes, & de le perſuader qu'ils ſont ſuffiſans pour ſe conduire dans le traitement des maladies vénériennes : c'eſt le jeter dans un labyrinthe d'erreurs; & le fil qu'on lui confie imprudemment, ne peut jamais ſervir qu'à l'égarer.

FIN.

TABLE DES MATIERES.

A.

B.

C.

D

E.

F.

G.

L.

M.

P.

Q.

S.

V.

Fin de la Table.

Fautes à corriger.

PAGE 53, *en note*, velliculâ, *lisez* pelliculâ.

Page 96, les en enveloppent, *lis.* les enveloppent.

Page 100, *effacez* les deux points qui sont après le mot indispensable.

Page 157, propriéte, *lis.* propriété.

Page 181, dissolution, *ajoutez* d'or.

Page 251, *en note*, secretarium, *lis.* secretorium.

Page 266, impérieument, *lis.* impérieusement.

Page 282, *en note*, à la guérir, *lis.* à le guérir.

Page 283, du remede chimique, *lis.* des remedes chimiques.

Page 297, ces précipités, *lis.* les précipités.

Page 299, par le poison, *lis.* par ce poison.

Page 302, du purgatif, *lis.* des purgatifs.

Page 306, le résidu alkali, *lis.* le résidu alkalin.

Page 309, ces points de contact, *lis.* les points de contact.

Page 311, qui embarraſſent, *liſ.* qui embraſſent.

Page 312, *à la marge*, comparaiſon, *ajoutez*, des effets.

Page 323, l'ordre de la ſérie, *liſ.* l'ordre & la ſérie.

Page 330, *à la marge*, une appréciation impoſſible, *liſ.* d'une appréciation impoſſible.

Page 331, métal, *liſ.* minéral.

Page 332, *à la marge*, parité dans les doſes, *liſ.* parité relative dans les doſes.

Page 336, les évacuations, *liſ.* ces évacuations.

Page 346, les magnifiques promeſſes, *lis.* ces magnifiques promeſſes.

Page 354, le ſel métallique, *liſ.* ce ſel métallique.

Page 356, ſi le remede du ſieur Nicole avoit été d'abord, *effacez* d'abord.

Page 357, purement, *liſ.* sûrement.





